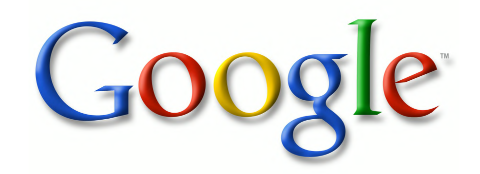
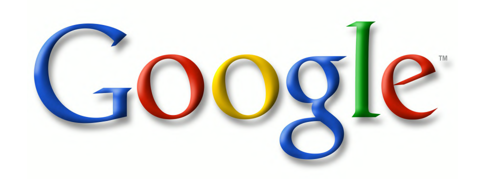
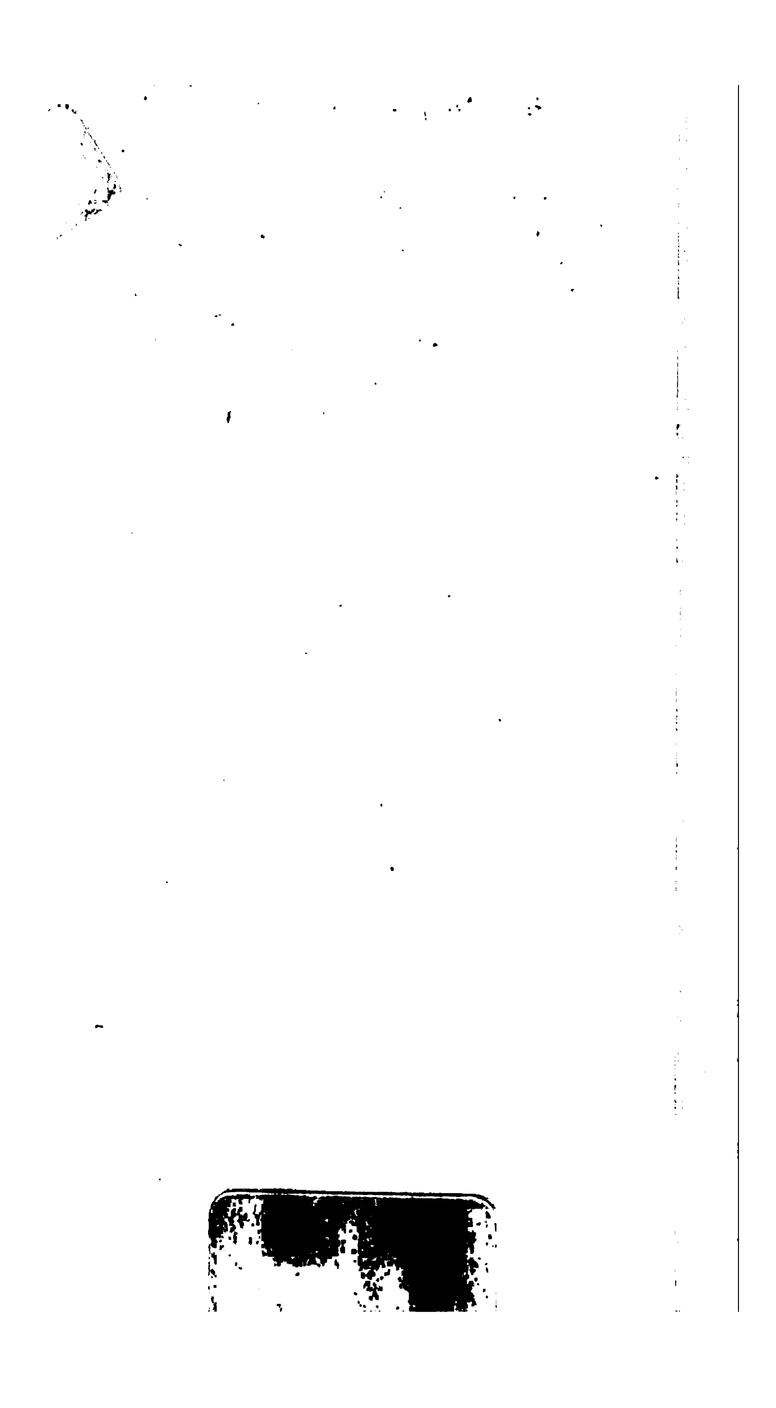










BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME IV.

AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS.

TOME PREMIER.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.

PRÉFACE
DE
L'AUTEUR.

Un Lecteur Anglois pourroit bien s'être formé une idée des Romans en général, très-différente de ce qui est contenu dans ces deux petits Volumes; & en conséquence s'attendre à des choses qui ne s'y trouvent point, & qui ne sont jamais entrées dans le plan de l'Auteur. Ainsi, je crois devoir faire ici une espece de dissertation sur ce genre d'écrire, ce qui n'a pas encore été tenté en notre langue.

Le Poëme Epique, aussi-bien que le Poëme Dramatique, est divisé en deux especes différentes; savoir, le Tragique & le Comique. Homere, *le Pere de l'Epopée, nous a laissé des modeles achevés de l'une & de l'autre espece, dans l'*Iliade *& l'*Odyssée. *L'une a pour objet les grandes actions, les exploits militaires, les vertus des Héros & leurs combats; l'autre, les actions ordinaires de la vie civile, les rencontres, les avantures, la peinture des passions ordinaires, & diverses situations de l'homme sur la terre.*

Pour la Poésie Épique, soit Tragique, soit Comique, elle est arbitraire dans sa forme, & l'Auteur d'un Poëme de ce genre

peut écrire en prose ou en vers. Cependant, selon les Critiques, s'il prend le parti d'écrire en prose, il lui manque une partie essentiellement nécessaire à la construction d'un Poëme Epique, savoir la versification. A cela près, son Ouvrage aura néanmoins tout ce qui constitue l'Epopée, ornée de tous ses autres agrémens : fictions, caracteres, sentimens, actions & diction, il aura tout, à l'exception du Mètre ; ce qui me porte à le ranger dans la classe du Genre Epique.

Le Télémaque *de Mr.* de Fénélon *me paroît autant mériter le titre de Poëme Epique, que l'*Odyssée *d'*Homere [*] *: du moins il me paroît plus convenable de le ranger dans une classe, dont il ne differe que*

[*] M. l'abbé *Desfontaines* est d'un sentiment différent dans un endroit de ses *Observations*, que je ne me rappelle pas, & M. *de Voltaire* pense comme lui, dans son *Essai sur la Poésie Epique*. Mais je crois que l'un & l'autre se trompent. Le *Télémaque* est un vrai Poëme, malgré ses détails, & ses longs discours moraux ; mais un Poëme, d'un genre particulier, & tellement construit, qu'il a dû nécessairement être écrit en prose. Il seroit insupportable en vers. C'est rabaisser ce bel Ouvrage, & abuser des termes, que de l'appeler Roman. Toute *Angloise* que je suis, je ne crains point de dire que la *France* a dans le *Télémaque* un Poëme bien au-dessus de celui de notre *Milton*, qui n'est qu'un monstre. Malgré les louanges de M. *Adisson* & du docteur *Atterbury* évêque de *Rochester*, ses vers sans rime lui font un mérite médiocrement supérieur à celui du langage de M. *de Fénélon*.

par rapport à la liberté du langage, que de le reléguer parmi un cahos d'Ecrits, dont il differe en tout; de ces Ouvrages immenses qu'on nomme vulgairement Romans, *tels que* Clélie, Cléopatre, Cassandre, *le* Grand Cyrus, *& une infinité d'autres, qui ne contiennent, selon moi, que très-peu d'instruction ou d'amusement dans une suite immense de Volumes énormes, que peu de personnes ont le courage de lire.*

Un Roman, tel que les Romans de Cervantes, *& de* Scarron, *ou celui-ci, est un Poëme Epique, Poëme dans le genre comique, quoiqu'écrit en prose. Il ne differe de la Comédie Dramatique, que comme le Poëme Epique dans le genre tragique differe de la Tragédie Théâtrale: l'action y est plus étendue & plus variée, les péripéties & les catastrophes plus surprenantes, & les caracteres plus nombreux & plus diversifiés. Un Roman du genre comique differe des Romans sérieux, & par ses fictions, & par son action; ici elles sont grâves & délicates, là elles sont communes & plaisantes. Il en differe aussi dans ses caracteres, puisqu'il remplit la scene de gens du bas étage, au lieu que les Romans du haut genre ne nous présentent que des personnes illustres. Là, les naïvetés & les images plaisantes tiennent lieu des sentimens délicats, & des stratagemes de l'amour. Dans ses sentimens, à la place du sublime, il substitue des naïvetés &*

des bouffonneries. Pour la diction, elle est de toutes les especes, & jusqu'au burlesque y trouve sa place : privilege dont je me suis utilement servi, pour décrire plus d'une avanture, dont je n'ai pu me tirer que par-là.

Mais, quoique j'aie adopté le burlesque dans la diction, je l'ai soigneusement écarté de mes caracteres. Rien dans le fond n'est plus différent que le comique & le burlesque. Le premier nous attache à la Nature, qu'il faut toujours imiter exactement, pour plaire & pour instruire le Lecteur. Au contraire, le burlesque, en caractere ou en action, ne représente que de l'absurde & du monstrueux. La raison principale pour laquelle le Public pardonne si difficilement aux Auteurs Comiques qui s'écartent de la Nature, est que tandis qu'il est difficile aux Poëtes sérieux de trouver le grand & le sublime, l'usage du Monde fournit aux Poëtes Comiques abondamment de matiere pour leurs observations sur le ridicule du Genre-humain.

J'ai fait cette petite digression sur le Burlesque, parce que j'ai entendu souvent donner ce nom mal-à-propos à des Ouvrages vraiment comiques, & cela, parce que l'Auteur l'avoit introduit dans sa diction, qui est, à proprement parler, l'habillement de la Poésie. Or, l'habillement est depuis long-tems en possession de caractériser les hommes aux yeux du Vulgaire, & la diction fait la même fonction à l'égard des Ouvrages d'esprit aux yeux

des Lecteurs ordinaires. Cependant, il faut avouer que quelques expressions bouffonnes qui se trouvent dans un Ecrit, où d'ailleurs les portraits & les sentimens sont parfaitement naturels, ne doivent point être admis pour prouver que l'Ouvrage est dans le genre burlesque ; à moins que d'admettre en même tems, que des pensées extravagantes, quoique basses & triviales, exprimées en termes pompeux, méritent le titre du vrai sublime.

Quoique je pense du Burlesque à-peu-près comme Mylord Shaffsbury, *qui soutient qu'on n'en trouve point dans les Ecrits des Anciens, je ne le déteste pas néanmoins tant que lui. Mon indulgence, à cet égard, ne provient point du succès que mes Ouvrages de cette espece ont eu sur le Théâtre, mais de la conviction de son utilité, pour égayer l'esprit & purger la rate, par le ris qu'il est en possession d'exciter ; ce qui le rend un remede bien plus spécifique contre tous les symptômes hypocondriaques, qu'on ne s'imagine. J'en appelle aux remarques ordinaires, pour décider si les mêmes personnes ne sont pas plus gaies & plus vives, en sortant de quelque spectacle burlesque, qu'après s'être appliquées à suivre une Tragédie, ou à entendre un Livre sérieux.*

Examinons l'ouvrage d'un Peintre sérieux en Histoire, & celui d'un Peintre qui charge ses tableaux, ce que les Italiens appellent Caricatura. *Nous trouverons que l'Art du*

ce sujet, j'ai conclu que la source du Ridicule n'est autre chose que l'affectation; & que de-là elle se partage dans un nombre infini de branches, soit grandes, soit petites, les unes reconnues par des dénominations particulaires, & les autres auxquelles on a peine à donner des noms fixes, & qui passent dans la foule des je ne sais quoi.

Il y a deux sortes d'affectations, dont l'une tire son origine de la vanité, & l'autre de l'hypocrisie. La premiere nous engage à usurper des caracteres qui ne nous sont point naturels, afin d'acquérir l'estime de ceux avec qui nous vivons; & la seconde nous porte à cacher nos vices sous le masque des vertus qui leur sont opposées. Ces deux causes sont difficiles à distinguer, quoique très-différentes, & dans leurs motifs, & dans leurs effets. L'affectation, qui est la fille de la vanité, approche plus de la vérité, que celle qui est née de l'hypocrisie; ayant bien moins de chemin à faire pour devenir réelle, que la derniere, qui combat continuellement contre la Nature. Toute affectation n'annonce point une entiere privation des vertus affectées. L'hypocrisie est sœur de la fourberie, la vanité a la même consanguinité avec l'ostentation. L'affectation de libéralité dans un homme naturellement vain, est bien différente de cette même affectation dans un avare; parce que l'homme vain, quoiqu'il ne possede point la vertu qu'il af-

fecte dans le degré de perfection qu'il veut qu'on le croie, en fait au moins semblant de meilleure grace, qu'un avare qui s'efforce de paroître le contraste de lui-même.

Or, la découverte de l'affectation fait naître le ridicule, qui frappe, étonne, & amuse bien plus le lecteur, quand l'hypocrisie en fait le fond, que quand ce n'est que la vanité. Démasquer un homme qui a paru le revers de lui-même, surprend davantage & paroît infiniment plus ridicule, que de ne le trouver qu'un peu différent de ce qu'il a paru jusqu'alors; c'est-à-dire, moins orné des belles qualités qu'il a prétendu qu'on lui attribuât. Je dois remarquer que notre fameux Poëte Ben-Johnson, *qui, de tous les* Anglois, *a le mieux manié le Ridicule, a toujours choisi celui qui tiroit sa source d'une affectation hypocrite.*

Les malheurs & les calamités de la vie, non plus que les imperfections des hommes, ne deviennent ridicules que par l'affectation. La laideur, l'infirmité, la pauvreté n'ont jamais paru ridicules en elles-mêmes aux yeux d'aucun homme raisonnable. Qu'on rencontre un malotru dans une charette qui se promene dans la ville, on n'en rit point. Mais, si l'on voyoit ce même malotru descendre d'un carosse doré, couvert de broderie, & le chapeau sous le bras, l'homme le plus grâve pourroit-il s'empêcher de rire? A moins que d'être tout-à-fait barbare & dénaturé, on

ne peut se réjouir à la vue d'une famille réduite dans une misérable chaumiere, où tout lui manque, où le froid, la faim & la soif semblent habiter avec elle. Mais si, dans cette même chaumiere, nous trouvions des vases de porcelaine, des peintures curieuses, ou quelqu'autre affectation de luxe, nous serions bien excusables, si nous nous moquions d'une chose si bizarre. Les imperfections de la Nature sont dans le même cas, & deviennent les objets de notre critique, dès que ceux qui en sont affligés, veulent affecter le contraire, comme quand un homme laid se pique de beauté, & un imbécille d'esprit: ce qui étoit auparavant un objet de compassion, n'est plus qu'un objet de risée. Un de nos poëtes dit: Personne n'est coupable, pour être ce qu'il est, mais on le devient, en voulant paroître autre que ce que la Nature nous a fait [*]. *Si le vers* Anglois *avoit souffert le mot de* ridicule, *au lieu de celui de* coupable, *la pensée paroîtroit bien juste. Les grands défauts doivent être les objets de notre aversion, les moindres de notre compassion. Ainsi l'affectation seule me paroît digne du ridicule.*

On m'objectera peut-être, que, contraire à moi-même, j'ai introduit des vices, & des vices énormes dans le corps de mon ouvrage.

---

[*] **None are, for being what they are, in fault**
But for not being what they would be thought.

A quoi je répons. 1. Qu'il est très-difficile de suivre les actions des hommes pendant quelque tems, sans rencontrer le vice en face, de maniere qu'on ne peut les éviter. 2. Les vices qu'on trouve dans mon Livre, sont plutôt des accidens auxquels la fragilité de la Nature donne naissance, que des habitudes contractées & produites par la corruption du cœur. 3. Ils sont exposés daus un jour à les faire détester, & non point donnés sur le pied de ridicules [*]. *4. Ils ne sont point placés de façon qu'ils occupent la scene. 5. Enfin on ne les fait point triompher.*

Ayant distingué de la sorte mon JOSEPH ANDREWS, *d'avec les productions ordinaires à nos Ecrivains Romanciers, aussi-bien que des Ecrits burlesques, & donné quelques lumieres sur ce genre d'écrire, (ce que personne, comme je l'ai déjà dit, n'avoit entrepris dans notre langue avant moi) je laisse au Lecteur indulgent le soin de faire l'application de mes observations à mon Ouvrage, & je ne l'importunerai plus que de quelques mots touchant les caracteres de mes Acteurs.*

Je proteste hautement que je n'ai aucun dessein contre la réputation & l'honneur de

---

[*] M. Despreaux dit aussi-bien que le Poëte Anglois,

Chacun pris dans son air est agréable en soi,
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

qui que ce ſoit ; car, quoique tout l'ouvrage ſoit deſſiné d'après Nature, & que preſque tous les caracteres & toutes les actions aient été puiſées dans le vrai, & recueillies par mes propres obſervations, j'ai pris néanmoins le ſoin de voiler les faits par tant de circonſtances, tant de traveſtiſſemens, & tant de couleurs, qu'il eſt impoſſible de deviner les originaux, à moins que ce ne ſoit dans des cas où la choſe eſt ſi peu de conſéquence, que la perſonne intéreſſée pourroit en ſe reconnoiſſant rire avec les autres.

Le caractere d'ADAMS, qui eſt le plus vif & le plus travaillé, eſt unique à ce que je crois, au moins je n'ai jamais rien lu qui lui reſſemble. Il eſt un compoſé de philoſophie & de piété, de ſavoir & d'ignorance, d'eſprit & de ſimplicité, de bon ſens & d'extravagance. Comme la bonté de ſon cœur intéreſſera tous les hommes bienfaiſans, j'eſpere que ſes autres vertus m'excuſeront envers ſes confreres, que j'honore infiniment, [c'eſt-à-dire, ceux d'entr'eux qui ſont dignes de l'Ordre Sacré] de ce que j'ai pris la liberté de le faire Eccléſiaſtique ; puiſque tout autre caractere auroit obſcurci les vertus qui lui ſont naturelles.



LETTRE

D'UNE DAME ANGLOISE

A MADAME ***,

Épouse de M. ***,

MAITRE DES *COMPTES* DE *MONPELLIER*.

POUR reconnoître, Madame, toutes les bontés que vous m'avez témoignées durant mon séjour à *Montpellier*, & me renouveller dans votre souvenir (bien convaincue que vous ne m'avez point oubliée, comme je ne vous oublierai jamais), j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction que j'ai faite du livre le plus ingénieux & le plus agréable que notre *Angleterre* ait produit. Ce sont *les Avantures de* JOSEPH ANDREWS *& du Ministre* ABRAHAM ADAMS. Ce roman, dans sa brièveté, est égalé ici à celui de *Don-Quichotte*, & mis fort au-dessus de tous vos romans *François*, sur-tout des romans de ce siecle & de ces derniers tems, qui sont (je l'avoue) assez méprisés de nos connoisseurs. Car y a-t-il de la vraisemblance dans l'*Histoire de Cléveland* & du *Doyen de Killerine*? Quel tissu de fadeurs & de riens, que *la Vie de Marianne!* Le *Paysan Parvenu* vaut un peu mieux : mais quels traits grof-

ſiers ! quelles baſſeſſes ! quelles images ! Les *Confeſſions du Comte de....* ſont d'un homme d'eſprit, & peignent bien les mœurs corrompues de toute l'*Europe*; mais les femmes y ſont trop peu ménagées à mon gré, & ce livre ingénieux depuis le commencement juſqu'à la fin ne reſpire que la volupté des ſens, & n'enſeigne que le libertinage du cœur. Votre *Madame de Lux* eſt dans le même goût. Je ne parle point de certains romans vilains & infâmes, qui déshonoreroient la nation *Françoiſe* dans notre eſprit, ſi nous ne vous rendions juſtice, & ſi nous ne ſavions que les honnêtes-gens les ont en horreur chez vous, comme chez nous.

Le roman que vous allez lire eſt un peu dans le goût de votre *Roman Comique* de *Scarron*, qui eſt regardé en *Angleterre*, ainſi qu'en *France*, comme un chef-d'œuvre. L'auteur eſt Mr. *Fielding*, un de nos bons auteurs dramatiques, & qui réuſſit principalement dans la ſcene comique. Vous jugerez de ſon talent pour ce genre, par un grand nombre de traits répandus dans ſon livre, & ſur-tout par les dialogues, dont il poſſede l'art au ſuprême degré. Mais ce que vous eſtimerez le plus, eſt l'honnêteté de toutes ſes images & de toutes ſes expreſſions, & la ſageſſe avec laquelle il traite un ſujet qui auroit pu l'entraîner dans des deſcriptions licentieuſes. Avec quelle décence il repréſente le panchant amoureux d'une Dame de qualité pour ſon domeſtique, dont elle eſt tentée de faire ſon époux ! Qu'il peint bien les combats de l'amour & de l'orgueil ! Qu'il ſoutient habilement juſqu'à la fin le ca-

ractere de fierté de cette Dame, qui condamne sa foiblesse sans néanmoins renoncer à ses desseins, & qui à la fin est punie, non de les avoir exécutés, mais de les avoir seulement conçus. Si quelque critique trouvoit à redire au fond de cette excellente fiction, qui est l'amour d'une Dame pour son domestique, qu'elle a pensée d'épouser, pensée néanmoins qu'elle condamne & qu'elle n'exécute point, je lui demanderois si l'histoire de la femme de *Putiphar* à l'égard du jeune Joseph de l'écriture, blesse la pudeur. Or, le Joseph *Anglois* a ici les mêmes sentimens que le *Joseph Hébreu*, la même sagesse, la même retenue; & la Dame n'est pas impudente comme la femme du Seigneur *Egyptien*. Si quelqu'un est scandalisé de cette histoire, qu'il efface donc tous les tableaux des grands maîtres qui la représentent. Mais votre théâtre, ainsi que le nôtre, ne traite-t-il pas tous les jours de pareils sujets? Votre *Comédie des Anonymes*, votre *Valet embarrassé*, vos *Amans déguisés*, (c'est un bel-esprit *Anglois*, qui est souvent à *Paris*, & y fréquente beaucoup votre théâtre, qui m'a nommé ces pieces que je n'ai point lues) n'offrent-ils pas des valets, objets de la complaisance & du tendre penchant, ou de leurs maîtresses, ou de personnes de condition qui ont occasion de les voir? J'ai honte de vous entretenir de cette ridicule objection, que quelques-uns m'ont dit que l'on s'aviseroit peut-être de faire en *France*. Mais je ne puis le croire d'une nation judicieuse. D'ailleurs, ce domestique est gentilhomme.

Je ne veux point vous prévenir sur le mérite des caracteres de cet ouvrage, parfaitement dessinés depuis le commencement jusqu'à la fin. JOSEPH est le héros, & FANNY l'Héroïne. La Dame *Booby* en est le nœud ; c'est la *Didon* de l'*Enéïde*, ou si vous voulez la *Junon*, par les persécutions qu'elle suscite à nos deux amans. Mr. ADAMS, l'ami & le conseil de l'un & de l'autre, est un homme admirable. C'est un caractere vrai, & peint d'après nature. Car nous avons dans une de nos provinces un vicaire qui lui ressemble parfaitement, & il n'y a personne en *Angleterre* qui ne l'ait reconnu. Quelle religion ! quelle piété ! quelle érudition ! quelle philosophie ! Mais en même tems quelle simplicité de mœurs, ignorance du monde ! j'ai pensé dire, quel imbécille, homme d'esprit !

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage est, que, comme le roman de *Dom-Quichotte* est la peinture des mœurs *Espagnoles*, celui dont il s'agit est pareillement la peinture des mœurs *Angloises*, qui, malgré le grand nombre d'*Anglois* qu'on voit à *Paris*, à *Montpellier*, & ailleurs, ne sont gueres connus en *France*. Ce n'est point un livre de simple amusement pour les gens du monde : c'est un livre de science & de morale familiere, à la portée de tout le monde ; & de plus un livre où l'on puise la connoissance de la maniere dont on vit en *Angleterre*. Vous y verrez nos principes, nos vertus, nos vices, notre façon de vivre à la ville & à la campagne. Comme c'est un roman comique & familier, on y a introduit quelques bas personnages,

comme dans la comédie, ſur-tout des aubergiſtes, hommes & femmes, peints d'après des originaux exiſtans, & que ceux qui voyagent voient ſouvent. La Demoiſelle *Slipslop*, femme de chambre de *Laby Booby*, joue ici un grand rôle : c'eſt la ſoubrette de la comédie.

Je vais maintenant vous donner certains éclairciſſemens par rapport à quelques endroits de cet ouvrage.

LIVRE PREMIER.

Colley Cibber eſt le plus célebre acteur pour le comique que nous ayions. Il ne joue gueres, depuis qu'il a été décoré par la cour du titre glorieux de *Poëta Laureatus*, ou *Poëte du Roi.* Ce titre, ou cette charge, l'oblige de compoſer deux odes par an à la louange de notre roi, l'une pour le jour de ſa naiſſance, l'autre pour le premier de l'an. Ces deux odes ſont chantées en grand concert, en préſence du roi & de toute la cour. *Cibber* réuſſit fort mal dans ces odes, & Mr. *Pope* s'en eſt bien moqué, ſur-tout dans ſon fameux poëme Epico-Burleſque, intitulé *The Dunciad*, comme qui diroit la *Sottiſade.* Il a eu de grandes diſputes avec Mr. *Pope. Cibber* eſt auteur de quelques comédies célebres, ſur-tout d'une qui a pour titre *The Careloſſ Husband*, le *Mari ſans ſouci.* Il nous a donné auſſi l'hiſtoire de ſa vie, écrite en forme d'apologie, ouvrage qui a fort diverti le public. Il faut avouer que *Cibber* a beaucoup d'eſprit, qu'il narre bien, & que ſes traits de plaiſanterie ſont fins & de bon goût. Mais il eſt mau-

vais poëte, ſur-tout dans le lyrique. Vous ſavez, & j'ai eu l'honneur de vous le dire autrefois, que toutes nos comédies ſont en proſe, & jamais en vers. Nous n'imitons pas les *François*, qui mettent dans la bouche de *Thalie* de la meſure & des rimes, & lui font débiter des vers alexandrins, familiers à la vérité, mais de la même meſure que les vers héroïques ; ce qui nous paroît étrange. Les vers de *Plaute* & de *Térence* méritent à peine le nom de vers, & nous croyons les imiter par une proſe élégante & un peu cadencée, comme eſt la proſe de *Moliere*.

Le miniſtre ADAMS eſt un vicaire fort pauvre, comme ils le ſont la plupart, étant par gages du recteur ou curé, qui tirant quelquefois dix mille livres de revenu de ſon bénéfice, donne à peine cinquante ou ſoixante piſtoles par an à ſon vicaire, qui eſt ſouvent marié, & a neuf à dix enfans, tandis que le curé, quelquefois non marié, regorge d'argent. C'eſt un vrai déſordre chez nous, auquel notre ſeule reine ANNE tâcha d'apporter quelque remede, qui a eu peu d'effet.

Si, prévenue de vos nobles idées *Françoiſes*, vous trouvez dans ce livre quelques images qui vous ſemblent petites, je vous prie de faire réflexion que tout ce qui préſente la nature n'eſt jamais mépriſé parmi nous. Les ouvrages d'eſprit ſont pour nous des tableaux. Tout tableau qui peint fidelement la nature, quelle qu'elle ſoit, eſt toujours beau ; il n'y a que le ſale & le dégoûtant qui eſt banni de nos ouvrages, comme il l'eſt de la peinture. N'eſtime-t-on pas les tableaux de *Heemskerk*,

& d'autres peintres *Hollandois*, quoique les ſujets ſoient des plus vils ? Suivant les préjugés de votre pays, il y a du bas dans *Dom-Quichotte*, dans votre *roman comique de Scarron*, dans *Guzman d'Alfarache*, dans *Lazarille de Tormes*, dans votre *Gil-Blas de Santillane*. Suivant les préjugés du nôtre, il y a du guindé, du métaphyſique, du froid, du plat, dans la plupart de vos romans les plus à la mode à *Paris*.

Les *Chroniques de Baker*, dont il eſt fait mention au commencement du livre, eſt une *hiſtoire d'Angleterre* par le Chevalier *Baker*.

Vous ſerez ſurpriſe de voir un miniſtre comme Adams, voyager & boire dans tous les cabarets ſur ſa route, avec deux de ſes jeunes paroiſſiens, amoureux l'un de l'autre. La ſimplicité & la droiture de ſon caractere excuſent cette conduite. D'ailleurs ce qui ſcandaliſeroit chez vous, ne ſcandaliſe pas également chez nous. Le ſcandale eſt une choſe bien arbitraire. Par exemple, j'ai vu à *Paris* des Eccléſiaſtiques à la comédie & à l'opéra. Cela révolteroit à *Londres*, où jamais les Eccléſiaſtiques ne paroiſſent aux ſpectacles.

Dans l'original, la Demoiſelle *Slipslop* parle un jargon ridicule, eſtropiant beaucoup de mots, ſur-tout les mots ſavans, dont elle affecte de ſe ſervir, ſans en ſavoir bien la ſignification, & affectant de tems en tems un langage ſublime, qui dans la bouche d'une ſoubrette eſt très-comique. Il m'a fallu chercher des équivalens dans votre langue pour rendre à-peu-près ſon langage impertinent.

Chez nous les laquais entrent à l'opéra, &

leur place eſt au *Paradis*. C'eſt un uſage très-mauvais. Souvent ils font un tintamarre horrible, & je les ai vu ſouvent interrompre le ſpectacle, même le Roi étant préſent. Plût à Dieu que la police des ſpectacles fût auſſi bonne à *Londres* qu'à *Paris*, où elle eſt excellente ! Cependant il y a toujours dans nos ſpectacles des ſoldats de la garde du Roi; mais ils n'impoſent point ſilence, & ils craignent plus le peuple que le peuple ne les craint. Nous reſpectons plus l'autorité civile, que la force militaire.

Le vicaire *Barnabas*, qui boit de la biere dans un cabaret de ſa paroiſſe, vous ſcandaliſera, ſi je vous laiſſe ignorer, que chez nous il eſt permis aux Eccléſiaſtiques d'aller au cabaret & d'y boire du punch & de la biere, pourvu qu'ils ne s'enivrent point. Cependant lorſqu'ils vont au cabaret, leur coutume eſt de prendre un ſurtout gris par deſſus leur robe ou ſoutane, qu'ils retrouſſent. Depuis environ vingt ans, ils ne paroiſſent pas beaucoup dans le monde avec leur ſoutane; auſſi ſont-ils moins conſidérés qu'autrefois.

Le Seigneur *Anglois* qui mene lui-même ſon caroſſe, au Chapitre XVI, du livre I, vous fera connoitre qu'il y en a pluſieurs en *Angleterre* qui ont cette manie, ils menent un caroſſe le plus ſouvent en étourdis. Il y a eu un Pair du royaume, qui ayant fait faire un coche dans le goût de nos voitures publiques, ſe mit à le conduire lui-même, ſes laquais étant dedans en qualité de voyageurs. Le Pair étoit habillé en cocher, avec un mouchoir autour du cou, de petites bottes, & un

grand fouet à la main. Il aimoit la société des cochers de profeſſion. Il ſe croyoit auſſi eſtimable dans ſon talent, qu'un de ſes ancêtres, qui avoit conduit le timon de l'état; & il n'y trouvoit d'autre différence, que celle qui eſt entre le phyſique & le moral. Ses chevaux, ſa voiture, & ceux qui l'occupoient, lui paroiſſoient un état, dont il étoit le miniſtre. Le dialogue entre le Mylord cocher & ſes amis qu'il a voiturés, eſt une critique des diſcours ordinaires de ces jeunes Seigneurs, qui n'ont aucune culture dans l'eſprit, aucun fond, & qui ne s'entretiennent que de fadaiſes, que de mauvaiſes plaiſanteries, que de chiens de chaſſe, que de chevaux, &c.

Whitfield & *Weſtley*, dont il eſt parlé au Chapitre XVIII, ſont deux prédicateurs de l'égliſe *Anglicane*, qu'on ne laiſſe point prêcher dans les égliſes, qui ſont interdits, & qui pour cette raiſon prêchent dans les carrefours & dans les rues à *Londres*, & dans nos provinces. Ils prêchent en plein air & dans les champs. Le ſujet ordinaire de leurs diſcours eſt la matiere de la prédeſtination & de la grace, & ils déclament contre le luxe du ſiecle. *Whitfield* a été prêcher juſques dans l'*Amérique*. Il y en a qui les eſtiment des Saints, d'autres les jugent foux, & d'autres les croient des fripons. Selon moi, leur doctrine eſt également contraire au ſens commun, & à l'évangile. J'ai ſupprimé dans ce chapitre pluſieurs traits qui auroient peu intéreſſé en *France*, par rapport au célebre docteur *Benjamin Hoadley*, aujourd'hui évêque de *Win-*

en *Angleterre.* Le panégyriſte meſure ſon encens à la retribution qu'il eſpere. Les poëtes ſont moins menteurs, que ces faiſeurs d'oraiſons funébres. Ce ne ſont pas des *Boſſuets*, ni des *Fléchiers.*

Ne ſoyez point ſurpriſe de l'empreſſement de cette troupe dont il eſt parlé dans ce même livre. Par un acte du parlement on donne une récompenſe de huit livres ſterling à celui qui arrête un voleur de grand chemin. Lorſqu'il eſt pris par pluſieurs perſonnes, la ſomme eſt partagée entr'elles.

Chez nous, lorſqu'une femme eſt condamnée à mort, on fait examiner par des matrones ſi elle n'eſt point enceinte, auquel cas on renvoie le ſupplice après l'accouchement; mais on lui fait grace ordinairement lorſqu'elle a accouché. Auſſi les femmes ou filles qui s'attendent à être condamnées à mort, tâchent de ſe mettre en état d'avoir un enfant. Cela eſt naturel. Cet enfant à qui elles donnent la vie, la conſerve à ſa mere.

Il y a quelques ſiecles, que pour exciter les *Anglois* à étudier, on accordoit la grace à un criminel qui ſavoit lire & écrire. Cela s'appeloit *Bénéfit of the Clergy*; le *Bénéfice de la Cléricature.*

On aſſure que celui qui eſt peint ici ſous le nom de *Trulliber*, a autrefois enſeigné le *Latin* à l'auteur de ce livre. Si cela eſt, il n'eſt gueres reconnoiſſant, ou le maître ne s'eſt pas fait eſtimer & aimer de ſon éleve. Une infinité de vicaires ou miniſtres dans nos provinces font le métier de *Trulliber* étant chargés d'enfans, & leur honoraire ne pouvant ſuffire pour leur entre-

tien,

tien ; plusieurs même tiennent des cabarets à biere, où ils jouent du violon pour amuser leurs pratiques. Quelle indécence !

Nos paysans se divertissent beaucoup, les fêtes & les dimanches, à se battre à coups de bâton long d'une aune. Celui des deux champions qui le premier a la tête cassée, est censé vaincu. Ces combats sont un spectacle qui assemble tout le village. Cela paroît insensé, mais sert à entretenir l'humeur courageuse & guerriere de la nation.

C'est une misérable & extravagante coutume en *Angleterre*, que quand on mange chez une personne de distinction, on passe en sortant au milieu d'une haie de valets postés pour attendre le convive, obligé de leur payer son repas, comme on paie les cartes en *France* dans les maisons où l'on joue ; ce qui a aussi quelque chose d'indécent. Le moins qu'on puisse donner à chacun, est un chelin, c'est-à-dire, 24 s. de votre monnoie. Ce qu'il y a de singulier, est que les personnes d'une certaine distinction ne paient rien. Cependant il y a bien des gens qui défendent à leurs domestiques de rien recevoir de ceux qui mangent chez eux.

On appelle *Drawing room* un grand cabinet d'assemblée chez le roi, où le beau-monde se rend deux fois la semaine, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit. On y voit le Roi, la Reine, les Princes & Princesses qui y jouent. On y parle de toutes sortes d'affaires, & pour cette raison ce *Drawing room* est comme le grand café du royaume.

A *Londres*, les poëtes Dramatiques ont pour leurs nouvelles pieces tout le profit du théâtre,

à la troiſieme, ſixieme & neuvieme repréſentation, les fraix prélevés. Si la piece ne ſe joue qu'une ou deux fois, ils n'ont rien : elle ne va pas toujours juſqu'à la ſixieme ni juſqu'à la neuvieme, après laquelle ils n'ont plus rien à prétendre. Le poëte prend des billets pour ces jours-là, qu'il va porter & préſenter à des perſonnes de diſtinction, & qu'il envoie à tous ſes amis, qui ne manquent pas de les payer d'avance; ce qui eſt fort bas, mais c'eſt l'uſage. Vous avez de même des pratiques fort mauvaiſes en *France*, que la ſeule coutume peut juſtifier à l'égard de chaque particulier qui s'y ſoumet baſſement. Tel eſt l'uſage de ramper pour s'élever à certains honneurs de la littérature & du bel-eſprit, & d'employer pour cela des ſollicitations, des brigues, des baſſeſſes, qui flétriſſent ces honneurs, & rendent ridicules, du moins à nos yeux, ceux qui y parviennent par ces voies indignes, plus ouvertes aux ſots qu'aux gens de mérite.

Nous appelons *Baillif*, un ſergent qui arrête les gens pour dettes. Quelquefois ces baillifs, après avoir arrêté un débiteur, lui laiſſent la liberté pour ſept ou huit jours ſur ſa parole d'honneur, en conſidération des guinées qu'il donne au ſergent. Ceux qui ſont arrêtés pour dettes, & qui ont quelque argent, ſont conduits dans la maiſon du ſergent qui les a ſaiſis; ils y peuvent loger huit ou dix jours, pour voir s'ils pourront payer avant que d'être menés en priſon. Les ſergens vendent bien cher ce ſéjour dans leur maiſon. Cette prévarication étoit montée à un tel degré il y a quelques années, qu'il a fallu un acte du parlement pour réprimer l'avidité de ces gens-là.

LIVRE TROISIEME.

J'ai ſupprimé dans ma traduction un endroit qui fait alluſion à Mr. *Henley*, & qui n'eût point été compris en *France*, ſi je l'euſſe laiſſé dans le texte. Ce Mr. *Henley* eſt un miniſtre de l'égliſe *Anglicane*. Après être ſorti de l'univerſité de *Cambridge*, il ſe fit connoître par ſes écrits. Ayant été trompé dans ſes eſpérances par rapport à ſon élévation dans l'égliſe, il ouvrit une petite égliſe à part. Là, il ſe mit à faire des prieres publiques, & à prêcher tous les dimanches. Il avoit dreſſé, & fait imprimer un Formulaire de prieres, qu'il faiſoit lire dans ſon égliſe. Les autres jours de la ſemaine il prononçoit des diſcours profanes ſur la littérature & la morale, où il embraſſoit l'*Encyclopédie*. Il voulut faire de ſa ſalle, où il prêchoit les dimanches, une eſpece d'Académie, où chacun payeroit un chelin pour entrer. Enfin il fit frapper une eſpece de médaille d'argent, qui donnoit l'entrée perpétuelle à tous ceux qui l'avoient achetée. On l'appelle ordinairement *l'Orateur Henley*. A la fin ſes diſcours furent entremêlés de traits comiques & burleſques dans le goût de votre *Scarron*. Il continue encore aujourd'hui ſes prônes le dimanche, mais on ne parle pas autant de lui qu'autrefois. Il prononce toujours ſes diſcours, quelque burleſques qu'ils ſoient, avec la robe de miniſtre : contraſte riſible. Il a eu de grands démêlés avec notre évêque de *Londres*, qui a voulu l'empêcher de jouer de pareilles comédies ; mais il a été ſoutenu, & a enfin remporté la victoire,

en vertu d'un acte du parlement, qui permet aux personnes de toute sorte de religion de tenir des assemblées religieuses & de prêcher. Tout cela doit vous paroître bien extraordinaire.

Mr. *Mallet*, dont il s'agit dans ce livre, est un bon poëte, auteur de tragédies qui ont été bien reçues. Il a publié la vie du chancelier *Bacon*, à la tête de l'édition de toutes les œuvres de ce grand-homme, qui a paru ici en 1740, en 4 volumes in-folio. Cette vie est très-bien écrite, & je vous l'enverrai incessamment, traduite en *François*. Comme les Lettres menent ici quelquefois aux emplois & à la fortune, il est actuellement secrétaire des commandemens du Prince de *Galles*.

La vie de *Cicéron*, dont il est question ici, est l'ouvrage du docteur *Middleton*, Bibliothécaire de *Cambridge*. On a beaucoup écrit pour & contre ce livre, qui n'est pas universellement estimé. On prétend que l'auteur y a fait beaucoup de fautes.

Shakespear & *Otway* sont les deux plus célebres poëtes tragiques d'*Angleterre*. La belle tragédie d'*Otway* est *Vénise préservée*, ou *le Complot découvert*. *Otwai* étoit sans conduite ; après avoir été fort caressé des grands, il mourut misérablement dans un cabaret à bière. *Lée* est un autre tragique célebre. Il a composé une ou deux pieces, de concert avec notre illustre *Dryden*. Il y a de fort beaux traits dans les tragédies de *Lée*, mais il est trop ampoulé. Il devint fou, fut

mis à l'hôpital, & mourut dans les rues de *Londres*, une nuit qu'il s'étoit échappé.

En *Angleterre*, lorſque ceux qui occupent des maiſons dans une ville, dans un bourg, dans un village, meurent pauvres & ne laiſſent rien, la paroiſſe où eſt ſituée cette maiſon, eſt obligée de nourrir le pere, la mere, & les enfans du défunt, & d'avoir ſoin de ces derniers, juſqu'à ce qu'ils puiſſent être mis en apprentiſſage de quelque métier ou profeſſion.

Nos Dames de qualité s'habillent ſouvent en payſanes, & paroiſſent ainſi en public dans leurs équipages & dans les promenades. Cela vous paroîtra auſſi étrange, qu'il nous le paroît que vos Dames ſe couvrent le viſage de rouge; ce qui eſt inouï en *Angleterre*, & paroîtroit du dernier ridicule.

Ces différentes remarques, Madame, vous donneront la clé de pluſieurs endroits du livre que j'ai l'honneur de vous envoyer. J'ai fait beaucoup de changemens dans ma traduction, parce que le long ſéjour que j'ai fait à *St. Germain*, à *Paris*, puis à *Montpellier*, m'a donné la connoiſſance du goût *François*. Ainſi j'ai ſupprimé certaines choſes qui n'auroient pas plu en *France*, j'ai même oſé faire quelques additions que j'ai cru convenir. Comme les *François* aiment les idées nettes, préciſes & liées, j'ai pris auſſi la liberté de faire quelques corrections à la préface, qui, traduite littéralement, auroit eu peut-être de la peine à ſe faire lire en *France*. Je ſouhaite que dans l'état & dans la langue où j'ai mis l'ouvrage de Mr. *Fielding*, il ſoit goûté des *François*,

qui ont ſi bien reçu l'Histoire de Paméla, malgré la négligence du ſtyle & la longueur de la narration. Cet ouvrage-ci eſt d'un goût bien différent, & dans un genre entierement oppoſé.

Je vous prie de faire mes complimens à...... *Je ſuis, &c.*

FIN.



AVANTURES

DE

JOSEPH ANDREWS,

ET DE SON AMI

ABRAHAM ADAMS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Utilité de la Biographie [*]. *Remarques ſur la vie de* PAMELA, *& ſur quelques autres vies de même eſpece.*

LES exemples de ſageſſe & de vertu ſont toujours ſur nous une impreſſion qui ſert à nous rendre meilleurs. Ils nous inſpirent

(*) On appelle *Biographie*, la compoſition des Hiſtoires qui ont pour objet des Vies particulieres. On appelle *Biographes*, les Auteurs de ces Vies. Ce

une espece d'émulation, parce qu'on se sent porté à imiter ce qu'on estime. Par malheur, les hommes d'une haute vertu sont aussi peu connus qu'ils sont rares : ainsi leur exemple est souvent perdu, & pour leur siecle & pour la postérité. Mais si quelque historien est assez heureux pour en avoir connoissance, & s'il prend la peine d'écrire leur vie, c'est un vrai service qu'il rend à l'humanité. Il publie de bonnes actions cachées, & met tous les hommes en état de profiter du modele; ensorte que son ouvrage devient quelquefois plus utile que les faits mêmes qui en sont l'objet ne l'eussent été, s'ils se fussent passés aux yeux de tous ses contemporains, qui n'auroient pas manqué de les rabaisser.

C'est pour cette raison que j'ai toujours fait grand cas de ces historiens qu'on appelle *Biographes*, parce qu'ils ont soin de transmettre à la postérité les actions vertueuses des personnes de l'un & de l'autre sexe. Sans parler des auteurs anciens, tels que *Plutarque*, *Cornélius Nepos* &c. nous pouvons nous vanter de posséder des auteurs, qui ont écrit dans notre langue plusieurs histoires particulieres, & des anecdotes curieuses, très-utiles pour l'instruction de la

---

mot vient de *bios*, qui en Grec veut dire *vie*, & de *graphein*, qui signifie *écrire*. Ce terme est connu de tous les Savans.

jeunesse, & propres à leur inspirer l'amour de la vertu ; écrites d'ailleurs d'un style parfaitement intelligible, même à ceux dont la capacité est la plus bornée. Telles sont les histoires de *Jean le Grand*, qui par la force de son bras ayant terrassé plus d'un athlète d'une taille énorme, mérita le glorieux surnom de *Dompteur de Géans*, celle de *Guy* comte de *Warunch* ; celle d'*Argalus* & *Parthénie* ; sans oublier l'incomparable *histoire des hauts faits des sept Champions de la chrêtienté*. Dans chacun de ces écrits le lecteur trouve à la fois l'instruction & l'amusement.

Je passe légèrement sur tous ces livres, pour porter toute mon attention sur ceux qui sont nouveaux, & qui présentent au lecteur les idées de tout ce qu'il y a de plus aimable dans les deux sexes. Le premier, qui traite de la *Vertu*, que j'appellerois volontiers une vertu *mâle*, une vertu qui est au-dessus de toutes les foiblesses, a été écrit par celui même qui a réellement fait tout ce qu'il a raconté ; & qui, selon l'opinion de bien du monde, n'a fait ce qu'il nous apprend de lui-même, que pour avoir le plaisir de le publier. L'autre nous a été communiqué par un historien, qui, négligeant la coutume de messieurs ses confreres, n'a rien inséré dans ses mémoires que ce qu'il a puisé dans des manuscrits & des actes authentiques. Le lecteur devinera aisément

que je parle ici de l'hiſtoire du fameux *Colley Cibber* [*], & de celle de mademoiſelle *Paméla Andrews.* Avec quel art le premier nous apprend-il à mépriſer les honneurs du ſiecle, en nous inſinuant qu'il a échappé aux plus hautes dignités eccléſiaſtiques & civiles ! Avec quelle force il nous inſpire des ſentimens de ſoumiſſion à l'égard des ſupérieurs ! Enfin il nous arme contre la plus indigne des foibleſſes, qui eſt le reſpect humain ; & il nous démontre clairement l'abus & l'illuſion de ce fantôme, que l'ignorant Vulgaire appelle *honneur.*

En liſant cette hiſtoire authentique & véritable que je préſente aujourd'hui au public, on ſera convaincu que JOSEPH ANDREWS eſt redevable des victoires que ſa vertu a remportées ſur les tentations les plus violentes, aux exemples admirables que PAMÉLA lui avoit données, & qu'il ne perdit jamais de vue. Je dois cependant faire remarquer, que quoique la chaſteté ſoit également louable dans l'un & l'autre ſexe, c'eſt une vertu dont l'un des deux n'eſt point jaloux, & qu'on n'a coutume de célébrer que dans le plus foible. L'hiſtoire qu'on va lire eſt l'éloge & le triomphe de la chaſteté maſculine.

---

[*] Fameux Comédien *Anglois.* Voy. les Eclairciſſemens.

CHAPITRE II.

Naissance & éducation de JOSEPH ANDREWS.

JOSEPH ANDREWS, le héros de notre livre, a été toujours regardé comme le fils légitime de son pere & de sa mere, & a passé pour le frere de l'illustre PAMELA, dont la vertu est révérée dans le monde entier. A l'égard de ses ancêtres, nous avons pris des peines infinies pour les découvrir, sans pouvoir pousser nos recherches plus loin que son aïeul, qui étoit [à ce que nous dit un ancien de la paroisse, qui l'avoit entendu dire à son pere] un excellent joueur de harpe. S'il a eu d'autres ancêtres ou non, nous n'en savons rien. Voici néanmoins une assez ancienne épitaphe, qui m'a été communiquée depuis peu par un rustique & savant antiquaire du pays.

Passant, arrête, & regarde là-bas
Le Frére ANDRÉ, privé de tous ébats.
Gisant il est dedans la tombe noire.
Maître (*) *François* en son plaisant grimoire,
Du Compagnon eût vanté les bons-mots,
Joyeux exploits, héroïques travaux.

(*) Rabelais.

Or il n'eſt plus, & de ſa grotte obſcure
Ne ſortira, qu'alors que la Nature
Pâle & tremblante au jour du Jugement
N'oſera voir l'éclat du Firmament;
Et qu'un chacun, avec pleurs, chants funebres,
Fermant les yeux cherchera les ténébres.
A ſon exemple, avec les bons vivans,
Dans les plaiſirs laiſſe écouler tes ans:
Ainſi qu'ANDRÉ, mène joyeuſe vie,
Ainſi que lui chaſſe mélancolie,
Puiſque dans peu, comme lui, tu feras
Privé de joie, accablé du trépas.

Voilà tout ce qui nous en reſte, la ſuite étant effacée de la pierre par les injures du tems. Il faut remarquer que le mot d'ANDREUS eſt écrit de façon, que ſelon l'ortographe *angloiſe*, on doit préſumer que ce n'étoit qu'un nom de baptême.

Mais quittons un article, que je n'ai touché que pour me conformer aux regles établies pour l'hiſtoire, & qui n'eſt d'aucune utilité. Il eſt certain néanmoins que celui dont j'écris les avantures, avoit autant d'ancêtres que les plus grands ſeigneurs du monde. Peut-être même étoit-il parent inconnu de pluſieurs perſonnes revêtues des titres les plus reſpectables, dont l'origine, pour peu qu'on voulût la rechercher, à ne remonter qu'à vingt luſtres, ſe trouveroit plus baſſe que la ſienne. Car ſuppoſons pour un moment que n'ayant point d'ancêtres,

JOSEPH ANDREWS fût ſorti d'un fumier, ou, comme les anciens habitans d'*Italie* ſe l'imaginoient, que les *Andrews* fuſſent *Aborigenes*, ou *Arborigenes*, c'eſt-à-dire, ſortis du creux des chênes, comme les fruits naiſſent de la ſève des arbres, ſeroient-ils mépriſables, ſi d'ailleurs ils avoient un vrai mérite ? & les jugeroit-on indignes des emplois de la république ? Avec de grandes qualités perſonnelles, jointes à une noble cupidité & à une héroïque ſoupleſſe, un homme ambitieux ſans ancêtres acquiert tous les jours des richeſſes immenſes, & conſéquemment parvient aux plus grands honneurs. Par un uſage contraire, on permet à mille gens de jouir des glorieux titres de leurs illuſtres peres, ſans qu'il ſe trouve en eux la moindre trace d'aucune des vertus qui les ont annoblis.

L'éducation de JOSEPH étoit ſi fort avancée à dix ans, qu'il ſavoit bien lire & bien écrire à cet âge. Il fut alors, conformément à l'acte du parlement, placé pour ſept ans au ſervice du chevalier *Thomas Booby*. Ce ſeigneur faiſant valoir une de ſes terres, le jeune JOSEPH fut chargé du ſoin de chaſſer ſes oiſeaux des vergers ; noble occupation, qui dans les ſiecles poëtiques fut attribuée à un Dieu (*). Mais il perdit bientôt cet honorable emploi, parce

(*) Priape.

que la douceur de sa voix, loin d'effaroucher les oiseaux, les attiroit de tous les bosquets d'alentour. Il fut donc transféré ailleurs, & il passa à un autre emploi qui concernoit la chasse : il fut fait sous-intendant des chiens. Mais la même raison lui fit perdre encore cette seconde charge ; parce que ces animaux ayant pour la plupart du goût pour la mélodie [comme tous les naturalistes le savent bien] prenoient plus de plaisir à l'entendre parler, & même gronder, qu'à entendre les fanfares du piqueur : tant le son de sa voix était charmant. Lorsqu'ils aboyoient, il n'avoit qu'à ouvrir la bouche, tous les aboyemens cessoient à l'instant pour l'écouter. Cependant le piqueur lui attribuant toutes les fautes que ces animaux faisoient, pria le Chevalier de donner au jeune-homme quelqu'autre emploi ; ce qui fut accordé. On le fit postillon. C'est ici que notre JOSEPH commença à faire éclorre des talens qu'on avoit ignorés jusqu'alors. Son courage intrépide lui faisoit mener les chevaux les plus fougueux à l'abreuvoir; sa légéreté se fit si bien remarquer, que son maître le préféroit à tous ses compagnons, quand il s'agissoit de monter à cheval pour disputer le prix de la course. Il s'en acquittoit si bien, que les gentilshommes du voisinage faisoient la cour au Chevalier, pour qu'il permît à son petit postillon de monter leurs chevaux. Les pa-

rieurs s'informoient ſoigneuſement quel cheval il devoit monter avant de riſquer leur argent, bien ſûrs de perdre s'ils parioient contre lui; ſurtout depuis qu'on eut été convaincu de ſa probité, par le refus qu'il fit de pluſieurs guinées qu'on lui avoit offertes, afin de faire perdre celui qui s'étoit confié à lui pour diſputer le prix. Cette probité incorruptible plut tant à Lady *Booby*, qu'elle le prit pour ſon laquais à l'âge de dix-ſept ans.

JOSEPH eut donc l'honneur de ſervir Lady *Booby* à table, de la ſuivre quand elle alloit en viſite, & de porter ſon livre à l'égliſe. Ce fut à cette occaſion qu'il eut le bonheur de gagner les bonnes graces de M. ABRAHAM ADAMS, vicaire de la paroiſſe, par la beauté de ſa voix, & par la décence & la modeſtie de ſon air dévôt pendant le ſervice divin. Ce bon eccléſiaſtique l'interrogeoit de tems en tems ſur ſa religion, & lui répétoit ſouvent ſon catéchiſme, en buvant de la biere avec lui dans l'office du château. Il fut ſi content de ſon intelligence & de ſa mémoire, qu'il conçut une très-tendre amitié pour lui.

CHAPITRE III.

Du ministre ABRAHAM ADAMS *& de la demoiselle* SLIPSLOP.

MR. ADAMS étoit très-savant dans les langues *grecque* & *latine*. Il avoit outre cela une parfaite connoissance de l'*hébreu* ; du *chaldaïque* & du *samaritain* : il entendoit très-bien le *François*, l'*Espagnol* & l'*Italien*, & savoit même assez bien sa propre langue. La plus grande partie de sa vie s'étoit passée dans ces études, & sa profonde érudition faisoit bien voir qu'il n'avoit point perdu son tems, puisqu'on auroit à peine trouvé son pareil dans la plus célebre université d'*Allemagne*. Il avoit d'ailleurs un bon sens naturel, & un caractere excellent ; mais une profonde ignorance de l'esprit & des usages du monde. N'ayant jamais eu envie de tromper qui que ce soit, il ne pouvoit soupçonner personne de vouloir le tromper. Il étoit généreux, bienfaisant, &, ce que l'on verra avec étonnement dans la suite de cette histoire, brave jusqu'à la témérité ; mais en même tems simple & crédule comme un enfant. Il ne pouvoit se figurer, non plus que le célebre *Cally Cibber* (*), que l'envie & la malice

(*) Auteur de quelques pieces dramatiques *angloises*.

ſe trouvaſſent dans les cœurs humains. Il faut convenir que cette ſimplicité eſt plus vraiſemblable dans un bon vicaire de la campagne, que dans un homme qui a paſſé ſa vie ſur le théâtre ; car on n'eſt pas encore bien convaincu que ce ſoit l'école de l'innocence & de la probité.

Pour revenir à notre vicaire, ſon rare mérite lui avoit procuré cet emploi, dont il s'acquittoit très-dignement en mourant de faim ; car il ne lui rapportoit que 500 livres (*), & il avoit une femme avec ſix enfans.

Ce digne eccléſiaſtique étant, comme je viens de dire, édifié de la dévotion du jeune JOSEPH, lui faiſoit beaucoup de queſtions ſur les matieres de la religion &c. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'il le trouva à cet âge mieux inſtruit que bien des ſeigneurs dans un âge avancé.

Mr. ADAMS fut curieux de ſavoir, comment ce jeune homme étoit devenu ſi éclairé. Le lui ayant un jour demandé, JOSEPH lui répondit qu'il en avoit toute l'obligation à ſon pere, qui voyant qu'il ne pouvoit le placer à l'*école de charité*, parce qu'on lui en vouloit, de ce qu'un de ſes couſins avoit donné ſon ſuffrage pour l'élection d'un certain marguillier, il avoit bien voulu ſe mettre en fraix de ſix ſols par ſe-

(*) Monnoie de *France*.

maine, plutôt que de le laiſſer manquer d'éducation. Il ajouta que depuis qu'il étoit chez le Chevalier *Booby*, il s'étoit appliqué à la lecture des bons livres, tels que la Bible & l'*Imitation d'A Kempis;* & que de plus il avoit beaucoup étudié un bon gros livre qui étoit ſur la fenêtre du veſtibule, où il avoit appris qu'une fois le diable avoit emporté la moitié d'une égliſe pendant qu'on prêchoit, ſans bleſſer un ſeul des auditeurs; & qu'une autre fois un champ de blé, où il croiſſoit pluſieurs grands arbres, avoit gliſſé du haut en bas de la montagne ſur laquelle il étoit ſitué, pour aller couvrir une mauvaiſe terre qui appartenoit à un payſan homme de bien. A ces traits Mr. ADAMS, qui avoit beaucoup de mémoire, reconnut les *Chroniques de Backers.*

Le vicaire, ſurpris de trouver tant de ſemence d'eſprit & de lumieres dans une ſi tendre jeuneſſe, que preſque perſonne n'avoit pris ſoin de cultiver, lui demanda s'il ne regrettoit pas d'être né de parens qui ne s'étoient pas trouvés en état de lui donner une certaine éducation, & de le pouſſer dans les études. A quoi il répondit, qu'il ſe flattoit d'avoir trop bien profité de la lecture des bons livres qu'il avoit lus, pour s'affliger de ſa ſituation: qu'au contraire il étoit le plus content du monde de ſon état: qu'il feroit ſon poſſible pour mettre ſes petits talens à profit, & couler ſes jours ſans

ambition, ſans murmure & ſans envie.
„ Voilà ce qu'on appelle bien parler, mon
„ garçon, s'écria le vicaire. Plût à Dieu,
„ ajouta-t-il, que tous ceux qui ont lu de
„ bons livres, & même ceux qui en ont
„ écrit, en euſſent tous auſſi bien pro-
„ fité ! "

Le Chevalier *Thomas Booby* & la dame ſon épouſe étoient d'une ſi grande hauteur, que le pauvre M. ADAMS ne pouvoit leur parler que par le canal de la premiere femme de chambre, Mlle. *Slipslop.* Le Chevalier étoit un de ces grands du ſiecle, qui ne font cas que du rang & de la richeſſe, Lady étoit une femme du monde élevée à la ville, qui regardoit tous ſes voiſins de la campagne comme des bêtes. Ils ne traitoient leur docte vicaire que comme une eſpece de domeſtique de M. le recteur, avec qui *Thomas Booby* vivoit depuis quelques années dans une eſpece de guerre civile, dans laquelle tous les fermiers de ſes terres prenoient parti pour lui. Le fond de la querelle rouloit ſur un certain droit, dont l'abolition auroit avantagé le recteur de cinq ou ſix ſchellins tous les ans (*).

Mademoiſelle *Slipslop*, la femme de chambre, étoit fille de vicaire ; par conſé-

(*) Mais quoi qu'il en ſoit, tous ſes efforts ayant été inutiles, les procès, ſuites de cette querelle, lui fournirent du moins le plaiſir d'avoir ruiné pluſieurs fermiers, en ſe ruinant lui-même.

quent elle avoit quelque peu de respect pour M. ADAMS, dont elle admiroit l'érudition, d'autant plus qu'elle s'étoit trouvée souvent dans le cas de disputer contre lui sur plusieurs points de théologie; insistant toujours sur la déférence qu'elle exigeoit de lui pour ses judicieuses décisions, parce qu'ayant fait plusieurs voyages à Londres, elle se croyoit plus éclairée qu'un ministre de village.

Elle avoit toujours l'avantage dans ses disputes contre M. ADAMS, à force de termes recherchés & de grands mots, dont elle possédoit une source inépuisable, & dont elle s'étoit fait un dictionnaire nouveau. Elle n'en faisoit pourtant usage que quand elle jugeoit que le sujet en étoit digne; comme quand elle parloit de théologie, ou bien quand la fantaisie lui prenoit de s'exprimer avec noblesse. Alors il lui arrivoit quelquefois d'estropier les mots savans & de défigurer les figures. ADAMS, qui n'osoit l'offenser en la chicanant sur ses expressions, se trouvoit forcé de lui céder, sans l'entendre, car il lui auroit été quelquefois moins difficile de déchiffrer un manuscrit *Arabe*, que de comprendre quelque chose à ses discours.

Un jour qu'ils avoient argumenté très-longtems sur l'essence, ou, pour parler comme elle, sur l'*encens* de la matiere, ADAMS prit occasion de lui parler du jeune JOSEPH, en la priant de lui accorder sa

protection auprès de madame, comme à un jeune homme capable d'apprendre *le latin*, qu'il se chargeoit de lui enseigner lui-même, afin de le mettre en état de s'élever à quelque chose de plus haut que la condition de laquais. „ Vous savez, made-
» moiselle, ajouta-t-il, que monseigneur
» est en pouvoir de lui faire sa fortune. C'est
» pourquoi je vous conjure de faire en-
» sorte qu'il reste ici sous ma direction.
» Eh ! M. ADAMS, répondit Mlle. *Slip-*
» *slop*, vous imaginez-vous que madame
» écouteroit vos prolégomenes sur pareille
» matiere ? Elle va à *Londres* très-précisé-
» ment, & je suis certaine qu'elle ne le
» laisseroit pas ici pour chose au monde;
» car il est joli, bien fait, & sert à mer-
» veille. Elle se passeroit plutôt de son car-
» rosse, & elle l'aime, Dieu me pardon-
» ne, plus que ses grands chevaux gris-
» pommelés." ADAMS ouvrit la bouche pour l'interrompre; mais le moulin étant en mouvement, il fallut écouter jusqu'au bout.
» Eh ! pourquoi, continua-t-elle, faut-il
» qu'un laquais sache le *latin*, plutôt que
» tant de gentilshommes & de seigneurs ?
» Cela est bon pour vous autres ministres,
» parce qu'un sermon sans *latin* endort
» tous les gens d'esprit. Mais j'ai ouï dire
» à *Londres*, que toutes ces choses-là ne
» valent rien pour les autres. Je suis donc
» très-certaine, vous dis-je, que madame

» ſe mettroit en colere, ſi je diſois un mot
» là-deſſus. Je ne m'embarque pas ſur un
» pareil labyrinte. " Comme elle achevoit
ſa phraſe, la ſonnette de Lady ſe fit entendre, & le bon ADAMS fut obligé de ſe retirer, ſans qu'il lui fût poſſible de la rejoindre avant le départ. Cependant JOSEPH fut très-reconnoiſſant de la bonne volonté du vicaire, dont il l'aſſura qu'il ſe ſouviendroit toute ſa vie. Il reçut en même tems de lui une exhortation pathétique, qui l'encouragea à la perſévérance dans la vertu.

CHAPITRE IV.

De ce qui arriva à JOSEPH *étant à* Londres.

JOSEPH ne fut pas plutôt à *Londres*, qu'il fit malgré lui des connoiſſances parmi les confreres de ſa bigarure, & ceux-ci firent tous leurs efforts pour lui faire perdre ſon innocente ſimplicité. Il fit donc couper ſes cheveux à la mode, & prit grand ſoin de les friſer & poudrer. Cependant ils ne purent lui apprendre à jouer aux jeux de haſard, ni à prononcer des paroles déshonnêtes, ſans compter bien d'autres choſes dont il ſut éviter la contagion. Ayant beaucoup de voix & d'oreille, il employoit ſes heures de loiſir à apprendre la muſique, dans la-

quelle il fit de grands progrès ; enforte que fes confreres n'applaudiffoient jamais à un opéra, qu'ils n'euffent auparavant confulté fon goût. Il donnoit le ton à toute la livrée du paradis. Il eft vrai que quand il fuivoit madame à l'églife, il n'étoit plus auffi attentif & auffi dévôt qu'autrefois. Mais comme elle n'y alloit que très-rarement, c'étoit un article de peu de conféquence ; & quoiqu'extérieurement il parût auffi formé & auffi vif qu'aucun petit maître de fa forte, il fut toujours conferver la pureté de fes mœurs.

Lady, qui le regardoit avec une efpece de vanité, comme le plus joli laquais d'*Angleterre*, & qui étoit charmée de fa vivacité, admira l'effet de l'air de *Londres* fur les tempéramens. Enfin elle commença à le prendre par le bras en fe promenant le matin au parc, & elle s'y entretenoit quelquefois avec lui ; d'autres fois elle lui ferroit la main, dans la crainte de tomber en defcendant de carroffe. Le matin, avant de fe lever, elle le faifoit venir, pour lui rendre compte dans un long détail de mille petites commiffions dont elle l'avoit chargé la veille. Enfin elle lui donnoit toutes les libertés innocentes, que les dames de qualité accordent aux domeftiques de confiance, & qui ne font nullement fcandaleufes.

Cependant, fans que la vertu elle-même en fouffre, fon ombre [je veux dire la ré-

putation] ne laiſſe pas de ſe voir quelquefois un peu maltraitée. C'eſt juſtement ce qui arriva à Lady *Booby* ; car un matin qu'elle ſe promenoit au parc, ſoutenue par ſon fidele JOSEPH, Lady *Babille* & Lady *Caillette* paſſerent par malheur aſſez près d'elle pour la reconnoître. Elles eurent la joie d'en médire l'après-midi, & de la déchirer poliment. Cependant on n'y fit qu'une légere attention, parce qu'on étoit alors occupé à la deſtruction de deux réputations naiſſantes, qui ne plaiſoient pas aux dames du bel air.

CHAPITRE V.

Mort du Chevalier BOOBY. *Douleur de ſa veuve. Chaſteté incorruptible de* JOSEPH.

UN accident interrompit les charmantes promenades de Lady *Booby*. Ce fut la maladie du Chevalier *Thomas Booby* ſon mari. Il ceſſa de vivre, & ſa triſte veuve s'enferma dans ſon appartement, où elle reſta avec autant de conſtance qu'une recluſe. Pendant les ſix premiers jours elle fut inviſible pour tous les amis de ſa maiſon : perſonne n'étoit admis dans ſa chambre : la ſeule *Slipslop* la ſervoit avec le jeune JOSEPH, qui lui apportoit réguliérement ſon

ſon thé, & reſtoit dans la chambre tandis qu'elle le prenoit. Il avoit ordre de ne point ſortir de l'anti-chambre, & d'entrer toujours dès que *Slipslop* ſortiroit pour quelque affaire, ou pour obéir aux ordres de madame, qu'elle recevoit fréquemment. Il n'étoit pas à propos que Lady reſtât ſeule dans la douloureuſe ſituation où elle étoit. Mais que les remedes de la triſteſſe ſont quelquefois dangereux, & qu'il eſt naturel au cœur humain de paſſer ſans milieu d'une extrêmité à l'autre ! Témoin l'hiſtoire authentique de la fameuſe *Matrone d'Ephèſe.*

Je demande d'avance pardon au Lecteur par rapport à la ſcène que je ſuis obligé d'expoſer, pour ne point manquer aux loix de l'hiſtoire, qui exige de ne rien omettre de ce qui eſt vrai dans le ſujet qu'on traite. Le Chrétien le plus vertueux lit dans l'Hiſtoire du Peuple de Dieu, les careſſes ſéduiſantes de la femme de *Putiphar*, pour corrompre la vertu du chaſte *Joſeph* ſon domeſtique. Il lit cet endroit très-circonſtancié, & il en eſt édifié. Pourquoi donc ne le ſeroit-on pas de ce que je vais raconter, puiſque c'eſt préciſément la même avanture ? La Dame *Angloiſe* doit paroître moins criminelle que la Dame *Egyptienne*, puiſque, pour ſe déclarer, elle a attendu qu'elle fut veuve & libre; & qu'elle a ſu commander à ſes deſirs, non ſeulement tout le tems qu'elle a été liée par le mariage, mais en-

core les premiers six jours qui ont suivi sa liberté. C'est encore ici un JOSEPH, qui va renouveller l'exemple mémorable de l'ancien *Joseph*. Plus ces exemples d'héroïque chasteté sont rares, plus ils méritent d'être célébrés. D'ailleurs, puisque le Ciel a voulu que le frère & la sœur brillassent par la même vertu, doit-on le laisser ignorer à la terre?

Dans un de ces jours d'affliction & de douleur, Lady étoit dans son lit à dix-heures du matin, & seule, quand JOSEPH entra par son ordre. Elle le fit approcher, lui ordonna de s'asseoir, & laissant tomber sa main dans la sienne d'un air distrait, elle-lui demanda s'il n'avait jamais aimé. JOSEPH répondit en rougissant qu'il étoit jeune, & qu'il lui restoit encore du tems pour y penser.

» Malgré votre jeunesse, reprit-elle ; je
» suis persuadée que vous avez déjà ressenti
» les effets de cette passion naturelle. Al-
» lons, JOSEPH, avouez-moi la vérité,
» nommez-moi celle qui est assez heureuse
» pour vous avoir rendu sensible. Toutes les
» femmes me sont indifferentes, repliqua
» JOSEPH. Comment, dit Lady, seriez-
» vous déja un libertin? mais non : vous
» ressemblez peut-être aux Belles, qui sont
» long-tems à se déterminer & difficiles à
» fixer. Cependant vous ne me persuaderez
» jamais que vous soyez aussi libre que

» voulez le paroître. J'attribue votre ré-
» ferve à votre discrétion, & je ne puis
» que vous en louer : il n'y a rien de plus
» recommandable que cette qualité dans
» un Jeune-homme, ni rien de plus indi-
» gne que de se vanter des faveurs qu'on
» reçoit des Dames.

» Des Dames ! s'écria JOSEPH en l'inter-
» rompant. Madame, soyez assurée que je
» n'ai jamais été assez effronté pour penser
» à qui que ce soit qui ait ce titre. Ne faites
» pas trop le modeste, reprit-elle, parce
» que vous pourriez me déplaire. Répon-
» dez seulement à ce que je vais vous de-
» mander. Supposez qu'une Dame vous
» aimât assez pour vous préférer à tout
» autre, qu'elle vous accordât tous les
» priviléges qu'elle pourroit accorder à un
» de ses égaux, pourriez-vous l'assurer
» qu'aucun motif de vanité ne vous en-
» gageroit à la trahir ? Répondez-moi sin-
» cèrement : vous sentez-vous un fond de
» bon sens & de droiture, si rare à trou-
» ver chez les Jeunes gens ? Vos pareils
» ne font ordinairement aucun scrupule de
» sacrifier la réputation de notre sexe, &
» ne font pas la moindre réflexion sur les
» obligations qu'ils ont à notre bonté &
» à notre confiance. Enfin, JOSEPH, êtes-
» vous capable de garder un secret ? dites
» le moi.

» Ah, Madame, repliqua JOSEPH, pou-

» vez-vous me ſoupçonner d'avoir jamais
» trahi les ſecrets de votre maiſon? J'eſpérois
» même que vous m'auriez donné un cer-
» tificat du contraire, ſi vous m'euſſiez
» renvoyé, comme je l'ai craint. Je n'en
» ai pas la moindre envie, mon cher
» JOSEPH, dit la Dame. Hélas! quand je
» le voudrois, je ne crois pas que je le
» puſſe, ajouta-t-elle d'une voix baſſe &
» en ſoupirant. Mais, dis-moi, ne me
» manquerois-tu point de reſpect ſi.....
» Madame, repartit JOSEPH, je vous
» ſupplie de croire qu'il m'eſt impoſſible
» de rien commettre qui puiſſe vous faire
» ſoupçonner que je vous manque de reſ-
» pect. Cependant je t'en ſoupçonne à pré-
» ſent, reprit-elle; mais tu crains peut-
» être mon reſſentiment. Cependant je ſens
» bien que je n'aurois jamais la cruauté de
» te punir. D'ailleurs tu dois ſavoir que je
» n'ai jamais été vindicative. Ne crois-tu
» pas, JOSEPH, que je te pardonnerois
» aiſément? J'aurai toujours une grande
« attention, Madame, repliqua JOSEPH, à
» ne rien faire qui puiſſe vous offenſer. «
» Alors Lady perdant patience, lui dit
» d'un ton de colère: » Tu es un imbé-
» cille, ou tu le veux paroître. Je vois
» que je me ſuis trompée, ſors de ma
» chambre. Je ſupplie Madame, dit JOSEPH,
» de n'avoir point de mauvaiſe opinion de
« moi. Je vous ai ſervie, Madame, juſ-

» qu'ici avec toute la fidélité & l'affection
» possible, & feu Monseigneur aussi. Sors
» malheureux ! s'écria Lady en versant des
« larmes. Pourquoi as-tu nommé ce cher
» défunt ? Est-ce pour augmenter mes re-
» grets, en me rappelant ce douloureux
» souvenir ? Va-t-en, je ne puis plus te
» souffrir.

En achevant ces mots, elle détourna son visage. JOSEPH se retira accablé de tristesse ; & s'étant enfermé dans sa chambre, il se mit à écrire la lettre qui est au commencement du chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

JOSEPH *écrit à* PAMÉLA *sa Sœur. Sa conduite à l'égard de Mlle.* SLIPSLOP.

LETTRE DE JOSEPH A PAMÉLA.

» DEPUIS que j'ai reçu la nouvelle de la
» mort de votre bonne Maîtresse, ma
» chère sœur, j'ai éprouvé un malheur sem-
» blable. Mon digne Maître est mort aussi
» il y a quelques jours ; & ce qui est encore
» bien triste, Madame en a perdu l'esprit, elle
» est devenue folle. Aucun de nous ne l'avoit
» soupçonnée d'avoir tant d'amour pour
» son mari, car ils se querelloient tous

» les jours. Il faut se taire sur ces sortes de » choses, ma chere sœur. Les domestiques, » comme vous savez, ne doivent jamais » dire ce qui se passe chez leurs Maîtres; » mais sans doute vous savez bien qu'ils ne » pouvoient se souffrir. J'ai entendu Mada- » me dire plus d'une fois, qu'elle étoit bien » malheureuse de l'avoir épousé. Mais on » ne sait priser les amis qu'après les avoir » perdus. Ne fais part à personne de ce que » je t'écris; parce que je ne voudrois pas » qu'on pût dire de moi, que je découvre » ce qui se passe dans la maison où je » demeure. En vérité, si Lady n'étoit pas » une si grande Dame, j'aurois cru qu'elle » étoit un peu amoureuse de moi. Ma chere » PAMÉLA, n'en dites rien à personne. Elle » m'a fait asseoir à côté de son lit, tandis » qu'elle y étoit encore : elle m'a pris la « main, & m'a tenu un discours tout sem- » blable à celui qu'une Dame tient à un » homme dans une Comédie que j'ai vu » représenter. Si Madame est réellement » folle, comme cela paroît, je ne me soucie » point de rester à son service. Ainsi je vou- » drois que vous me procurassiez une place » chez votre Maître, ou chez quelqu'autre » personne du voisinage : à moins que ce » qu'on dit ne soit vrai, & que vous n'alliez » vous marier avec le pasteur de votre paroisse » Mr. WILLIAMS; car en ce cas-là je vou- » drois bien être son Clerc. Vous savez que

» j'en ſuis capable, puiſque je ſais bien lire, » &.donner le ton pour chanter les Pſeau» mes. Je crois que j'aurai bientôt mon » congé. Dès-qu'on me l'aura donné, ſi » je n'ai pas de vos nouvelles, j'irai au » Château de mon défunt Maître, ne fût» ce que pour voir le Vicaire Mr. ADAMS, » qui eſt le meilleur homme qu'il y ait au » monde. *Londres* eſt un mauvais ſéjour, où » il y a ſi peu de ſociété, que les voiſins de » porte à porte ne ſe connoiſſent pas. Fais » mes complimens, ma chere ſœur, à tous « ceux qui te demanderont de mes nouvelles. Je ſuis

Ton affectionné Frère
& Serviteur,

J. ANDREWS.

Dès que JOSEPH eut cacheté ſa lettre, il ſortit de ſa chambre, & en deſcendant il rencontra au bas de l'eſcalier Mlle. *Slipſlop*, avec qui nous allons faire une connoiſſance plus particuliere, puiſque l'occaſion s'en préſente. Elle étoit fille d'un Vicaire, comme je l'ai déja dit, & elle étoit âgée de quarante-cinq-ans. Ayant fait un faux pas dans ſa jeuneſſe, elle s'en étoit relevée ſi heureuſement, que depuis elle étoit reſtée fille. Sa beauté n'avoit rien d'éclatant. Pour ſa taille, elle étoit courte & groſſe; ſon

teint étoit rubicond, ſon nez un peu large & plat, & ſes yeux tant ſoit peu petits. Son ſein étoit de deux globes ou ſphères, qu'un Géomêtre appelleroit ſphéroïdes, tant leur forme étoit elliptique. Sa démarche auroit été très-majeſtueuſe, ſi par malheur une de ſes jambes n'eût pas été d'un pouce plus courte que l'autre. Cependant il faut avouer qu'elle boitoit avec une grace infinie. Cette *Vénus* lorgnoit JOSEPH depuis long-tems; mais le trouvant moins ſenſible qu'elle ne l'eût ſouhaité, elle ajoutoit à ſes agaceries mille petits préſens de liqueurs & de confitures, qu'elle tenoit ſous la clef, & dont elle étoit la ſouveraine diſpenſatrice dans la maiſon, L'inſenſible JOSEPH ne lui donnoit cependant aucune marque de reconnoiſſance; pas même un ſimple baiſer. Je ne prétends pas inſinuer par-là, qu'elle fut fille à ſe contenter de ſi peu de choſe. En ce cas JOSEPH ſelon moi eût été blamable. A dire le vrai, elle avoit déjà aſſez vécu, pour être en droit de penſer qu'elle pouvoit s'accorder tous les plaiſirs de l'amour, ſans avoir lieu d'en appréhender les ſuites. D'ailleurs, elle croyoit que par une ſi longue abſtinence volontaire, elle s'étoit non ſeulement relevée de ſa premiere chûte, mais qu'elle avoit acquis un tréſor de mérites ſi abondant, qu'à l'avenir rien ne pourroit lui nuire. C'eſt pourquoi elle prit le parti de lâcher un peu la bride à ſon penchant, afin de ſe dé-

dommager en quelque ſorte du tems perdu, & de ſe payer avec uſure de la dette de plaiſir, dont elle ſe croyoit comptable envers elle-même?

Dans cette heureuſe diſpoſition, & armée de tous ſes attraits, elle rencontra JOSEPH au bas de l'eſcalier, & lui offrit un verre de liqueur, que, dans l'abattement où il étoit, il accepta volontiers. Il la ſuivit donc dans ſon cabinet, où elle conſervoit précieuſement l'élite des liqueurs, & lui préſenta un petit verre plein d'un *Roſſoglio piquante*. Puis l'ayant invité à s'aſſeoir, elle lui parla en ces termes, que vous entendrez ſi cela ſe peut.

» Aſſurément rien n'eſt plus injudicieux » que le conflict de l'eſprit & du cœur dans » une femme trop ſenſitive, qui ſe prend de » goût pour un jeune-homme. Ah! ſi » j'avois ſu le ſort qui m'attendoit, j'aurois » mieux aimé mourir. Si nous aimons un » homme fait, au moins ſes manieres ſont » reſpectueuſes & ſophiſtiques : au-lieu » qu'un adoleſcent pouſſe ſes injurieuſes » attaques contre notre délicateſſe, juſqu'à » vouloir que nous caſſions pour lui tous les » arrêts de la pudeur, même avant que les » rayons de notre ame ayent eu le tems » d'avoir la moindre réfraction, ni nos » penſées celui de ſe réfléchir. « JOSEPH n'entendant rien à ce galimathias, ne répondoit qu'oui Mademoiſelle. » Oui, Made-

» moiselle ! répéta *Slipslop* avec chaleur,
» c'est donc que tu te moques de mes feux ?
» N'est-ce pas assez de dédaigner mes bon-
» tés ? Faut-il que tu me traites encore avec
» ironie ? Ingrat ! par où ai-je mérité que
» mon amour fût ainsi recusé, & toutes
» mes gracieuses avances plongées dans
» le vuide des paroles perdues ? Mademoi-
» selle, repliqua JOSEPH, je n'entens point
» ces mots savans, mais je suis certain que vous
» n'avez aucune raison de m'appeler ingrat ;
» parce que, bien loin de vouloir vous déso-
» bliger, je vous ai toujours regardée
» comme ma mère. Comment, faquin,
» s'écria *Slipslop* en fureur, vous me regar-
» dez comme votre mère. Vous avez l'inso-
» lence d'insinuer que je suis assez vieille,
» pour être la mère d'un nigaud tel que
» vous ! Je ne sais ce qu'un jeune étourdi
» peut penser ; mais je crois qu'un homme
» de bon sens me préférera toujours à ces
» petites filles qui sont si sotes, si ineptes,
» si dédaignables. Mais je devrois plutôt
» vous mépriser, que de vous faire l'honneur
» de me fâcher contre vous, puisque vous
» êtes assez bête pour préférer les entretiens
» d'une jeune imbécille à la conversation
» d'une fille d'esprit. Mademoiselle, reprit
» JOSEPH, j'ai toujours été sensible à l'hon-
» neur que vous me faites en vous entre-
» tenant avec moi, parce que je sais parfai-
» tement que vous êtes une personne bien

» ſavante. *Slipſlop* ſe radouciſſant à ce mot
» de ſavante, reprit ſa bonne humeur, &
» lui dit : Ah ! JOSEPH, ſi vous m'eſtimiez
» véritablement, vous auriez trouvé quel-
» que moyen pour me le faire voir ; car je
» ſuis convaincue que vous vous êtes
» apperçu de mon amitié pour vous. Oui,
» mon cher JOSEPH, ajouta-t-elle, mes
» yeux vous ont certifié malgré moi que ma
» paſſion eſt plus forte que ma raiſon. Ah
» JOSEPH ! mon cher JOSEPH........

De même qu'un Tigre affamé, qui a chaſſé long-tems ſa proie, & qui trouve ſous ſa griffe un innocent Agneau, s'élance avec fureur pour le dévorer ; de-même qu'un Brochet vorace d'une taille énorme, qui voit au-travers d'un criſtal liquide un Carpillon ou un Goujon, ouvre une gueule affreuſe pour l'engloutir ; ainſi l'amoureuſe *Slipſlop* étendoit ſes bras ardens pour ſaiſir le pauvre JOSEPH. Mais dans l'inſtant la ſonnette de Lady ſonna avec violence. Ce contretems fâcheux l'obligea de lacher priſe, & de renvoyer l'exécution de ſon deſſein à un tems plus convenable.

Il faut à préſent retourner à Lady *Booby*, pour inſtruire le Lecteur de ce qu'elle fit après que JOSEPH fut retiré. En la quittant, il l'avoit laiſſée à peu près dans la même ſituation où nous venons de laiſſer l'amoureuſe *Slipſlop*.

CHAPITRE VII.

Dialogue entre Lady BOOBY *&* SLIPSLOP. *Sublime éloge de l'amour.*

C'ÉTOIT l'opinion d'un ancien ſage dont le nom m'eſt échappé, que les paſſions opèrent différemment ſur les eſprits, ſuivant leur force ou leur foibleſſe; de même que les maladies agiſſent ſur le corps humain ſelon le tempérament.

C'eſt pourquoi l'auteur ſe flatte qu'un lecteur judicieux prendra la peine de remarquer une choſe qu'il a eu grand ſoin d'exprimer; c'eſt-à-dire, la différence des effets que l'amour produiſit ſur l'eſprit raiſonnable & cultivé de Lady *Booby*, & des mouvemens qu'il fit naître chez *Slipslop*, fille brutale & emportée.

Un autre philoſophe, dont j'ai encore oublié le nom, dit auſſi que les réſolutions priſes en l'abſence de l'objet aimé s'évanouïſſent en ſa préſence. On pourra juger de la vérité de ces deux maximes par le contenu de ce chapitre.

Lorſque JOSEPH ſe fut retiré de la façon qu'on a vu ci-deſſus, Lady au déſeſpoir ſe mit à faire des réflexions très-ſérieuſes ſur ſa propre conduite. Son amour ſe changea en mépris; elle déteſta la baſſeſſe de ſon incli-

nation, & se promit de haïr désormais celui qui avoit eu la hardiesse de se faire aimer d'elle, & qui avoit dédaigné des sentimens qu'elle eût dû étouffer. Elle se sentit alors aussi tourmentée par l'orgueil, qu'elle l'avoit été par l'amour. Cet orgueil mortifié lui ordonnoit de chasser pour toujours de sa maison & de sa présence l'objet de sa vive passion. Elle céda à l'orgueil, & se crut victorieuse de l'amour. Après s'être tournée cent fois dans son lit, après un monologue touchant, que nous répéterions très-fidèlement ici, si nous n'avions pas quelque chose de mieux à dire, elle sonna, comme nous l'avons dit, & vit paroître à l'instant sa fidele *Slipslop*, qui n'étoit pas moins irritée qu'elle contre le malheureux JOSEPH.

» *Slipslop*, lui dit Lady dès qu'elle fut » entrée, avez-vous vu JOSEPH? " *Slipslop* effrayée d'entendre prononcer ce nom dans un moment si critique, eut bien de la peine à cacher son émotion aux yeux de sa maîtresse, à qui elle répondit néanmoins avec une fermeté apparente, malgré sa crainte & ses soupçons, qu'elle ne l'avoit point vu de la maniere. » J'ai peur, lui dit » Lady, que JOSEPH n'ait les inclinations » un peu libertines. Assurément il les a « telles que vous dites, madame, repliqua » vivement *Slipslop*; c'est un petit ivrogne » & un joueur, qui est même très-incliné

» au ſexe. Oh! oh! interrompit Lady, je
» ne ſavois pas cela. Ah, madame! reprit
» la femme de chambre, il eſt ſi libertin,
» que ſi vous le gardez, je vous réponds
» qu'avant qu'il ſoit peu, vous n'aurez que
» moi de vierge dans la maiſon. Cepen-
» dant je ne conçois pas ce que les filles
» trouvent d'aimable en lui pour en être
» ſi charmées, car à mes yeux il eſt auſſi
» laid qu'un hibou. Il me paroît aſſez paſ-
» ſable, repliqua Lady. Je vous aſſure ma-
» dame, reprit *Slipslop*, que je le regarde
» comme le plus vilain animal qu'il y ait
» dans le pays. Vous vous trompez aſſu-
» rément, répondit Lady; mais enfin la-
» quelle des filles avez-vous lieu de ſoup-
» çonner le plus? C'eſt, dit *Slipslop*, la
» jeune fille de chambre, *Betty*, je ſuis
» preſque convaincue qu'elle eſt groſſe de
„ lui. Comment, s'écria Lady, allons,
„ allons, qu'on lui paie ſes gages, & qu'on
„ me la mette dehors ſur le champ, je ne
„ veux point de pareilles effrontées chez
„ moi; vous pouvez en même tems donner
„ à JOSEPH ſon congé. Eſt-ce que vous
„ voulez le renvoyer ſur le champ, repli-
„ qua *Slipslop*? Dès que la petite *Betty*
„ ſera partie il pourra devenir ſage, & vous
„ ſavez, madame, que c'eſt un aſſez bon
„ domeſtique, qui eſt fidele & actif. Je
„ veux qu'il ſorte dès aujourd'hui, répon-
„ dit Lady. Vous feriez mieux, ce me

„ semble, de le laisser encore quelques jours,
„ reprit *Slipslop*. Je ne prétends point
„ qu'on se donne la liberté de contredire
„ mes ordres, repartit Lady avec aigreur.
„ Est-ce que vous en êtes amoureuse aussi,
„ ajouta-t-elle ? Moi, madame ! s'écria
„ douloureusement *Slipslop* (j'aurois dit
„ en rougissant, si son teint avoit permis
„ de s'en appercevoir.) Je serois très-fâ-
„ chée que madame eût la moindre raison
„ de me suspecter d'entretenir quelque
„ penchant pour un homme. Ainsi, puis-
„ que vous le souhaitez, madame, je vais
„ vous obéir. Eh bien, obéissez donc sans
„ délai, dit Lady. "

Slipslop sortit aussi-tôt. Mais Lady eut à peine fait un demi-tour dans son lit, qu'elle se mit à sonner de toute sa force. *Slipslop*, qui ne s'éloignoit qu'à regret, fut bientôt de retour, & se vit avec joie dispensée de la moitié de sa commission. JOSEPH eut sa grace, mais l'ordre pour *Betty* fut réitéré. Elle sortit alors plus gaiement que la premiere fois. Mais dans l'instant même, Lady faisant réflexion sur ce qu'elle venoit de faire, se sut mauvais gré de son irrésolution, & se soupçonnant d'un sentiment dont elle prévoyoit les conséquences, elle se remit à sonner, pour faire revenir *Slipslop* encore une fois. Elle lui dit, que toutes réflexions faites, elle étoit résolue de se défaire de JOSEPH. *Slipslop* frémit en écou-

tant ce second arrêt; mais elle connoissoit trop bien la violence de sa maîtresse, pour oser repliquer. Elle n'eût pas risqué sa place pour un amant qui auroit rassemblé dans sa personne les forces d'*Hercule* & les charmes d'*Adonis*. Ainsi elle sortit pour la troisieme fois. Mais à peine eut-elle fermé la porte sur elle, que *Cupidon*, ce Dieu absolu, piqué de voir son ouvrage sur le point d'être détruit, choisit le trait le plus acéré de son carquois, & le tira droit au cœur de la Dame. Pour parler en termes vulgaires; dans ce moment sa passion triompha de sa raison. Elle rappela donc *Slipslop* encore une fois, pour lui dire qu'elle vouloit voir ce garçon avant de prendre à son égard une derniere résolution, & l'examiner elle même: ajoutant qu'on eût à lui dire de monter. Tant de variations en si peu de tems, firent naître dans la femme de chambre des soupçons qui avoient quelque fondement.

Lady se sentit naître l'envie de la rappeler encore, sans cependant pouvoir s'y résoudre: desorte que toutes ses pensées roulerent alors sur la maniere dont elle devoit se comporter avec JOSEPH. Enfin elle forma le généreux dessein de se tenir dans les bornes que son rang lui prescrivoit, & de s'accorder uniquement le plaisir de sa vue pour la derniere fois, étant bien résolue de ne se revoir de sa vie. Son dessein même étoit de

le maltraiter vivement, & de lui donner ensuite son congé.

O amour, que tu te plais à tourmenter tes esclaves! Non content de les aveugler, tu veux qu'ils t'aident eux-mêmes à leur mettre le bandeau devant les yeux. Leurs folies te plaisent d'autant plus qu'elles sont plus singulieres, leurs soupirs & leurs larmes te réjouissent & leurs gémissemens sont pour toi des concerts mélodieux.

Ni l'inimitable *Rich*, dont l'art plus qu'humain fait, à l'exemple de *Circé*, métamorphoser un homme en singe, en chouette, ou en quelque figure encore plus méprisable, dès qu'il en a conçu l'envie; ni le grand *Cibber*, qui, s'élevant au-dessus de toutes les regles dont les auteurs anciens & modernes se sont fait des loix inviolables, renverse toutes les grammaires, & transforme tous les mots de la langue *Angloise*; non ces deux grands-hommes unis ensemble ne pourront jamais faire de métamorphoses aussi miraculeuses que toi, cruel amour, puisqu'à ton approche le bon-sens se change en fureur, & la raison devient folie.

Oui, perfide amour, tu nous rends aveugles & sourds: tu ôtes au nez la faculté de flairer: dès que tu t'es emparé d'une ame, elle ne distingue plus les objets les plus visibles; elle ne peut plus ouïr les bruits les plus éclatans, ni sentir les odeurs les plus

fortes. Quand tu le veux, la colline devient montagne, le sifflet trompette, & le pissen-lit jasmin. Sous tes loix le poltron devient brave, l'avare libéral, l'orgueilleux humble & doux, & le barbare susceptible de pitié. Enfin tu tournes le cœur de l'homme comme un joueur de gobelets tourne son sac. Tu le tournes & le retournes en tout sens, & tu en tires tout ce que tu veux. Si quelqu'un en doute, qu'il lise le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII.

Ce qui se passe entre Lady BOOBY *&* JOSEPH. *Modestie & pudeur de ce Jeune-homme.*

COMME nous avons un fond de tendresse respectueuse pour cette charmante partie du genre-humain qu'on appelle le beau sexe, & que d'ailleurs il est de notre devoir de conserver le caractere de Lady *Booby* sans tache, il faut avant que d'exposer sa fragilité, présenter une vive peinture des tentations qui eurent la force de vaincre la constance d'une femme vraiment vertueuse, afin d'engager le lecteur à plaindre plutôt qu'à censurer les foiblesses de la nature humaine.

Nous nous flatons que les Dames, en faisant attention aux charmes infinis répandus sur la personne accomplie de l'incomparable JOSEPH, suspendront pour un instant l'attachement excessif qu'elles ont pour l'austere sagesse, & feront place à des sentimens plus humains & plus doux. Enfin nous espérons que leur sévérité fera grace à une femme aimable,

Dont le cœur étoit fait pour aimer la vertu.

JOSEPH, alors âgé de vingt ans, étoit d'une taille au-dessus de la médiocre, & régulierement proportionnée. Ses jambes étoient fines & bien faites, ses épaules larges, & ses bras bien placés. Il avoit de très-beaux cheveux d'un chatain foncé, qui lui tomboient en boucles naturelles sur les épaules. Son front étoit large, ouvert & uni; ses yeux bien fendus répandoient un feu doux & perçant; son nez étoit un peu à la romaine; les plus belles lèvres du monde en se séparant faisoient voir des dents d'ivoire. Son teint étoit de roses & de lis, & l'éclat en étoit relevé par un poli qu'on pouvoit appeler barbe naissante. Enfin, toute sa physionomie annonçoit la tendresse & la sensibilité de son cœur. Ces agrémens accompagnés d'une extrême propreté, lui donnoient un air qui l'eût fait passer pour un Seigneur parmi des gens peu accoutumés à en voir.

Orné de tant de charmes, il ſe préſenta devant Lady, qui pendant quelques inſtans le regarda dans un profond ſilence, mais non ſans changer plus d'une fois de deſſein ſur ce qu'elle avoit à lui dire. A la fin elle lui parla de la ſorte : « JOSEPH, dit-elle, » je ſuis fâchée contre vous. On m'a fait » des plaintes de votre conduite à l'égard » de mes femmes, qui ſe voyent tous les » jours expôſées à vos impertinences, ſur- » tout celles qui ont aſſez de vertu pour » rebuter vos propoſitions inſolentes. Pour » les autres [car il y en a qui déshonorent » leur ſexe] elles n'ont garde de ſe plaindre » de vos façons, étant auſſi portées à ſouffrir » vos libertés que vous à les prendre ; ſur- » tout une effrontée, qui porte même le » témoignage de votre témérité & de ſa » foibleſſe, & à qui pour cela j'ai fait don- » ner ſon congé ».

Le pauvre JOSEPH s'entendant accuſer auſſi fauſſement, rougit & pâlit tour-à-tour : il parut étonné, troublé, tremblant ; ce que ſa maîtreſſe prit pour une eſpece d'aveu de ſon crime. Elle continua de la ſorte.

« Allons, JOSEPH, approche-toi, mon » enfant. Une autre que moi te chaſſeroit » pour une faute ſi énorme. Mais j'ai pitié » de ta jeuneſſe, & je me perſuade que tu » n'y retomberas plus. Fais plus de réflexion » ſur toi, mon fils, [ajouta-t-elle en met-

» tant ſa main négligemment dans la ſien-
» ne]. Tu es bien fait, tu pourrois faire
» fortune.

» JOSEPH ſe raſſura un peu, & répondit:
» Madame, je vous jure qu'on m'accuſe
» très-fauſſement. J'ignorerois le ſexe de
» vos femmes, ſans les habits qui les diſ-
» tinguent. Fi donc, JOSEPH, interrompit
» Lady; c'eſt entaſſer crime ſur crime, que
» de nier le mal qu'on a fait. Je déteſte un
» menteur. J'eſpere, Madame, répondit
» humblement JOSEPH, que vous ne vous
» offenſerez point de la proteſtation que je
» vous fais de mon innocence. J'oſe vous
» jurer par tout ce qu'il y a de plus ſacré,
» que je ne leur ai jamais rien demandé,
» & que je n'ai jamais eu d'elles qu'un ſim-
» ple baiſer. Un baiſer! [interrompit Lady
» toute émue, & avec des yeux plus enflam-
» més d'amour que de colere] un baiſer!
» c'eſt l'avant-coureur de tout le reſte. Vou-
» lez-vous me faire accroire qu'un jeune-
» homme ſe contente d'un baiſer? Non, non,
» JOSEPH, une femme qui donne cela, don-
» neroit plus ſi on le lui demandoit, & je
» ne vous crois point du tout capable d'en
» reſter-là. Que penſerois-tu, ajouta-t-elle
» en rougiſſant, ſi....... ſi par exemple,
» je te permettois de m'embraſſer? Je mour-
» rois plutôt, Madame, s'écria-t-il, que de
» faire une action ſi téméraire. Cependant
» JOSEPH, reprit-elle, il y a eu des Dames

» qui ont quelquefois accordé ces petites
» graces, pour témoigner combien elles
» étoient satisfaites d'un jeune domestique,
» qui leur paroissoit mériter cette distinc-
» tion. Dis-moi donc, si je t'accordois......
» ce privilege, que penserois-tu de moi?
» Je penserois, Madame, répondit modes-
» tement JOSEPH, qu'en ce moment-là vous
» auriez oublié qui vous êtes. Ce seroient
» mes affaires, & non pas les tiennes,
» interrompit la Dame. Mais encore une
» fois, JOSEPH, si je t'accordois tant, sau-
» rois-tu te contenir dans toutes les bornes
» de la sagesse & du respect? Si cela étoit,
» repliqua JOSEPH, j'espere que le ciel me
» donneroit assez de force pour vous respec-
» ter toujours, Madame, & pour ne point
„ manquer à ma vertu „.

Lecteur, vous avez entendu les poëtes parler d'une statue qui représentoit l'étonnement: vous savez [ou bien vous êtes un ignorant] que la colere & la surprise agirent si puissamment sur un des fils de *Crésus* Roi de *Lydie*, que sa langue se délia en un instant; & que, de muet qu'il étoit, il recouvra la liberté de sa langue & l'usage de la parole (*). Enfin, je ne sais comment vous

(*) A la suite de ces mots il y a dans *l'Anglois* une comparaison d'une douzaine de lignes, qu'il est impossible de rapporter au goût *François*, à cause du rapport trop particulier qu'elle a à des choses qui ne sont connues qu'à *Londres*, & qui n'auroient rien que de très-fade en notre Langue.

peindre l'étonnement & l'étrange révolution qui se fit dans l'ame de Lady aux dernieres paroles que JOSEPH venoit de prononcer. " Votre vertu ! [lui dit-elle après
„ un silence d'un moment] votre vertu !
„ Ah que cela est admirable ! Avez-vous
„ bien l'effronterie de me parler de la sorte,
„ quand une femme de qualité s'abaisse jus-
„ qu'à vous témoigner la plus grande bonté
„ dont elle puisse vous honorer ; quand
„ elle s'oublie jusqu'au point de vous sacri-
„ fier les regles vulgaires ? Madame, répon-
„ dit JOSEPH, je ne veux pas renoncer
„ à la vertu. Va, tu es un sot & un inno-
„ cent, lui dit Lady en fureur. Madame,
„ répondit JOSEPH d'un air modeste, ce sot
„ & cet innocent est le frere de PAMÉLA,
„ & il seroit au désespoir que la pudeur
„ de sa famille, qui brille dans sa sœur,
„ reçut la moindre tache dans le frere.
„ Misérable, s'écria Lady transportée de
„ fureur, quoi, tu es assez hardi pour me
„ nommer ta sœur, & pour me rappeler les
„ sottises que mon parent a faites pour une
„ petite sotte ! Allons, sors de ma présence,
„ malheureux, & prépare-toi à partir dès
„ ce soir ! car je vais ordonner qu'on t'ôte
„ ma livrée & qu'on te mette à la porte. Je
„ serois très-fâché, Madame, de vous
„ offenser, reprit JOSEPH ; & si j'ai eu le
„ malheur de le faire, je vous prie de croire
„ que c'étoit innocemment. Vous êtes un

„ insolent, lui repliqua-t-elle, qui avez eu „ la témérité de croire que j'avois de l'inclination pour vous, parce que je vous „ ai parlé avec une certaine franchise, „ pour sonder la vérité du rapport qu'on „ m'a fait „.

JOSEPH lui ayant repliqué que ce qu'il avoit pris la liberté de lui dire, ne venoit que du soin qu'il avoit de sa vertu, sa colere redoubla, & elle le chassa de sa chambre.

Dès qu'elle se vit seule, " Hélas, dit- „ elle, à quels excès cette indigne passion „ ne nous porte-t-elle pas, dès qu'elle s'est „ emparée de nos ames! Quelles bassesses, „ quelles puérilités! Qu'on fait bien de lui „ résister dès sa naissance! Ce n'est qu'alors „ qu'on peut la vaincre. Jamais femme n'a „ borné les effets de cette passion. Moi- „ même, ne me suis-je pas exposée à essuyer „ le refus d'un sujet indigne? Juste ciel! „ qu'ai-je fait? Ah! je ne puis supporter la „ réflexion „.

En achevant ces mots, elle sonna bien plus fort qu'il n'étoit besoin puisque *Slipslop* étoit plus à portée d'elle qu'elle ne le croyoit. Cette fidele suivante ayant conçu quelque soupçon dans le dernier entretien qu'elle avoit eu avec sa maîtresse, s'étoit avisée d'écouter à la porte, moyenant quoi elle n'avoit pas perdu un mot de la conversation de sa maîtresse avec JOSEPH.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Récit de ce qui se passa entre LADY BOOBY & SLIPSLOP.

DÈS que *Slipslop* fut dans la chambre de Lady : " *Slipslop*, lui dit-elle, je n'ai que
„ trop de raisons de croire que tout ce que
„ vous m'avez dit de JOSEPH est vrai ;
„ c'est un scélérat & un misérable ; ainsi
„ allez sur le champ trouver mon intendant, & ordonnez lui de ma part de
„ payer ce garçon, & de lui donner son
„ congé „. *Slipslop*, qui jusques-là s'étoit tenue dans les bornes du respect, plutôt par nécessité que par inclination, se sentant maîtresse d'un secret, s'imagina qu'elle étoit bien autorisée à les franchir. Elle fit donc cette réponse, d'un ton d'impertinence qui lui étoit assez naturel. " Je voudrois, dit-
„ elle, que les gens fussent ce qu'ils veu-
„ lent paroître. Je ne serai pas à moitié
„ de l'escalier, qu'on me rappellera. Ma
„ résolution est prise, repliqua la Dame ;
„ rien n'est capable de me la faire rom-
„ pre. J'en suis fâchée, reprit *Slipslop*, &
„ si j'avois pu deviner que vous eussiez été
„ si sévere à l'égard de ce pauvre garçon,
„ vous n'auriez jamais rien su de moi à

„ son sujet ; voilà bien du bruit pour une ba-
„ gatelle. Comment une bagatelle, répliqua
„ Lady ; pensez-vous que je souffrirai de la
„ débauche chez moi ? Si vous chassez tous
„ les domestiques qui en conteront à vos
„ femmes, reprit *Slipslop*, vous n'avez
„ qu'à chercher des anges pour vous servir.
„ Faites ce que je vous ordonne, inter-
„ rompit Lady, & finissez vos discours,
„ ils me blessent l'oreille. Oh vraiment,
„ dit *Slipslop*, il y a des gens qui n'ont
„ rien de délicat que les oreilles „.

Lady, qui commençoit à s'étonner du ton nouveau de sa femme de chambre, se doutant de la vérité, la rappela, pour lui demander d'où lui venoit sa hardiesse de parler de la sorte. „ Hardiesse, Madame,
„ répondit *Slipslop* ! Je ne sais ce que vous
„ entendez par-là ; mais je sais que les domes-
„ tiques ont des langues, dont ils peuvent
„ se servir aussi-bien que les maîtres. Oui,
„ ils ont des langues, reprit Lady, & des
„ langues bien insolentes, que je ne suis
„ pas d'humeur de souffrir. Ainsi trêve
„ d'impertinence, s'il vous plaît. Je ne
„ suis pas impertinente que je sache, dit
„ *Slipslop*. Et moi je dis que vous l'êtes,
„ répondit Lady ; & si vous ne changez
„ de manieres, vous n'avez qu'à vous pour-
„ voir ailleurs. Mes manieres sont bonnes,
„ répliqua *Slipslop*, on ne m'a jamais dit
„ que je manquasse de politesse. Et pour

„ des conditions, il y en a plus d'une dans „ le monde. Mais je ſais ce que je ſais. Eh! „ que ſavez-vous, Mademoiſelle, lui „ demanda Lady? Je ne ſuis, reprit *Slipſlop* „ obligée à le dire que quand il me plaîra, „ non plus qu'à me taire. Cherchez une „ maîtreſſe, dit Lady en colere. Très-vo- „ lontiers, répliqua *Slipſlop*, qui ſortit alors „ de la chambre toute émue „.

Lady vit avec chagrin que ſa premiere femme de chambre étoit devenue ſa confidente ſans ſa permiſſion. Elle ne douta point que ce ne fût JOSEPH qui l'eût trahie, en lui rendant compte de leur premiere converſation: ce qui augmenta ſa fureur contre lui, & fortifia la réſolution qu'elle avoit priſe de s'en défaire.

Se débarraſſer de *Slipſlop*, étoit une affaire bien plus difficile à réſoudre. Elle avoit pour ſa réputation des égards qui alloient juſqu'au ſcrupule, parce qu'elle ſavoit que toutes les douceurs de la vie en dépendent: telles que les révérences, le pas dans les aſſemblées publiques, & ſur-tout le droit ſi précieux de déchirer toutes les femmes, amuſement dont elle faiſoit ſes délices. Ces conſidérations firent tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle réſolut de tout ſouffrir de l'inſolence de ſa femme de chambre, plutôt que de riſquer de perdre aucun de ces glorieux avantages.

Son parti étant pris de la ſorte, elle en-

voya chercher ſon intendant, monſieur *Pierre-Ponce*, à qui elle ordonna de payer JOSEPH, de lui faire quitter ſa livrée, & de le chaſſer de l'hôtel ce même ſoir. Enſuite elle prit un verre d'eau de *Barbade*, pour ſe fortifier, en attendant que *Slipslop* vint la joindre.

Dès qu'elle la vit, „ *Slipslop*, lui dit-elle, „ pourquoi connoiſſant la promtitude de „ mon humeur, vous aviſez vous de m'ir- „ riter par des réponſes piquantes ? Vous „ êtes une bonne fille dont je ſerois fâ- „ chée de me défaire, & je crois que j'ai „ eu des bontés pour vous, dont vous êtes „ trop reconnoiſſante pour me quitter ſans „ peine. Pourquoi donc cherchez-vous à „ me déplaire, en répétant mes expreſ- „ ſions, ce qui eſt la choſe du monde que „ je hais le plus ?

La femme de chambre, qui avoit eu le tems de faire des réflexions, & qui croyoit avec raiſon que la poſſeſſion d'uue bonne place valoit mieux que l'attente d'une autre, s'étoit prudemment déterminée à quelque ſorte de ſoumiſſion. Lady ne fut pas difficile à ſe laiſſer appaiſer, & le don d'une robe ſcella la réconciliation.

Slipslop cependant tenta de l'adoucir à l'égard de JOSEPH. Mais la trouvant inflexible, elle craignit de l'irriter encore, & ne jugea pas à propos de lui en parler davantage. D'ailleurs JOSEPH n'avoit jamais

répondu à ses tendres avances. Elle faisoit réflexion qu'elle avoit perdu bien des liqueurs, bien des confitures, & bien des biscuits, pour un ingrat.

Cependant Lady n'étoit pas aussi tranquille à son sujet. Elle se figuroit en gémissant, que son honneur étoit désormais abandonné à la discrétion de ses domestiques. Mais à force de raisonner sur les circonstances de son intention amoureuse, elle vint heureusement à bout de se persuader, que JOSEPH n'avoit pas compris toute l'énergie de ses expressions, & que sa libéralité engageroit indubitablement *Slipslop* au silence. Tranquille du côté de sa réputation, elle ne l'étoit pas également à l'égard de l'objet qui l'avoit enflammée. Sa blessure n'étoit pas guérie, & son imagination ne cessoit de luter contre sa raison. Trois fois elle fut sur le point de révoquer l'arrêt porté contre le pauvre JOSEPH. L'amour plaidoit pour lui, & la pitié se joignoit à l'amour, pour la porter à quelque indulgence. Mais de redoutables avocats, l'orgueil & le ressentiment, plaidoient contre lui; & toutes ces passions s'entre-choquant tour-à-tour, conspiroient à déchirer le cœur de la dame infortunée (*).

(*) Le Traducteur a négligé de traduire ce qui commence par ces mots. *So y have seen* &c. jusqu'à la fin du Chapitre; supposant avec raison que cela

CHAPITRE X.

JOSEPH *écrit encore à sa sœur. Ce qui se passe entre lui & M.* PIERRE-PONCE *l'intendant, & sa sortie de la maison de Lady* BOOBY.

LE triste JOSEPH paroîtroit trop imbécille pour être le héros de notre livre, si nous le représentions toujours dans l'ignorance des desseins de Lady. Le lecteur a dû attribuer celle qu'il a fait paroître jusqu'ici, à son esprit bien fait, & à la bonté de son cœur, qui ne lui permettoit pas de soupçonner son prochain, sans une conviction parfaite des ses mauvaises intentions. Ainsi, dès qu'il eut quitté sa maîtresse, il se retira dans sa chambre, où, après des réflexions sur la nature humaine & sur les malheurs auxquels la bonté expose ceux qui en sont pourvus, il prit la plume, & écrivit à sa chere sœur PAMÉLA la lettre suivante.

n'auroit aucun sel en *François*, à cause qu'il ne s'y agit que d'une comparaison de personnes uniquement connues à *Londres*. Le but de cette comparaison est visiblement de se moquer de certains Auteurs *Anglois*, qui se plaisent à faire des comparaisons sans goût & sans jugement.

CHERE SOEUR PAMÉLA.

„ Cette lettre est pour m'informer de votre „ santé, & pour vous donner de mes nou- „ velles. Mais quelles nouvelles ? Ah ! „ PAMÉLA, Lady est éprise de moi. Les „ grands appellent cela amour. Mais j'ef- „ pere que j'aurai assez de force pour con- „ server ma vertu, en dépit de toutes les „ grandes dames du monde. M. ADAMS „ m'a souvent dit que la chasteté étoit une „ vertu nécessaire à l'homme autant qu'à „ la femme. Il assure qu'il n'a jamais aimé „ que son épouse, & je veux suivre un si „ bel exemple. A dire vrai, ses excellens „ sermons & vos lettres, chere sœur, dont „ je conserve la mémoire, m'ont bien sou- „ tenu contre des tentations, auxquelles „ il dit qu'on ne peut succomber, sans s'en „ repentir dans ce monde ou dans l'autre. „ Et pourquoi me fierai-je à un repentir au „ lit de la mort, puisqu'il peut m'arriver „ de mourir en dormant ? Cependant je „ suis bien aise qu'elle m'ait chassé à tems „ de sa chambre ; car en vérité j'étois prèt „ à oublier tous les conseils de M. ADAMS. „ Je ne doute pas, très-chere sœur, que Dieu „ ne vous fasse la grace de conserver tou- „ jours votre vertu pure & sans tache. „ Priez pour moi, afin que j'en puisse faire „ autant. Car il y a plus d'une femme qui

„ me livre des attaques bien dangereuſes ; „ mais j'eſpere profiter de votre exemple, „ & obſerver toujours les maximes de notre „ vicaire, en réſiſtant courageuſement à „ toutes ſortes de ſéductions. "

JOSEPH ANDREWS.

Avant que JOSEPH eût pu achever d'écrire la lettre, il fut interrompu par M. *Pierre-Ponce*, qui lui commanda de deſcendre pour recevoir un reſte de gages. Car de deux cent francs par an, il en donnoit la moitié à ſon pere ; ce qui l'avoit obligé d'avoir recours à M. *Pierre-Ponce*, dont la généroſité faiſoit la reſſource de tous les domeſtiques dans leurs beſoins preſſans. Il leur avançoit de l'argent ſur leurs gages, à un intérêt honnête de dix pour cent, ou quelque choſe de plus, ſelon les cas. Sa charité, qui s'étendoit ſouvent juſqu'à ſa maîtreſſe, lui avoit porté tant de bonheur, qu'il s'étoit fait une petite fortune de cent mille écus dans ſon intendance.

JOSEPH ayant réglé ſes décomptes avec l'homme charitable, reçut ordre auſſitôt de lui remettre ſon habit de livrée ; deſorte que le pauvre JOSEPH ſe ſeroit vu expoſé à ſortir en chemiſe, ſans l'amitié d'un de ſes camarades, qui lui prêta un vieil habit de la livrée qui lui appartenoit. Dans cet équipage, avec un très-petit trouſſeau de

linge sous son bras, il fit ses tristes adieux aux autres domestiques, & sortit de l'hôtel à sept heures du soir.

Il fit un peu de chemin sans tenir de route certaine, & n'étoit point déterminé sur le parti qu'il avoit à prendre; il ne savoit s'il devoit chercher un gîte jusqu'au lendemain matin, ou si, sans s'arrêter à *Londres*, il commenceroit dès-lors son voyage. A la fin, la lune se montrant dans toute sa splendeur, le détermina à partir de *Londres* à l'heure même. Il avoit encore des raisons qui l'engageoient à prendre cette résolution. Mais le lecteur ne peut les deviner, à moins que je ne les lui explique, comme je vais le faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Voyage de JOSEPH.

ON dit d'une mauvaise finesse, pour en indiquer les défauts, qu'on y voit tout au travers. Selon moi, on peut dire la même chose de quelques livres, dont le lecteur peut deviner la fin dès la premiere page. C'est tout le contraire dans celui-ci. La scene s'ouvre peu-à-peu, les incidens se développent imperceptiblement, & celui

qui en devinera deux chapitres d'avance, doit passer pour un des esprits les plus clairvoyans.

Voilà pourquoi nous nous sommes tus sur certains articles, qu'il est tems d'expliquer à présent. Car on pourroit trouver fort extraordinaire l'empressement qu'eut JOSEPH de quitter *Londres*, & la route qu'il prit, puisqu'il ne se mit point en chemin pour se rendre auprès de son pere & de sa mere, ni pour aller trouver sa chere sœur PAMÉLA. Il alla à la terre du feu Chevalier son maître.

Qu'on sache donc que dans ce village demeuroit une fille, que JOSEPH (quoique bon fils & bon frere) avoit plus envie de revoir, que toute sa parenté ensemble. Elle étoit pauvre, & avoit servi autrefois au château, d'où on l'avoit chassée, parce que ses attraits naissans faisoient ombrage à mademoiselle *Slipslop*.

Cette fille, nommée *Fanny*, qui depuis qu'elle étoit disgraciée servoit un des fermiers, étoit l'unique objet de la tendresse de JOSEPH, à qui elle rendoit la pareille. Elle étoit de deux ans plus jeune que son amant, avec qui elle avoit fait connoissance dès sa plus tendre enfance; & leur amour ayant pris naissance de bonne heure, s'étoit accru avec leurs années. Sans les sages conseils de M. ADAMS, ils se feroient déjà unis par le lien conjugal; mais ce bon

vicaire leur avoit fait entendre qu'il valoit mieux continuer à servir l'un & l'autre, jusqu'à ce qu'ils eussent amassé une somme d'argent suffisante pour s'établir honnêtement.

Ils avoient suivi son conseil ; car le bonhomme, par une conduite réguliere durant trente-cinq ans, étoit venu à bout de persuader à tous ses paroissiens, que leur propre bien étoit l'unique but de ses travaux : ce qui lui avoit acquis tant d'autorité parmi eux, que ses avis étoient des ordres absolus qu'on se seroit fait un scrupule de violer.

On ne peut s'imaginer rien de plus touchant, que les adieux de ces deux fideles amans, lorsqu'il fallut que JOSEPH suivit son maître à *Londres*, il poussoit mille soupirs. *Fanny* versoit un torrent de larmes, & quoique sa modestie ne lui permît pas de souffrir les baisers pleins de feu que son amant lui auroit volontiers donnés pour gage de son amour, elle ne laissa pas de lui permettre plus d'un embrassement, qu'elle lui rendoit de tout son cœur, en le serrant doucement contre sa poitrine.

On trouvera peut-être étrange que deux amans si passionnés eussent passé une année toute entiere, sans se donner réciproquement de leurs nouvelles. Il faut donc que je dise que *Fanny*, qui ne savoit ni lire ni écrire, ne voulut point confier la délicatesse

de ſes ſentimens à quelque plume groſſiere ou indiſcrette de ſon village ; & pour la même raiſon JOSEPH ne voulut point que des yeux étrangers puſſent lire dans ſon cœur, en liſant ſes lettres, que *Fanny* n'auroit pu lire elle-même. Telle eſt la vraie raiſon d'un ſilence ſi ſurprenant. Ils s'étoient donc, pendant tout ce tems d'abſence, contentés de demander ſouvent des nouvelles l'un de l'autre, & ſe repoſant mutuellement ſur leur fidélité & leur tendreſſe, ils attendoient avec impatience l'heureux moment qui devoit les réunir. Ayant expliqué ce point important & ſatisfait l'attente du lecteur, en prévenant ſes doutes & ſes ſcrupules, nous retournerons à JOSEPH, que nous avons laiſſé marchant d'un pié léger au clair de la lune.

Quiconque a jamais lu des poëmes anciens ou modernes, doit avoir appris que l'amour a des ailes. Oui certes il fait voler, mais non pas par les airs, comme pluſieurs jeunes filles ſans expérience ſe l'imaginent, en prenant la choſe à la lettre. Il n'eſt pas poſſible qu'un amant voyage comme un oiſeau, entre la terre & le ciel. Les poëtes ont donc prétendu, par cette allégorie, nous faire entendre que les amans ne marchent point comme les cuiraſſiers, mais comme les couriers du cabinet, qui ſe dépêchent tant qu'ils peuvent, parce que la maſſe de leur ſalaire eſt en raiſon de leur vîteſſe,

comme s'expriment, à l'égard de tous les corps, les géometres qui traitent du mouvement. Notre jeune homme se hâtoit donc de si bon cœur, qu'en moins de quatre heures il se vit à la porte d'une hôtellerie aussi connue que l'hôte, dont le nom de baptême étoit *Timothée* : celui de sa famille m'est inconnu. Il étoit illustre dans sa profession, grand historien, politique consommé, jurisconsulte passable, & plus que demi-théologien. Avec tous ces talens merveilleux le ciel l'avoit doué d'un naturel moitié renard & moitié cerf; étant également rusé & poltron. Comme c'est l'ordinaire d'admirer les qualités qu'on possede le moins, & qu'on voudroit se flatter pourtant de posséder au suprême degré, il étoit grand admirateur de la valeur guerriere; ce qui lui avoit fait choisir le plus magnanime de tous les animaux pour son enseigne. Ainsi l'auberge étoit connue sous la dénomination du *Lion-rouge*, à quoi il avoit joint un cor-de-chasse dont il sonnoit avec un goût admirable.

Un orage qui survint au moment que JOSEPH étoit près de cette maison, lui fit prendre la résolution d'y entrer, d'autant plus volontiers qu'il la reconnut pour celle où son défunt maître avoit dîné en allant à *Londres*. Dès qu'il se fut placé auprès du feu dans la cuisine, *Timothée* reconnut la livrée, & se mit à faire l'oraison funè-

bre du feu Chevalier *Booby*, en disant qu'ils s'étoient énivrés souvent ensemble. Mais, ajouta-t-il, toutes choses se passent comme le tems, & nous passerons aussi, puisqu'il faut que toute chair périsse. Hélas oui, mon mari, reprit sa femme, puisque tu as été jeune & que tu ne l'es plus. La conversation fut interrompue en cet endroit, par l'arrivée d'un domestique appartenant à un gentilhomme de la province, qui menoit des chevaux au-devant de son maître. Dès qu'il les eut mis à l'écurie, il se plaça près du feu à côté de JOSEPH, & renouvella connoissance avec lui, l'ayant vu chez le Chevalier *Booby*, où son maître l'avoit mené plusieurs fois.

Comme ce nouveau venu avoit encore vingt lieues à faire, dont une partie étoit le même chemin que JOSEPH devoit tenir, il saisit l'occasion de faire plaisir à son ami, en lui faisant monter un de ses chevaux, quoiqu'on lui eût défendu de les laisser monter par qui que ce fût. JOSEPH accepta l'offre. Après quelques coups de biere, ils prirent congé de l'illustre *Timothée*, & se mirent gaiement en chemin.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à JOSEPH, *sur la route.*

IL n'arriva rien qui ſoit digne de remarque à nos Voyageurs, juſqu'à leur arrivée à l'hôtellerie où les chevaux devoient ſe repoſer en attendant leur Maître. JOSEPH, dont le deſſein étoit de marcher ſous les auſpices de la chaſte Déeſſe qui l'éclairoit, paya de la biére par reconnoiſſance à ſon ami: après quoi, malgré tout ce qu'on put lui dire pour l'arrêter, il ſe mit en chemin.

Il avoit fait environ une lieue, penſant toujours à ſa chere *Fanny*, quand, au bout d'un chemin creux, il fut tiré de cette douce rêverie, par deux ſcélérats qui l'arrêtérent en lui demandant la bourſe ou la vie. Il leur céda auſſi-tôt la premiere, qui étoit peu de choſe; & leur dit qu'il eſpéroit que ſuivant la louable coutume des Meſſieurs de leur profeſſion, ils auroient ſans doute la générosité de lui rendre une petite partie de ſon argent pour le défrayer juſqu'au terme de ſon voyage. Mais ces voleurs, ſans conſcience & ſans honneur, exerçoient baſſement leur art. L'un d'eux lui dit d'un ton brutal, de ſe dépouiller, & qu'on lui laiſſeroit ſa peau. JOSEPH eut beau le ſup-

plier humblement d'avoir pitié de lui, & de faire réflexion à la rigueur de la saison; le même voleur lui présentant le bout de son fusil, l'autre lui voulut assener un coup de canne, que JOSEPH qui savoit espadronner, reçut sur un gros bâton dont-il étoit armé, & dont il déchargea un coup si violent sur la tête du voleur, qu'il le jetta à ses piés : mais l'autre le vangea sur le champ, en donnant au pauvre JOSEPH un coup si violent de crosse de son fusil, qu'il tomba & perdit connoissance. Alors celui que JOSEPH avoit renversé par-terre, étant revenu de son étourdissement, ils se mirent à le dépouiller tout nud, & le traînant près d'un fossé, ils l'y jettérent après quoi ils s'éloignerent avec leur butin.

Le malheureux JOSEPH commençoit à reprendre ses esprits, lorsqu'un Coche rempli de Voyageurs vint à passer. Le Postillon, entendant des plaintes, s'arrêta, pour dire au Cocher qui étoit à pié, qu'il falloit qu'il y eût aux environs quelque mourant, dont il entendoit la voix. « Avance, avance, lui dit le Cocher, il est tard, » & nous n'avons que faire des morts ni » des mourans. « Une Dame qui étoit dans le carosse, en entendant la réponse du Cocher lui dit qu'elle avoit oui, ainsi que le Postillon, quelqu'un se plaindre, & le pria instamment de s'arrêter, pour voir ce que c'étoit. Le Cocher obéit, & revint

dire qu'il avoit trouvé un garçon dans un fossé, vêtu comme il étoit venu au monde : » Eh! bonne Sainte Vivefrède, s'écria la » Dame, tout nud! laissons-le; & conti» nuons notre route. « Cependant les hommes qui étoient dans la voiture descendirent pour voir ce malheureux. JOSEPH les conjura de ne le point abandonner, & leur raconta comment il avoit été volé & assassiné. » Volé & assassiné, s'écria un des » Voyageurs ! Partons au plus vite, nous » pourrions bien être volés à notre tour. » Un autre (c'étoit un Procureur) dit qu'ils avoient eu grand tort de s'arrêter, parce qu'on pourroit les accuser d'avoir été les derniers qui lui avoient parlé, & que s'il venoit à mourir, on pourroit les rendre responsables de sa mort : mais que puisqu'ils avoient fait la faute de s'arrêter pour le voir, il étoit d'avis qu'on fît tout ce qu'on pourroit pour lui sauver la vie, dans la crainte de s'attirer des affaires fâcheuses; & qu'à ces fins, il étoit d'avis qu'on le mît dans le carosse jusqu'à la premiere hôtellerie, où il seroit déposé & consigné ès mains de l'Hôte & des Chirurgiens du lieu : de quoi il seroit dressé procès verbal. Tout le monde acquiesça à cet avis, hors la Dame, qui protesta qu'elle achèveroit le voyage à pié, plutôt que de rester dans la voiture avec un garçon tout nud. Le Cocher à son tour représenta qu'il ne pouvoit lui

donner une place dans le carosse, si quelqu'un de la compagnie n'avoit la bonté de payer un schelling pour cette place, alléguant qu'il y avoit encore deux grandes lieues à faire, & que les fourages étoient bien chers cette année. Personne ne se trouva d'humeur de faire cette charité. Mais le Procureur craignant quelque poursuite à ce sujet, leur dit qu'on ne pouvoit agir avec trop de circonspection en pareil cas. Il ajouta qu'il avoit vu en matiere semblable des choses surprenantes. Puis se tournant vers le Cocher, il le menaça au nom de la Justice, qui ne manqueroit pas, lui dit-il, de le poursuivre criminellement comme assassin, si le blessé venoit à mourir par sa faute. » S'il revient par le secours » d'autrui, continua-t-il, & s'il se pourvoit » contre vous en dommages & intérêts, » comme il lui est loisible, je vous avertis » d'avance que je lui servirai de Procureur gratis. " Cette étrange menace effraya le Cocher, & le fit résoudre à prendre le blessé dans son carosse. Un certain Vieillard de la voiture, qui s'y étoit opposé au commencement, avoit depuis changé d'avis sur la remontrance du Procureur. Il offrit donc de contribuer d'une pinte de bière pour la récompense du Cocher, qui étant ainsi intimidé par les menaces de l'un, & adouci par les promesses de l'autre, & peut-être aussi prenant à la fin pitié du

malheureux, qu'il voyoit étendu devant lui, couvert de ſang, & tranſi de froid, conſentit à tout. Déja le pauvre nud s'avançoit pour prendre ſa place, quand il apperçut la Dame tenant ſon évantail devant ſes yeux, aſſez haut cependant pour contenter décemment ſa curioſité à travers des bâtons. La modeſtie de JOSEPH le fit réſoudre de périr plutôt que d'offenſer la bienſéance, en montant dans le caroſſe ſans avoir de quoi ſe vêtir aſſez pour mettre ſa pudeur à couvert.

Quoiqu'il y eût des redingottes dans la voiture, on eut de la peine à venir à bout d'en obtenir une pour couvrir JOSEPH Deux Gentilshommes qui s'y trouvoient, ſe retranchoient ſur le froid, qui étoit ſi rigoureux, diſoient-ils, qu'ils ne pouvoient ſe paſſer des leurs. Pour la même raiſon le Sexagénaire, qui ſe promettoit d'ailleurs quelque plaiſir de cette rencontre, ne voulut point prêter la ſienne. Le Cocher qui en avoit deux ſur ſon ſiège, ne voulut pas non plus les donner, de peur qu'elles ne fuſſent gâtées par le ſang du bleſſé. La Dame elle-même ne jugea pas à propos de riſquer celle de ſon laquais, ni de ſacrifier à la décence, dont elle s'étoit déclarée partiſanne ſi outrée. Enfin le pudique JOSEPH, perſiſtant dans ſa réſolution, alloit devenir la victime de ſa ſcrupuleuſe modeſtie, quand le Poſtillon, bon garçon

& d'un cœur excellent, (qui a pourta
été envoyé aux Isles par Sentence de
Justice, pour avoir dérobé un nid de po
le) indigné de voir tant de vilenie &
bassesse, jetta en jurant sa redingotte
JOSEPH (ce qui scandalisa beaucoup
oreilles de la Dévote) protestant qu
aimeroit mieux conduire le carosse to
sa vie en chemise, que de voir son se
blable exposé à périr si misérablement.

Le voilà enfin en marche, le carosse
& JOSEPH dedans : cependant le Procure
s'informoit soigneusement des circonstar
ces du vol, & les autres écoutoient atter
tivement, quand tout d'un coup la voitu
s'arrêta. A chaque portiere on vit aussité
paroitre un voleur le pistolet à la main
demandant la bourse. Personne n'eut l
hardiesse de répondre autrement que pa
une promte obéissance; & dans sa frayeur
la Dame leur mit en main, outre sa bourse
une caraffe d'argent qui tenoit à peu pre
une chopine : un des voleurs l'ayant porté
à sa bouche, en but à sa santé; déclaran
à toute la compagnie qu'elle contenoit l
meilleur Coignac qu'il eût gouté depui
long-tems.

Dès que les voleurs se furent éloi
gnés, le Procureur, qui avoit une pair
de pistolets chargés dans le coffre du
carosse, se mit à déplorer leur commu
malheur, de ce qu'il n'avoit pu s'en servi

pour les défendre ; & à ce propos il leur fit le récit de pluſieurs avantures qu'il diſoit avoir miſes à fin, contre des bandes de voleurs tous bien montés & armés de-même, ſans que jamais aucun eût oſé lui faire face ; ajoutant que s'il n'avoit craint pour la Dame plus que pour lui-même, il auroit bien défendu ſa bourſe ſans le ſecours des armes à feu.

Apollon & *Plutus* s'étant brouillés enſemble ſur la fin du Siécle d'Or, on a oujours [illegible]arqué dans ce tems-là que eſprit ne bru[illegible]e jamais tant que quand la ourſe eſt vuide. Notre Vieillard, qui étoit el-eſprit, ayant perdu ſon argent, commençoit à donner un libre cours à la vivaité de ſon imagination. L'état d'innoence, la nudité de nos premiers parens, s feuilles de figuier, & tout ce qui pouoit faire alluſion à l'état où étoit JOSEPH, t battu & rebattu avec une grande liberté expreſſion.

Le Procureur eut ſon tour, & (*) ſe ervant de tous les termes du Barreau, il es appliqua à tors & à travers au même ujet, riant à chaque mot, & le répétant trois ou quatre fois, pour engager les autres à faire de-même. A la fin ils arriverent à une hôtellerie, où ils trouverent toute

(*) Le Procureur ſe ſert ici de pluſieurs termes ropres au Barreau en *Angleterre*.

la famille couchée, à la réserve de la ser-vante, qui attendoit le carosse pour servir à manger au cocher & à la compagnie. JOSEPH mit pied à terre & demanda un lit, que la charitable *Nanon* lui promit sans hésiter. Moins façonnière que la Dame, au-lieu de s'effaroucher de sa nudité, elle mit un fagot au feu & lui donna un sur-tout de palfrenier, en attendant qu'elle fît son lit. Le cocher alla éveiller un Chi-rurgien qui demeuroit près de-là, & après s'être rafraîchi d'une rasade d'eau de vie, il alla souhaiter le bon soir à *Nanon*.

Cette Fille eut couché JOSEPH en moins de rien. Elle-lui promit, en le quittant, de faire de son mieux pour lui procurer une chemise; puis elle court chez le Chirurgien nommé *Scalpell*, pour le presser de venir au secours. L'*Esculape* champêtre étoit déja plus qu'à moitié habillé, dans la croyance que le carosse avoit versé, & que quelques personnes de considération auroient eté blessées. Mais comprenant par le discours de *Nanon*, que ce n'étoit qu'un pauvre garçon assassiné par des voleurs, il se mit à la gronder de ce qu'elle l'éveilloit si matin; ensuite il se recoucha tranquillement.

L'aurore aux doigts de rose commençoit à tirer les rideaux du ciel, & à se faire voir aux humains du haut des montagnes, tandis que des millions de musiciens de

différent plumage s'unissoient pour chanter le retour de la lumiere : afin de parler bourgeoisement, le jour commençoit à paroître, quand M. *Houspille*, le maître de l'hôtellerie, s'étant levé, apprit de la servante le malheur de JOSEPH, & l'état déplorable où il s'étoit couché. Le bon-homme haussa les épaules, branla la tête, & après un grand soupir, dit à *Nanon* de prendre une de ses chemises, & de la porter au jeune-homme.

Madame *Houspille*, qui venoit de s'éveiller, & qui avoit étendu vainement ses bras pour rencontrer son mari, qui étoit déjà debout, entendant quelqu'un dans sa chambre, demanda si c'étoit *Nanon*. “ Oui, „ Madame, répondit cette fille. Où est votre „ maître, dit la maîtresse ? il est là dehors, „ dit *Nanon* ; il m'envoie chercher une de „ ses chemises, pour la prêter à un pau- „ vre garçon blessé par des voleurs, qui „ lui ont pris tout ce qu'il avoit, jusqu'à „ sa chemise, & l'ont laissé tout nud. Mal- „ heureuse ! reprit la *Houspille* toute en „ colere, si tu en touches une seule, je „ t'étranglerai : mon mari est fou de loger des „ vagabonds & des gens tout nuds, qui n'ont „ rien pour payer ce qu'ils dépensent, & „ encore il veut les vêtir à ses dépens. Je „ ne veux point de tout cela, & pour toi, „ *Nanon*, si tu es assez effrontée pour tou- „ cher à la moindre chose, je te fendrai la

„ tête avec ce que je tiens [elle tenoit son
„ pot de chambre] : va-t-en, & envoie ton
„ maître ici „.

Dès que *Houspille* fut venu : " Pensez-
„ vous, lui dit-elle, M. *Houspille*, que je
„ vous achette des chemises pour que vous
„ les prêtiez à de vilains coquins? Mon
„ cœur, répondit *Houspille*, celui-ci est
„ un pauvre garçon qui a eu le malheur.....
„ Oui, je le crois, repartit-elle. Mais qu'a-
„ vons-nous affaires des misérables? Les
„ loix nous obligent à en nourrir assez. Dans
„ quelques jours nous aurons encore qua-
„ rante ou cinquante coquins de rouge-vê-
„ tus à nourrir par dessus le marché. Ma
„ chere femme, repliqua le bon-homme,
„ celui-ci a été volé & dépouillé. Hé bien,
„ reprit-elle, avec quoi payera-t-il son écot?
„ Qu'un gueux comme celui-là ne se niche-
„ t-il dans quelque cabaret borgne? Je l'au-
„ rai bientôt fait décamper dès que je me
„ serai habillée, je vous en répons. La cha-
„ rité veut, reprit *Houspille*, que l'on aide
„ les malheureux, & vous êtes trop chré-
„ tienne pour faire une chose si cruelle. La
„ charité, repliqua la femme, veut-elle
„ que nous dépensions notre bien pour des
„ gens qu'on ne connoît ni d'*Eve* ni d'*Adam*?
„ La charité nous ordonne de bien faire nos
„ affaires. Mais nous irons bientôt à l'hô-
„ pital, si je vous laisse faire, comme je
„ m'en garderai bien. Tout ce qu'il vous
„ plaira,

„ plaîra, lui dit bénignement ſon mari : „ vous ſavez bien que vous êtes la maîtreſſe, „ & que je ne vous contredis jamais. Vous „ avez raiſon, mort de ma vie ! lui répon- „ dit-elle ; & ſi vous étiez aſſez hardi „ pour me tenir tête, vous verriez beau „ jeu „.

Ils conſumerent près d'une demie heure en s'entretenant de la ſorte. *Nanon* avoit obtenu une chemiſe pour JOSEPH du valet d'écurie, qui ne lui refuſoit rien. Elle la lui avoit miſe, & le chirurgien l'étant venu voir, avoit mis l'appareil à ſes bleſſures, & venoit rendre compte à M. & à Me. *Houſpille* du danger où étoit le malade. " Voilà une belle „ affaire que vous nous avez attirée, s'écria „ Madame *Houſpille* : c'eſt un enterrement „ ſur nos crochets „. *Houſpille*, qui, tout charitable qu'il étoit, auroit cédé aſſez volontiers le mérite de cette bonne œuvre à quiconque en eût eu envie, lui répondit avec ſoumiſſion : " Hélas ! ma chere femme, „ ce n'eſt pas ma faute, il eſt venu dans le „ caroſſe, & *Nanon* l'avoit déjà couché „ avant que je fuſſe éveillé. Oh ! oh ! dit- „ elle, c'eſt donc Mlle. *Nanon* qui a fait ce „ beau chef-d'œuvre. Je vous réponds que „ je vais la traiter comme elle le mérite „. A ces mots elle ſaute en-bas de ſon lit à moitié habillée pour courir après l'infortunée *Nanon*, tandis que ſon mari & le chirurgien monterent à la chambre du pau-

vre JOSEPH, dans le dessein d'apprendre de lui toutes les particularités de son malheur.

CHAPITRE XIII.

Ce qui arriva à JOSEPH pendant qu'il resta dans l'hôtellerie. Dialogue entre lui & BARNABAS vicaire du village.

DÈS que JOSEP eut satisfait en peu de mots la curiosité de *Houspille* & de *Scalpell*, tant à l'égard du vol qu'on lui avoit fait, qu'à l'égard de sa personne, il demanda au dernier s'il y avoit à craindre pour sa vie. A quoi le chirurgien en homme de probité lui répondit, qu'il craignoit fort pour lui, que son poulx étoit très-fiévreux & très-exalté, & que si la fievre devenoit plus que symptomatique, il ne pourroit en revenir. JOSEPH à cette nouvelle soupira profondément, & s'écria: " Ah! ma pauvre *Fanny*, j'aurois „ bien voulu te revoir, mais le ciel en or- „ donne autrement „.

Alors le chirurgien lui conseilla de mettre ordre à ses affaires le plutôt qu'il lui seroit possible, parce que, quoiqu'il eût toujours bonne espérance de lui, il ne pouvoit lui dissimuler la dangereuse situation où il étoit; que si la concoction maligne des

humeurs venoit à susciter une redoublement de fievre, il pourroit tomber en délire, & par conséquent être incapable de tester. JOSEPH lui répondit qu'il ne pouvoit se trouver une créature sous le ciel plus pauvre que lui, puisque depuis qu'on l'avoit volé, il n'y avoit rien au monde qu'il pût dire qui lui appartient. "J'avois, ajouta-t-il, „ une petite médaille d'or, qui auroit pu „ me consoler dans mon malheur : ils me „ l'ont prise. Ah! ma chere *Fanny*, ai-je „ besoin d'aucune chose pour me rappeler „ ton image ? Non ; elle est gravée dans „ mon cœur, & tous les voleurs de la terre „ ne peuvent me l'ôter qu'en m'arrachant „ la vie „.

JOSEPH les pria de lui envoyer de quoi écrire une lettre, mais on lui refusa ce qu'il demandoit : on lui conseilla de faire tous ses efforts pour se tranquiliser le corps & l'esprit, & l'on se retira. *Housspille*, voyant que le chirurgien ne comptoit gueres sur sa vie, envoya chercher le vicaire de la paroisse, pour travailler au salut de son ame.

Barnabas [c'étoit le nom du vicaire] vint à l'instant, & après avoir pris quelques tasses de thé avec l'hôtesse, & bu sept ou huit *wide-coms* de *Punch* avec l'hôte, il monta à la chambre de JOSEPH ; mais le trouvant entre les bras du sommeil, il s'en retourna vers *Housspille*, pour l'aider à vuider encore un vase de *Punch* où il restoit environ sept

où huit rasades pour chacun d'eux. Dès qu'il eût achevé cette bonne œuvre, il se rendit très-doucement à la porte de JOSEPH, où il s'arrêta pour écouter le monologue suivant.

“ O PAMÉLA, chere & adorable sœur, „ dont le vertueux exemple m'a soutenu „ contre toutes les tentations des richesses „ & de la beauté, oui, c'est toi, c'est ta „ chasteté exemplaire qui m'a fortifié dans „ le dessein de garder la mienne pour ma „ chere *Fanny*, si le ciel m'eût accordé le „ bonheur de la revoir. Quelles richesses, „ quels honneurs, quels plaisirs peuvent „ nous tenir lieu de notre innocence, qui „ d'elle-même nous tient lieu de tout? La „ vertu seule est capable de consoler un „ malheureux comme moi, & de lui faire „ préférer cet état de misere & de douleur, „ aux voluptés dont Lady s'efforçoit de me „ faire goûter. Elle me fait aujourd'hui envi- „ sager la mort sans frayeur; & quoique „ j'adore *Fanny*, la vertu me donne la force „ de me résigner à l'éternelle séparation que „ le ciel ordonne. O ma chere *Fanny*, si le „ ciel m'avoit accordé le bonheur de t'être „ uni, l'état le plus humiliant n'auroit rien „ eu de rebutant pour moi: la plus pauvre „ chaumiere ornée de ta présence m'auroit „ semblé un palais, où j'aurois fini mes „ jours sans envier le sort des grands. Mais „ il faut te quitter pour toujours. Je ne te-

„ reverrai plus ma chere *Fanny*, il faut „ partir pour l'autre vie. Pour toi, vis heu- „ reuſe „. *Barnabas* croyant en avoir aſſez entendu, deſcendit à la hâte, pour dire à M. *Houſpille* qu'on n'avoit plus beſoin de ſon miniſtere, parce que le jeune-homme avoit un ſi furieux tranſport au cerveau, qu'il ne ceſſoit de débiter du galimathias & des rapſodies.

Le chirurgien *Scalpell*, qui revint l'après-midi, déclara que la fievre étoit fort augmentée; mais n'en déplaiſe à M. le Vicaire, ajouta-t-il, le malade eſt dans ſon bon ſens. Sur ce rapport on alla chercher encore une fois M. *Barnabas*. Ce fut avec peine qu'il ſe laiſſa conduire juſqu'à la chambre du malade, à qui il dit qu'il venoit prier auprès de lui, pour le préparer à la mort. En premier lieu, dit-il, vous êtes-vous repenti de tous vos péchés? JOSEPH répondit qu'il faiſoit ſon poſſible, mais qu'il avoit une choſe ſur ſa conſcience dont il ignoroit la conſéquence; que ſi c'étoit un péché, il ne pouvoit s'en repentir, ni s'en corriger. Qu'il étoit amoureux d'une fille, & qu'il continueroit à l'aimer juſqu'à la mort. *Barnabas* lui répondit, que le moindre murmure contre les décrets du ciel, étoit le plus grand de tous les péchés. Cette leçon étoit donnée bien à propos. Il ajouta qu'il falloit néceſſairement ſe dépouiller de toute affection terreſtre & charnelle, s'il vouloit ſe ſauver.

JOSEPH repliqua qu'il n'oublieroit jamais sa *Fanny*, ni dans ce monde, ni dans l'autre; & que l'idée des peines qu'elle souffriroit en apprenant son malheur, l'inquiétoit plus que ses propres souffrances, & que tout ce qu'on pouvoit lui faire craindre. Le judicieux & zélé *Barnabas* lui représenta à ce sujet, que sa façon de penser indiquoit un manque de confiance, & même une maniere de désespoir très-criminel, dont il falloit se guérir, pour porter tous ses souhaits & tous ses desirs vers le ciel. JOSEPH repliqua qu'il faisoit ce qu'il pouvoit pour cela, & qu'il lui seroit très-obligé s'il l'aidoit à y parvenir. " Il n'y a que la grace, „ répondit doctement *Barnabas*, capable „ de produire cette résignation si nécessaire. „ Ayez donc la charité de m'enseigner les „ moyens de l'obtenir, lui dit JOSEPH. Par „ la foi & par la priere vous l'obtiendrez „ répondit *Barnabas*. Mais à propos, ajouta- „ t-il, vous pardonnez, sans doute de bon „ cœur aux voleurs qui vous ont mis dans „ l'état où vous êtes. Je crains que non „ repliqua JOSEPH; car je souhaiterois fort „ d'entendre dire qu'ils ont été arrêtés, & „ qu'ils seront pendus. C'est donc pour l'a- „ mour de la justice? interrompit *Barnabas*. „ Oui, reprit JOSEPH; cependant je les tue- „ rois volontiers, si je pouvois. Il est per- „ mis de tuer les voleurs, repliqua *Barna-* „ *bas*; mais pouvez-vous dre que vous leur

„ pardonnez en chrétien? Et comment cela? „ dit JOSEPH : expliquez-moi ce point, s'il „ vous plaît, en me disant ce que c'est que „ de pardonner en chrétien. Pardonner en „ chrétien, répondit *Barnabas*, c'est pardonner comme.... comme.... comme „ un chrétien. Vous comprenez sans doute. „ Je leur pardonne autant que je puis, reprit „ JOSEPH. Hé bien, hé bien, c'est assez „ pour cette affaire, repartit *Barnabas*. Mais „ ne vous souvenez-vous de rien autre chose, „ dont il faille vous repentir? car il faut „ vous depêcher, afin que nous disions quel- „ ques prieres ensemble, je ne puis rester „ qu'un demi-quart-d'heure, parce qu'on „ m'attend „. JOSEPH repliqua qu'il ne pouvoit se rappeler aucun péché considérable, mais qu'il étoit très-repentant de tous ses péchés en général. Voilà qui est bien, reprit *Barnabas* : prions donc, ensuite je m'en irai. Effectivement il récita trois ou quatre oraisons, & bientôt après il descendit pour joindre des gens qui l'attendoient avec des ingrédiens pour faire du *Punch*, & qui ne vouloient pas y travailler sans lui.

Barnabas, à qui JOSEPH s'étoit plaint d'une soif ardente, en le priant de lui procurer du thé, en fit son rapport à Madame *Houspille*, qui répondit qu'elle venoit d'en prendre, & qu'elle n'étoit pas d'humeur d'en faire du matin au soir; mais ajouta-t-elle, *Nanon* n'a qu'à lui porter de la biere.

Nanon obéit sur le champ; mais JOSEPH l'ayant goûtée, lui dit qu'il craignoit qu'une boisson de cette nature n'augmentât sa fievre, & que d'ailleurs il se sentoit une extrême envie de prendre du thé. *Nanon*, moins dure que sa maîtresse, lui dit qu'il en auroit, s'il y en avoit dans le royaume; & en conséquence elle alla en acheter de son argent, & le porta ensuite au malade.

CHAPITRE XIV.

Avantures curieuses qui arrivent dans l'Hôtellerie.

IL commençoit à faire nuit, j'ai pensé dire poétiquement, la nuit commençoit à couvrir les cieux de son manteau noir, quand un personnage d'un air vénérable arriva dans la cour de l'hôtellerie. Après avoir remis son cheval entre les mains d'un valet, il s'achemina droit vers la cuisine: là ayant demandé une pipe & du tabac, il s'assit près du feu, où plusieurs autres personnes étoient déjà placées.

La conversation rouloit sur le vol qu'on avoit fait la nuit précédente, & sur le malheureux qui en étoit la victime. Madame *Housrille* dit, qu'elle ne savoit pourquoi M. *Haut-le-pié* [c'étoit le nom du cocher]

s'avisoit de lui amener des gredins comme celui-là, tandis qu'il y avoit tant de chaumieres sur le chemin où l'on vendoit de la biere, & qui étoient bonnes pour de tels hôtes. " Mais, ajouta-t-elle, s'il vient à „ mourir, comme je n'en doute point, la „ paroisse n'aura qu'à l'enterrer si elle veut, „ je ne m'en mêlerai point. D'ailleurs, dit-„ elle, ce drole-là est si délicat, qu'il lui „ faut du thé. Vraiment c'est pour des gens „ comme lui que le thé est fait „. La servante, qui revenoit de faire son charitable office, lui répondit qu'elle croyoit que c'étoit un Monsieur, parce qu'il avoit la plus belle peau du monde. " Que le diable „ emporte sa peau, interrompit Madame „ *Housspille*; c'est-là tout ce que nous en „ aurons pour son écot; on se passeroit bien „ de tels Messieurs au *Dragon*, c'étoit son „ enseigne „.

La personne qui venoit d'arriver parut très-touchée du malheur de ce jeune inconnu, voyant le peu de compassion qu'on avoit de lui; car la figure seule de Madame *Housspille*, sans le secours de ses expressions, annonçoit son caractere. La nature s'étoit plu à lui former le corps parfaitement conforme à son ame. Elle étoit petite, décharnée & bossue: son front élevé dans le milieu descendoit en se rétrécissant pour former un nez rouge & pointu, qui se rencontroit presque sur sa bouche, dont les levres

livides se ridoient dès qu'elle l'ouvroit pour parler ; son menton étoit pointu à-peu-près comme son nez, & ses joues plattes n'étoient soutenues que par deux os d'une grosseur énorme, qui lui cachoient la moitié de deux petits yeux louches & bordés de rouge. Tout répondoit à son humeur, jusqu'à sa voix rauque & aigüe.

Il est difficile de décider si l'aversion que le nouveau venu conçut pour son hôtesse l'emporta sur sa pitié à l'égard de l'inconnu, ou si la pitié fut plus forte que l'aversion. Quoiqu'il en soit, il s'informa soigneusement du chirurgien *Scalpell* qui venoit d'arriver, s'il y avoit quelqu'espérance de guérison : il le pria en même tems d'y employer toute son habileté, lui représentant que c'étoit un devoir que la charité imposoit à ceux de sa profession, de donner gratuitement leurs soins pour le soulagement des pauvres & des affligés. Le chirurgien répondit qu'il avoit fait son devoir, mais qu'il défioit tous les chirurgiens du royaume de le guérir. " Quelles sont donc ses blessures, demanda „ le nouveau venu ? Est-ce que vous vous „ y connoissez, demanda à son tour le chi„ rurgien, en faisant un clin d'œil à Madame „ *Houspille ?* Je m'y connois un peu, répon„ dit l'autre. Je le crois vraiment, repartit le „ chirurgien d'un air dédaigneux „.

La compagnie écoutoit attentivement cette conversation, ravie d'entendre a il-

ser un peu l'étranger, contre lequel on étoit prévenu, parce qu'il avoit la hardiesse de s'attaquer à M. *Scalpell*, qui continua de la sorte : " Apparemment que Monsieur a „ voyagé ? dit-il en s'adressant à l'étranger. „ Non, Monsieur, repliqua l'autre. Vous „ avez donc pratiqué dans les hôpitaux ? „ Non Monsieur. Mais, continua le chi- „ rurgien, peut-on prendre la liberté de „ vous demander où vous avez appris ce „ que vous savez ? Le peu que je sais, re- „ partit l'inconnu, je l'ai acquis par la lec- „ ture des meilleurs auteurs. Par la lecture ! „ dit le docte chirurgien. Vous avez lu peut- „ être *Galien* & *Hipocrate* ? Non, Monsieur. „ Comment donc, repartit *Scalpell* ? Vous „ savez la chirurgie, sans avoir lu ni *Galien*, „ ni *Hipocrate* ? Je crois, lui dit l'inconnu, „ qu'il y a bien des chirurgiens qui n'ont „ jamais lu ces deux auteurs anciens, non „ plus que moi. Je le crois comme vous, „ reprit *Scalpell*, mais cela est honteux pour „ eux. Pour moi, graces à mon éducation, „ je les porte presque toujours sur moi. Vous „ en connoissez donc bien le poids ? car ce „ sont des volumes *in-folio*. Je le sais mieux „ que vous, repartit le chirurgien „. Ayant répété son clin d'œil, la compagnie applaudit par un éclat de rire.

Le savant *Scalpell* profitant de ses avantages, demanda à l'inconnu, s'il avoit quelque connoissance de la médecine. " Plus

„ que de la chirurgie, lui répondit celui-ci „ : Oui-da ! reprit le chirurgien. *Houspille* dit : “ Plût à Dieu que j'en susse autant que „ vous ! je brûlerois mon tablier. A dire „ vrai, dit *Scalpell*, je crois qu'à douze „ lieues à la ronde on auroit de la peine à „ trouver un homme qui sût traîter une fie- „ vre comme moi : *veniente accurrite morbo*, „ c'est-là ma méthode. Sans doute, mon „ confrere, vous parlez *Latin*. Un peu, lui „ dit l'inconnu. Je sais un peu le *Grec* aussi, „ reprit le chirurgien. (*) *Ton dapomibomi-* „ *nos polusfloshoio Talasses*. Mais j'ai pres- „ qu'oublié toutes ces bagatelles, je savois „ autrefois mon *Homere* par cœur. Ma foi, „ s'écria *Houspille*, ce pauvre Monsieur a „ mal pris sa bisque en disputant contre „ notre docteur „.

L'inconnu, qui n'étoit rien moins que disputeur & orgueilleux, souffrit tranquillement le triomphe du chirurgien, qui s'applaudissoit de sa victoire. Il lui dit qu'étant convaincu de son savoir, il le prioit de le mener avec lui à la chambre du blessé, afin de voir ensemble de quoi il étoit question. “ D'un homme mort, repartit le chirurgien. La contusion à la tête a perforé la „ membrane interne de l'occiput, & a divel- „ liqué le nerf radical qui est adhérent au

(*) C'est du mauvais *Grec* à-peu-près inintelligible qu'on met ici dans la bouche du Chirurgien.

„ *Pericranium*. De plus il a une fievre ſymp-
„ tomatique au commencement, mais qui
„ eſt dégénérée en pneumatique, & qui lui
„ cauſe un *delirium*, que le vulgaire appelle
„ tranſport au cerveau „.

Il eût continué ce docte langage, s'il n'eût été interrompu par un grand bruit qui ſe fit entendre dans la cour. Quelques jeunes-gens du voiſinage avoient arrêté un des voleurs, & le conduiſoient à l'hôtellerie. *Nanon* courut de toute ſa force, pour apprendre une ſi bonne nouvelle à JOSEP, qui la pria inſtamment de le faire fouiller, pour recouvrer s'il étoit poſſible une médaille d'or attachée à un ruban, qu'il reconnoîtroit, diſoit-il, entre un million d'autres.

Malgré toutes les proteſtations d'innocence que le voleur pouvoit faire, la populace amaſſée autour de lui s'empreſſa à le fouiller, & parmi bien d'autres choſes ils trouverent la médaille d'or. Elle ne fut pas plutôt tirée de ſa poche, que *Nanon* ſaute deſſus, & ſans perdre de tems courut la porter à JOSEPH, qui la reçut avec des tranſports de joie inexprimables. En la baiſant tendrement, il déclara qu'il mouroit content, puiſqu'il l'avoit recouvrée.

Quelques inſtans après arriva une autre bande de payſans, qui avoient trouvé les habits de JOSEPH, & généralement tout ſon petit équipage. L'inconnu n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur l'habit, qu'il le reconnut,

& leur dit: que si ce vêtement appartenoit au blessé, il seroit bien aise de le voir, parce qu'il connoissoit particuliérement la noble maison à laquelle il étoit attaché. *Nanon* s'offrit aussi-tôt pour le conduire. Mais quelle surprise, quand l'inconnu vit que le blessé n'étoit autre que JOSEPH, & que lui à son tour reconnut son cher directeur & ami M. ADAMS!

Ce seroit une chose ennuyeuse pour le lecteur, que de répéter ici leurs discours, qui ne roulerent que sur des matieres dont il est déjà instruit. Car dès que le ministre lui eut rendu compte de la santé de sa chere *Fanny*, il questionna à son tour JOSEPH sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation, & sur les particularités de sa triste avanture. Il est donc tems de retourner à la cuisine, où toutes les personnes du voisinage s'étoient rassemblées, pour jouïr du plaisir singulier de regarder un voleur en face. Car comme le plus grand nombre des hommes n'est point de cette profession, du moins ouvertement, le peuple s'imagine qu'un voleur a une phisionomie particuliere & rare.

H*ousspille* se frottoit les mains, & sourioit sous cape, en contemplant une si nombreuse assemblée, ne doutant point que dès que leur curiosité seroit satisfaite, ils ne se partageassent en bandes pour aller boire dans des chambres séparées, & disserter sur les

vols & les voleurs; mais sa femme, qui avoit le don de tout voir de travers, se mit à crier comme une harpie, disant à son mari, qu'il prenoit vraiment le chemin de faire fortune, en recevant chez lui des voleurs & des gueux.

La populace ne trouva rien qui pût servir à la conviction du voleur, cependant ils insistoient sur les habits trouvés. Mais le chirurgien leur fit remarquer que les habits ne prouvoient rien, parce que les hardes n'avoient point été trouvées entre les mains du voleur. Ce que M. *Barnabas* confirma, en allégant qu'ils appartenoient au Seigneur de la paroisse, qu'on les avoit trouvés sur le grand chemin.

“ Comment, s'écria *Scalpell*, vous dites ” que ces hardes appartiennent au Seigneur ” du village ? Oui, je le dis, & je le sou-” tiens encore, répondit *Barnabas*. Et moi ” je le nie, repartit le chirurgien : ce qui ” est trouvé appartient à celui qui le trouve, ” & personne ne me persuadera le contraire. ” Et moi, interrompit un vieillard de la ” compagnie, je me souviens d'avoir en-” tendu dire à M. *Prud-homme*, notre an-” cien procureur-fiscal, que tout ce qu'on ” trouve appartient au Roi qui est à *Londres*. ” Cela se peut dans un sens, dit *Barnabas*; ” mais il y a de la différence entre une ” chose qui est perdue, & une chose qui ” est volée. Une chose qui est volée, ne

„ ſe trouve pas toujours, & l'on peut trou-
„ ver une choſe qui n'a jamais été volée.
„ Les choſes qui ſont volées & retrouvées,
„ appartiennent de droit au Seigneur de la
„ paroiſſe dans la juriſdiction duquel on les
„ trouve. Les Seigneurs des terres à clocher
„ (dit le chirurgien en l'interrompant) ſont
„ donc des receleurs ? „

Cette queſtion de droit public continuoit de ſe traiter ainſi entre ces habiles juriſconſultes, quand *Nanon*, qui vit que le voleur, par ſes proteſtations d'innocence, s'étoit attiré les ſuffrages de *Barnabas*, de *Scalpell*, & d'*Houſpille*, qui avec pluſieurs autres panchoient à lui rendre ſa liberté, quand *Nanon*, dis-je, s'aviſa de les faire reſſouvenir de la médaille d'or qu'elle avoit rendue au malade, qui fera ſerment, dit-elle, qu'elle eſt à lui, & qui l'a déclaré avant que le voleur fût fouillé, diſant qu'il la reconnoîtroit, & qu'elle étoit attachée à un ruban. Ce grief fit auſſi-tôt pancher la balance du côté contraire. On tint le voleur atteint & convaincu ; & il fut réſolu de le garder toute la nuit ſoigneuſement, & de le mener le lendemain en priſon à la ville prochaine.

CHAPITRE XV.

Suite du précédent.

NANON vint dire à sa maîtresse, qu'elle croyoit que le malade étoit une personne de conséquence; parce qu'outre la blancheur & la finesse de son teint, dont elle l'avoit instruite auparavant, elle avoit remarqué beaucoup de familiarité entre lui & l'autre Monsieur, qui étoit, ou son intime ami, ou un de ses parens.

Le rapport de *Nanon* adoucit tout-d'un-coup l'aigreur de Madame *Houspille*. Elle répondit qu'elle seroit très-fâchée de manquer à son devoir à l'égard de ce pauvre malade, puisqu'il se trouvoit chez elle; ajoutant que, quoiqu'elle eût une violente antipathie pour les vagabonds, elle plaignoit les malheurs des Chrétiens autant qu'un autre. Pour *Houspille*, il se contenta de dire. " Si ce voyageur est un homme de
„ quelque bonne famille, quoiqu'il se trouve
„ sans argent pour le présent, il nous payera
„ un jour ou un autre; ainsi vous pouvez
„ commencer à le servir, & à lui donner
„ tout ce qu'il demande, en écrivant s'en-
„ tend. Tais-toi, interrompit sa femme,
„ prétens-tu m'apprendre mon métier? Je
„ suis bien fâchée de son malheur, assuré-

„ ment, & je ſouhaite voir pendre le co-
„ quin qui l'a aſſaſſiné. Montez là-haut,
„ *Nanon*, & demandez-lui s'il ſouhaite
„ quelque choſe. Dieu me préſerve de le
„ laiſſer manquer de rien chez moi „.

Cependant, *Barnabas* avec le chirurgien, entrerent auſſi chez le malade, pour ſe mettre au fait de la médaille d'or. Il fit difficulté de la laiſſer voir. A la fin, cependant, il y conſentit, mais il n'y eut pas moyen de l'engager à la leur confier. Il leur proteſta que c'étoit la même que celle qu'on lui avoit volée, & *Nanon* s'offrit de lever la main, que c'étoit celle qu'on avoit trouvée dans la poche du voleur.

La ſeule difficulté qui reſtoit, étoit de produire cette médaille en juſtice. JOSEPH proteſta qu'on ne la lui ôteroit qu'avec la vie, & M. ADAMS dit, en montrant un poing gros comme un pied de bœuf. “ Que per-
„ ſonne ne s'aviſe de lui faire violence là-
„ deſſus, car je le défendrois au péril de
„ ma vie. „

Une nouvelle diſpute s'éleva ſur la ſuffiſance des indices, mais peu eſſentielle à notre ſujet. Après quoi le chirurgien panſa la tête de JOSEPH ; & perſiſtant toujours à vouloir faire à croire qu'il couroit riſque de la vie, il conclut, en diſant qu'il lui enverroit une potion *ſanative* & *ſomnifere*, & que le lendemain il lèveroit l'appareil. A ces mots, lui & *Barnabas* quitterent la

chambre, où M. ADAMS resta seul avec JOSEPH.

Alors, se voyant libre, M. ADAMS dit à son cher pupille, qu'il alloit à *Londres* pour faire imprimer ses Sermons en trois volumes in-folio. " J'ai pris cette résolution, „ continua-t-il, parce que j'ai lû dans la „ Gazette, que le corps des libraires de „ *Londres* offre de donner à toutes les per- „ sonnes qui leur apporteront des manus- „ crits, autant d'argent qu'ils voudront, „ au jugement de deux arbitres. Pour „ moi, ajouta-t-il, j'espere que je tirerai „ une somme considérable d'un ouvrage si „ grand & si pénible; ma famille en a grand „ besoin. Cependant, mon enfant, je ne „ vous abandonnerai point. J'ai neuf livres „ dix sols dans ma poche, elles sont à votre „ service tant qu'elles dureront. „

Le bon JOSEPH versa des larmes, touché de la générosité de son cher directeur, à qui il souhaitoit plus que jamais de vivre, pour témoigner sa reconnoissance envers un ami si bon & si charitable. ADAMS le pria d'être tranquille. " Je vois bien, lui dit-il, que „ le chirurgien, outre son ignorance, veut „ se faire un mérite de votre guérison. La „ blessure que vous avez à la tête, est peu „ de chose: pour de la fievre, vous n'en „ avez point; ainsi, j'espere que vous serez „ en état de marcher dans trois jours au „ plus tard. „

Ce discours le consola infiniment : il dit que les contusions qu'il avoit reçues, lui étoient fort sensibles ; que cependant il ne croyoit pas qu'il eût aucun os offensé ; que l'intérieur lui paroissoit en bon état, quoiqu'il eût un peu mal à l'estomac. Mais, ajouta-t-il, cette douleur vient, peut-être, de ce que je n'ai rien mangé depuis vingt-quatre heures. ADAMS lui demanda s'il se sentoit de l'appétit. Ayant répondu qu'oui, le bon-homme lui offrit à choisir une aîle de poulet ou d'un œuf frais. JOSEPH dit que l'un & l'autre étoit fort bon, mais qu'il avoit plus envie d'un morceau de bœuf aux choux. ADAMS fut charmé de l'entendre parler de la sorte, regardant son appétit comme une marque de sa convalescence ; cependant il lui conseilla de se contenter de quelque mêts délicat pour ce soir-là. En conséquence, JOSEPH mangea un poulet.

Le lendemain, *Barnabas* & *Scalpell* revinrent à l'hôtellerie pour faire remettre le voleur entre les mains de la justice, après avoir passé la plus grande partie de la nuit à chercher des expédiens, pour faire produire la médaille d'or, comme une preuve suffisante pour le convaincre. Ils étoient extrêmement zélés l'un & l'autre à la poursuite de ce misérable qui leur etoit inconnu, & dont, par conséquent, ils ne pouvoient avoir reçu aucune injure. Cependant, personne ne les soupçonnoit d'avoir tant d'a-

mour pour le bien public. Aucun des deux n'auroit donné gratis un extrait de baptême, ou un emplâtre.

Pour aider donc notre lecteur à approfondir les motifs de ce zele extraordinaire, il faut qu'il sache que la paroisse étoit assez malheureuse, pour être entiérement dépourvue de juges de paix. Aucun *Robin* du plus bas étage n'avoit daigné s'y établir. Nos deux savans, je veux dire le vicaire & le chirurgien disputoient sans cesse sur une science, qui, ne regardant en rien la profession ni de l'un ni de l'autre, leur laissoit le champ libre, pour argumenter toute la journée. Ces disputes s'étoient échauffées par le mépris que les deux personnages avoient l'un pour l'autre, jusqu'à diviser la paroisse. *Housspille*, avec la moitié du voisinage, tenoit pour le docteur corporel; sa femme, & l'autre moitié, pour le docteur spirituel. Le chirurgien tiroit ses connoissances du *Recueil des Us & Coutumes d'Angleterre*, & de quelques autres livres de droit qu'il avoit feuilletés dans le tems de son apprentissage à *Londres*. Pour *Barnabas*, il s'en tenoit au code *Justinien*. Or il arriva dans le cas du voleur, que ces deux habiles jurisconsultes, selon leur louable coutume, ne purent s'accorder sur la validité des preuves. Le chirurgien soutenoit que le témoignage de *Nanon* étoit suffisant pour condamner le prisonnier, sans qu'il

fût néceſſaire de produire la médaille d'or. Le vicaire prétendoit le contraire, de ſorte que tout ce qui les engageoit à ſe mêler de cette affaire, étoit l'eſpérance de faire briller aux yeux des juges les talens merveilleux & la connoiſſance du droit, qu'ils s'imaginoient poſſéder au ſuprême degré. Cependant, ils diſoient que l'amour de la juſtice étoit le ſeul mobile de leur entrepriſe.

Orgueil humain, que peu de gens reconnoiſſent tes pieges, & s'apperçoivent de tes mouvemens! Avec quel art tu trompes les hommes! Tour-à-tour tu parois ſous le maſque de la pitié, de la généroſité, de la bravoure; tu te caches effrontément ſous l'apparence de la vertu la plus héroïque. Monſtre odieux, contre lequel les prédicateurs ont déclamé, les philoſophes ont invectivé, & que les poëtes avec plus de fruit ont ridiculiſé, perſonne n'oſe t'avouer pour ami, & chacun te loge chez ſoi!

CHAPITRE XVI.

Fuite du voleur. ADAMS trompé dans son attente. Arrivée de deux personnes. BARNABAS & ADAMS font connoissance ensemble.

LE chirurgien & le vicaire étant venus à l'hôtellerie, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, dans l'intention de faire remettre le voleur entre les mains de la justice, ils apprirent avec beaucoup de chagrin, qu'un petit accident avoit dérangé tous leurs projets. Le voleur s'étoit sauvé très-habilement pendant la nuit. La veille, après la retraite de la compagnie, on avoit enfermé le brigand dans une chambre, où le Bedeau de l'Eglise, & un de ceux qui l'avoient arrêté, eurent ordre de le garder. Vers minuit, une soif ardente s'empara des gosiers, tant du prisonnier que de ses deux gardes. On convint donc que le Bedeau resteroit en faction, pendant que l'autre iroit chercher de la biere. Cet expédient ne parut en aucune façon périlleux, parce que le Bedeau étoit bien armé, & que d'ailleurs il lui étoit facile d'appeller à son secours, si le voleur faisoit le moindre signe de vouloir s'évader.

Mais, le garde étoit à peine sorti, que le Bedeau se mit en tête, que le prisonnier le

voyant ſeul, pouvoit lui ſauter au colet, & par ce moyen, rendre ſes piſtolets inutiles, auſſi-bien qu'un gros bâton dans lequel il mettoit toute ſa confiance, & que, par ce moyen, le combat ſeroit au moins égal. Cette réflexion judicieuſe l'engagea à ſe gliſſer inſenſiblement hors de la chambre, dont il ferma rapidement la porte à double tour, & il ſe mit à faire ſentinelle, bâton levé, pour aſſommer le priſonnier, en cas qu'il ſe préſentât pour ſortir.

La vie humaine, dit un grand homme, *reſſemble au jeu d'échecs, où un joueur attentif à la défenſe de quelque piece importante, ne ſonge qu'à la garantir, tandis que ſon adverſaire, profitant de ſa diſtraction, lui donne échec & mat.* Ainſi arriva-t-il dans cette occaſion. La porte étoit gardée exactement, mais la fenêtre fut négligée. Le voleur profita de la circonſtance, prit le chapeau du garde qui étoit reſté ſur une chaiſe, & fit un ſaut facile dans la rue, où il faut le laiſſer courir.

Le garde, de retour avec une cruche de biere, fut bien ſurpris de l'attitude où il trouva le Bedeau. Mais ce fut bien pis, dès qu'il eut ouvert la porte, & qu'il s'apperçut de l'évaſion du priſonnier; il jetta la cruche par terre, & en jurant contre ſon camarade, il ſuivit le même chemin que le voleur avoit pris, réſolu de le pourſuivre vivement, plutôt

tôt que de perdre la récompenſe qu'il s'étoit promis de recevoir.

On raiſonna différemment ſur cet accident. Les uns dirent que le Bedeau s'étoit laiſſé corrompre par l'appas de quelques guinées. D'autres, que le voleur étoit de ſes parens. Mais, des perſonnes dignes de foi, qui le connoiſſoient depuis long-tems, m'ont aſſuré que c'étoit par une pure poltronnerie, & que d'ailleurs il étoit preſqu'imbécile.

Toute la maiſon fut debout dans un inſtant, & s'aſſembla dans la cuiſine, pour raiſonner enſemble ſur ce qui venoit d'arriver. *Houſpille* en étoit le plus affligé, parce que le chirurgien lui diſoit qu'on pouvoit le pourſuivre en juſtice, pour avoir ſouffert qu'un voleur ſe ſauvât de chez lui. Cependant, *Barnabas* le conſola, en lui diſant que la choſe s'étant faite la nuit, on ne pouvoit l'en rendre reſponſable.

Pour la *Houſpille*, elle harangua la compagnie en ces termes. " Il n'y a jamais eu „ ſur la terre, Meſſieurs, une plus grande „ bête que mon mari. Qui auroit jamais „ laiſſé la garde d'un voleur à ce maître „ ivrogne, à ce maraut, à ce maudit *Grippe-* „ *tout* (c'étoit le nom du Bedeau); & ſi, „ pour ſa peine, on le faiſoit pendre au lieu „ du voleur (ſi cela ſe pouvoit faire, ſans „ me ruiner moi & mes enfans) je „ ne le plaindrois pas, au contraire, j'en „ ſerois charmée. „ Dans l'inſtant elle en-

tendit la ſonnette de la chambre de JOSEPH. "*Nanon*, *Jaques*, *Pierre*, où diable vous „ tenez-vous, vous autres, s'écria-t-elle ? „ Etes-vous ſourds, tous tant que vous „ êtes, ou avez-vous le diable au corps, „ de négliger un malade ? Et vous M. *Houſ-* „ *pille*, que n'y allez-vous vous-même ? On „ peut mourir à ſon aiſe chez vous, ſans „ que cela vous touche. Vous êtes auſſi „ inſenſible qu'une buche. Les gens peu- „ vent reſter quinze jours ici ſans ſe ruiner. „ Vous ne leur offririez pas pour un ſol de „ dépenſe. Allons, allons, voyez ſi ce Mon- „ ſieur veut prendre du thé ou du caffé à „ ſon déjeuné. J'y vais, ma chere, répon- „ dit le pacifique mari. „ Alors elle reprit ſa bonne humeur, pour demander ce que le chirurgien & le vicaire ſouhaitoient boire.

JOSEPH s'étoit levé ; mais quoique ſes bleſſures fuſſent déjà en très-bon état, les contuſions lui faiſoient trop de mal pour lui permettre de voyager. Ainſi Mr. ADAMS, dont la bourſe ſe trouvoit trop épuiſée par le ſouper & par le déjeûné pour pouvoir ſurvivre à l'écot du jour, ſe mit à rêver aux moyens de la remplir. Après bien des projets auſſitôt évanouis que conçus, il s'écria : „ Oui, voilà un moyen aſſuré : il „ eſt vrai que je ſerai obligé de m'en re- „ tourner avec vous, mais qu'importe ? " A ces mots il envoya chercher *Houſpille*.

L'ayant mené dans une autre chambre, il lui dit qu'il avoit besoin de trois guinées sur de très-bons gages. *Housspille*, qui s'attendoit à une bague, ou à une montre d'au moins dix guinées, lui répondit qu'il croyoit pouvoir lui rendre ce service. Alors ADAMS lui montrant son sac. „ Il y y là-„ dedans, dit-il, neuf tomes de sermons „ en manuscrit, qui valent cent guinées, „ comme un schelling vaut douze sols. Je „ vous en remettrai le premier tome pour „ votre sûreté; d'autant plus volontiers, „ que je vous crois trop honnête homme „ pour abuser de ma confiance, jusqu'à „ me refuser mon ouvrage, quand je „ vous rendrai l'argent que vous m'aurez „ prêté. Car si vous étiez d'assez mauvaise „ foi, ajouta-t-il, pour vouloir le garder, „ j'y perdrois considérablement; parce que „ la valeur du tome que je vous laisse est „ au moins de dix guinées, à ce que m'a „ dit un de mes confreres qui est très-savant. „ Pour moi je ne puis en juger, n'ayant „ jamais eu de commerce avec les librai-„ res; mais je m'en tiens à l'estimation de „ mon ami. "

Housspille, tout étonné d'entendre priser „ un manuscrit dix guinées, lui répondit; „ qu'il ne se connoissoit point dans ces „ choses-là, & que d'ailleurs il n'avoit „ gueres d'argent comptant. „ Comment, „ lui repartit ADAMS, & me voudrez-vous

„ refuſer ? Je ne vous demande que trois
„ guinées, & je vous offre un gage de dix.
„ Je ne crois pas monſieur, répliqua *Houſ-*
„ *pitre* qu'il y ait tant d'argent dans la
„ maiſon : non que je doute du prix de
„ votre livre, je crois même qu'il vaut
„ beaucoup plus ; mais je ſuis fort fâché
„ de n'être point en état de vous rendre
„ ſervice ".... J'y vais dans le moment, (s'écria-t-il, en faiſant ſemblant qu'on l'avoit appelé) & il ſortoit avec aſſez d'empreſſement, pour riſquer à ſe rompre le le cou, en deſcendant l'eſcalier.

Le pauvre ADAMS étourdi d'un coup auſſi imprévu que cruel, ne ſachant où donner de la tête, eut recours à ſa pipe, ſa conſeillere fidele, & ſa conſolatrice ordidinaire dans ſes tribulations. L'ayant allumée, il s'appuya ſur le balcon de bois de la gallerie, pour y rêver, dans le doux eſpoir de quelqu'inſpiration favorable. Il avoit ſur la tête un gros bonnet de laine bleue par-deſſus une perruque très-antique, & un large ſurtout de gros drap gris couvroit ſa robe ſacerdotale, qui étant retrouſſée fort haut, lui donnoit une groſſeur énorme. Cet ajuſtement, joint à je ne ſais quoi de ſingulier dont ſa phyſionomie étoit ornée, compoſoit un aſſemblage digne de l'attention des gens les moins curieux.

Il fumoit encore ſans avoir changé d'attitude, lorſqu'il vit un caroſſe à ſix chevaux

s'arrêter devant la porte, avec une suite nombreuse. Un jeune homme qui étoit dedans ayant mis pied à terre avec deux chiens couchans, un autre qui tenoit la place du cocher, sauta du siege à terre, & dès qu'ils se virent de niveau, il y eut entr'eux le dialogue qui suit, modele des conversations délicates de nos jeunes seigneurs.

„ Morbleu, dit celui qui étoit venu dans „ le carosse à celui qui l'avoit mené, tu es „ un joli garçon, tu as manqué de nous „ verser il n'y a qu'un moment! Eh le „ grand mal, répondit le seigneur cocher, „ si je t'avois cassé le cou! Je l'aurois fait, „ ou le diable m'emporte, si je n'avois craint „ de blesser les chiens. Si tout le monde „ tiroit comme toi, repartit l'autre, les „ chiens couchans ne seroient bons qu'à „ noyer. Je tire mieux que toi, repliqua „ son ami, & quand tu voudras, je parie- „ rai dix guinées sur chaque coup. Dix gui- „ nées, s'écria l'autre! Je te donnerai „ morbleu mes fesses pour te servir de but. „ Fais, fais, je te les ajusterai de la bonne „ façon. Je parie, ajouta l'autre, qu'*Hous-* „ *pille* te laisseroit tirer contre son ventre, „ à une guinée par coup. Je connois trop „ Milord, répondit *Houspille*, pour m'y „ risquer. Je sais que sa grandeur tire un „ perdreau aussi adroitement qu'homme au „ monde; & si je savois tirer comme lui,

„ mon fusil me fourniroit de quoi nourrir „ toute ma famille. Peste du braconnier, „ répondit le cocher petit-maître, tu dé- „ truis tout le gibier du canton. Vois cette „ chienne, *Houspille* : elle n'a jamais man- „ qué une piece, depuis qu'elle est au monde. „ J'ai un jeune chien, dit l'autre, qui n'a „ pas encore un an, & qui quêtera mieux „ qu'elle, ou je perdrai cent guinées. Oh! „ je te prends au mot; mais tu te ferois „ pendre plutôt que de tirer ta bourse. Si „ tu as tant d'envie de perdre ton argent, „ dit l'autre, je parierai mon chien pie „ contre ta chienne blanche. J'accepte le „ pari, répondit l'autre jeune seigneur, & „ de plus je ferai courir mon *Hector* contre „ *Annibal*. Va-t-en au diable, s'écria l'autre, „ je ferai mes paris à ta mode, n'est-ce „ pas? Mais je perdrai mille guinées, si „ *Annibal* ne bat pas ton basset." Lecteur, renonçons aux charmes de cette sublime conversation, & retournons plutôt à la cuisine.

Barnabas & le chirurgien y étoient encore à boire & à fumer, quand les domestiques de ces deux seigneurs y entrerent. „ *Thomas*, dit un des laquais à son camarade, n'est-ce pas-là le vicaire ADAMS „ qui fume sur le balcon? Oui, répondit „ l'autre; car je lui ai ôté mon chapeau, „ & il m'a fait l'honneur de me parler. „ Quoi, interrompit *Barnabas*, ce mon-

„ sieur-là est donc ecclésiastique ? Oui, „ monsieur, répondit le laquais, & même „ un ecclésiastique à qui peu d'autres ressem- „ blent. Oui-dà ! reprit *Barnabas* ; si j'avois „ su cela plutôt, je l'aurois prié d'être de „ notre écot ; car j'honore notre sainte „ robe, & je serois très-fâché de lui man- „ quer de respect. Docteur, (ajouta-t-il, „ en s'adressant au chirurgien) qu'en dites- „ vous ? Ne ferons-nous pas bien de prendre „ une chambre, & de l'inviter à boire du „ *punch* avec nous ? "

La chose fut approuvée, & exécutée sur le champ. ADAMS accepta l'invitation, & les vint joindre. Les deux ecclésiastiques se firent bien des politesses, en protestant réciproquement qu'ils respectoient infiniment la robe. Ensuite, ils s'entretinrent de diverses choses touchant l'état des paroisses, & des vicaires de la Campagne, sans que le chirurgien, & un rat de cave qui étoit aussi de la compagnie, prissent la liberté de prononcer un seul mot. Cependant la conversation étant enfin devenue générale, le rat de cave se mit à parler d'affaires d'Etat. Ensuite un mot lâché par hasard donna lieu à une dissertation sur les souffrances ecclésiastiques subalternes. Elle se conclut de la part d'ADAMS, en mettant les trois volumes de ses sermons sur le tapis.

Barnabas le découragea beaucoup, en

lui disant que le monde étoit si corrompu, que personne ne se donnoit plus la peine de lire des sermons. „ Sachez, mon con„ frere, lui dit-il, qu'ayant eu envie de „ publier un seul volume des miens, j'obtins „ l'approbation de trois évêques. Et combien „ croyez-vous que le libraire m'en offrit? „ Douze guinées, répondit ADAMS. Pas „ seulement douze sols, repartit *Barnabas*; „ & qui plus est, il refusa de me donner „ pour le manuscrit un almanach relié. A la „ fin je le lui offris gratis, à la charge de „ l'imprimer; parce que j'avois envie de „ dédier le livre à ce Mylord, que vous „ venez de voir mener son propre équipage. „ Mais il eut l'impertinence de me refuser; „ ce qui me fit perdre un riche bénéfice, „ qui fut donné quelque tems après, pour „ un chien couchant, à un homme qui.... „ Mais je ne veux rien dire contre la robe. „ Ainsi vous voyez, mon cher confrere, „ à quoi vous devez vous attendre. Car si „ on vouloit des sermons, sans me vanter, „ je crois.... Mais il faut être modeste. „ Cependant trois évêques ont dit que les „ miens étoient les meilleurs qu'on eût „ jamais écrits. A dire vrai, il y a déjà un „ bien grand nombre de sermons imprimés, „ qui ne se vendent point. Un libraire de „ mes amis m'a assuré qu'il y en a plus de „ cinq mille recueils différens dans les bouti„ ques ou magasins. Cinq mille, s'écria le

„ chirurgien ! Eh bon Dieu ! comment „ a-t-on pu tant écrire ſur une choſe auſſi „ impie que la morale chrétienne ? Je me „ ſouviens d'avoir lu, quand j'étois petit „ garçon, les ſermons de *Tillotſon* (*), „ & je ſuis très-perſuadé qu'un homme qui „ feroit ſeulement la deuxieme partie de „ ce qu'il dit, iroit au Ciel. Docteur, dit „ *Barnabas*, vos propos ſont prophanes, „ il faut que je vous réprimande. On ne „ peut trop ſouvent répéter aux hommes „ leurs devoirs, pour les en faire ſouvenir. „ Sans doute *Tillotſon* a fort bien écrit, & „ il diſoit les choſes comme il faut. Toutes „ ſes comparaiſons ſont toujours offen- „ ſantes, & un autre eſt quelquefois capable „ d'écrire auſſi-bien que lui. Il y a tel de „ mes ſermons...." Alors il appliqua ſa pipe à la chandelle. M. ADAMS prit la parole. „ J'ai fait certains diſcours, dit-il, „ que les évêques ne jugeroient point indi- „ gnes d'être imprimés, puiſqu'on m'aſſure „ que j'en aurois une groſſe ſomme d'ar- „ gent, ſi je faiſois tant que de les vendre. „ Oh ! j'en doute, reprit *Barnabas*. Mais „ ſi vous voulez les publier, il n'y a qu'à „ les afficher comme les ſermons d'un „ ſavant eccléſiaſtique mort depuis quelques „ mois, garantis pour vrais originaux, dont „ aucun n'a été imprimé. A propos, ajou-

(*) *Tillotſon* eſt le *Bourdaloue* des *Anglois*.

„ ta-t-il, si vous avez dans votre sac quelque
„ oraison funèbre (*), prêtez-la-moi,
„ vous me ferez plaisir; car j'en dois pro-
„ noncer une cette semaine, & je n'ai pas
„ encore commencé à l'écrire, quoique je
„ sois sûr d'être bien récompensé. Je n'en
„ ai qu'une, répondit ADAMS, qui est con-
„ sacrée à la mémoire d'un juge de paix,
„ qui tant qu'il a vécu n'a jamais souffert
„ cabaret, ni lieu de débauche dans sa
„ paroisse, afin de conserver les mœurs de
„ ses domestiques & de ses voisins pures
„ & sans reproche. Tout son éloge roule
„ sur cela. Ce n'est pas-là ce qu'il me faut,
„ repartit *Barnabas*. Le défunt dont je dois
„ célébrer les vertus, aimoit beaucoup le
„ vin, & il entretenoit publiquement
„ une fille. Ma foi je réciterai un de mes
„ sermons, que je larderai des louanges
„ du mort, comme je pourrai." (†)

A la faveur d'un entretien si intéressant, un vase énorme de *punch* fut vuidé. L'écot fut payé, & on se sépara. ADAMS & le chirurgien monterent chez JOSEPH. *Barnabas* s'en alla pour se préparer à célébrer

(*) Les oraisons funèbres sont fort communes en *Angleterre*. On en fait de toutes les personnes de quelque considération, suivant l'usage des Anciens.

(†) Les Ministres *Anglicans* tiennent ces cahiers de leurs Sermons à la main quand ils prêchent, pour suppléer au défaut de leur mémoire, & souvent ils ne font que lire en Chaire.

la gloire du trépassé, & le rat de cave s'enfonça dans les souterrains consacrés à *Bacchus*.

JOSEPH attendoit M. ADAMS. Le chirurgien, après lui avoir tâté le poulx, déclara qu'il étoit tiré d'affaire, graces à la *concoction sanative & somnifere* de la potion qu'il lui avoit ordonnée. Il falloit que la vertu de cette drogue fût grande, si elle avoit guéri JOSEPH ; car il n'avoit pu profiter que des atômes ou esprits volatils échappés aux travers du bouchon, toute la liqueur étant encore dans la bouteille.

Les jours suivans que JOSEPH passa avec son cher ami ADAMS, sa santé se rétablit à vue d'œil. La bonté de son tempérament avança la guérison de ses blessures, & les contusions ne le faisoient presque plus souffrir : desorte qu'il pressa le vicaire de lui permettre de partir seul pour le village, tandis qu'il continueroit son voyage vers *Londres*, l'assurant d'une reconnoissance éternelle pour toutes les marques d'amitié qu'il avoit reçues de lui.

Pour ADAMS, malgré l'ignorance d'*Houspille* & la jalousie de *Barnabas*, (car telle étoit l'interprétation qu'il avoit donnée à tout ce que son confrere lui avoit dit au sujet des sermons) il espéroit toujours tirer des siens un avantage considérable. Desorte que voyant JOSEPH en bon état, il lui dit que puisqu'il avoit tant d'envie de partir, il lui

faciliteroit ſon voyage, en lui payant un jour de la voiture, ayant aſſez d'argent ſur lui pour l'hôteſſe, outre ce qu'il falloit donner au cocher. Il ajouta que la voiture le laiſſeroit dans une ville où la foire ſe tenoit, & par conſéquent il ne pouvoit manquer d'y trouver quelque payſan, qui l'amèneroit juſqu'au village dans ſa charette. Pour lui, il réſolut de pourſuivre ſa route du côté de *Londres*.

Les deux amis ſe promenoient dans la cour, lorſqu'un homme avec une perruque blonde, un teint frais, fort gras, & de petite ſtature, y mit pied à terre. Cet homme voyant *Barnabas* qui fumoit ſa pipe aſſis ſur un banc, s'en fut droit à lui, & après l'avoir embraſſé l'emmena dans une chambre.

La nuit qui s'approchoit obligea JOSEPH à ſe retirer dans la ſienne, où ADAMS prit occaſion de lui repréſenter les miſéricordes du ſeigneur à ſon égard. Il lui dit qu'il falloit non-ſeulement en être reconnoiſſant dans l'ame, mais qu'il étoit de ſon devoir de lui en rendre graces par des actes extérieurs; deſorte qu'ils ſe mirent tous deux à genoux, & paſſerent un tems conſidérable en prieres.

A peine ſe furent-ils relevés, que *Nanon* vint annoncer à M. ADAMS, que M. *Barnabas* l'invitoit à deſcendre, ayant à lui parler d'une affaire de conſéquence. JOSEPH

le pria, s'il devoit rester longtems, de le lui faire dire, afin qu'il pût se coucher; ce qu'ADAMS promit de faire, & en tout cas il lui souhaita le bon soir d'avance.

CHAPITRE IV.

Entretien entre les deux Ministres & un Libraire, interrompu par un malheur arrivé dans l'Hotellerie.

DES qu'ADAMS parut, *Barnabas* se leva, le prit par la main, & le présenta à l'Etranger, qu'il annonça en même tems à l'autre pour un Libraire plus en état de lui acheter ses Sermons que qui que ce fut. ADAMS à son tour salua Mr. le Libraire, & dit à *Barnabas* qu'il lui étoit très-obligé de son attention; il ajouta qu'il n'avoit point d'autre affaire à la grande Cité, & qu'il feroit charmé de s'en retourner chez lui avec un Jeune-homme de sa connoissance. Alors il fit trois ou quatre tours dans la chambre, en secouant ses doigts (ce qui étoit son tic;) puis se tournant du côté du Libraire, pour l'engager à lui offrir quelque somme honnête, sans perdre de tems: » Votre arrivée, » Monsieur, lui dit-il, est fort heureuse » pour moi, car je suis dans un extrême

» besoin d'argent. Tout ce que j'avois est
» déja dépensé, & pour surcroît de mal-
„ heur, j'ai ici un ami nouvellement guéri
„ de plusieurs blessures que des voleurs
„ lui ont faites, qui est dans une nécessité
„ pressante. C'est pourquoi rien n'est plus
„ à souhaiter pour moi, que de m'accor-
„ der avec vous, afin de pourvoir à mes
„ besoins & à ceux de mon ami. "

Quand ils furent assis, le Libraire lui dit: „ Monsieur, je ne voudrois pas refu-
„ ser de m'engager dans une affaire que mon
„ ami, Mr. *Barnabas*, me recommande;
„ mais réellement les Sermons ne sont
„ bons aujourd'hui que pour faire des
„ cornets chez les Epiciers; nos bouti-
„ ques en fourmillent, personne ne les
„ achette, à moins qu'ils ne soient de
„ *Whitfield*, *de Vestley*, ou de quelqu'autre
» Grand-Homme, ou tout au moins d'un
„ Evêque. Cependant, Monsieur, puis-
» que c'est Mr. *Barnabas* qui m'en a parlé,
„ si vous voulez je prendrai le manuscrit,
„ je l'emporterai, & je vous manderai
„ dans quelque tems d'ici ce que j'en
„ pense. "

„ S'il n'y a qu'à lire, repliqua Mr.
„ ADAMS, je vous en lirai deux ou trois
„ tout de suite. " *Barnabas* qui aimoit les Sermons comme un Ecolier aime la férule, s'y opposa, & dit qu'il valoit beaucoup mieux que Mr. ADAMS les mît entre les

mains du Libraire, en lui donnant son adresse, afin qu'il lui écrivit le plutôt qu'il pourroit: „ Ne craignez rien, ajouta-t-il, „ Monsieur est honnête homme, & n'a „ garde de vous tromper. Assurément, „ repartit le Libraire, ils seront en sureté „ chez moi: je ne voudrois pas voler un „ manuscrit de Sermons, pas même une „ Comédie qui auroit été représentée trente „ fois de suite. "

La derniere phrase du Libraire ayant choqué Mr. ADAMS, il dit qu'on ne devoit point comparer un Sermon à une Piéce de Théâtre. „ Je ne les compare pas non „ plus ensemble, Monsieur, répondit le „ Libraire: mais j'ai vu donner autrefois „ cent guinées pour une piece de théâtre. „ Tantpis pour ceux qui les donnerent, „ s'écria *Barnabas*. Pourquoi donc tantpis, „ demanda le Libraire, puisqu'on y gagne „ bien davantage? Ne faites-vous donc „ aucune différence, reprit Mr. ADAMS, „ entre la bonne & la mauvaise semence „ que vous répandez dans le cœur du „ Genre-humain? Un honnête homme „ aimeroit mieux perdre son argent par „ l'une, que d'en gagner par l'autre. Si vous „ savez des gens faits de la sorte, adressez-„ vous à eux, répondit le Libraire. Cepen-„ dant il me semble que ceux qui gagnent „ leur vie en prêchant, devroient faire „ les fraix de l'impression de leurs Sermons.

„ Pour moi je préfére ce qui se vend le „ mieux. Après tout, je ne suis point „ ennemi des Sermons. Car j'aimerois „ autant imprimer un Sermon de *Whitfield*, „ que les Epigrammes de *Rousseau* bien „ traduites. "

„ Quiconque imprime les Ecrits d'un „ Hétérodoxe, comme *Whitfield*, mérite „ la corde, dit *Barnabas*. (Puis se tournant „ du côté d'ADAMS) Je ne sais Monsieur, „ continua-t-il, si vous avez lu les Ouvra- „ ges de ce misérable. Il en veut aux Ecclé- „ siastiques en général. Il prétend nous „ réduire à la Discipline de la primitive „ Eglise, & voudroit insinuer au peuple „ que nous ne devrions nous occuper que „ de la Priere & de la Prédication. Il pré- „ tend qu'on doit prendre par-tout l'Ecri- „ ture Sainte à la lettre. Enfin il veut per- „ suader le monde, que la pauvreté & la „ simplicité, tant recommandées par les „ Apôtres dans l'enfance de l'Eglise, & „ qui ne sont au fond que des choses „ ajustées au tems qu'elle étoit persécutée „ par les Puissances, il veut, dis-je, que „ ces choses soient obligatoires à présent „ qu'elle est dans toute sa splendeur. Les „ principes de cet homme-là & de ses „ sectateurs sont capables de faire plus de „ mal, que *Toland*, *Volston*, & tous les „ autres, tant Athées que Déistes.

„ Monsieur, répondit ADAMS, si

„ *Whitfield* s'étoit contenté d'enſeigner les „ dogmes dont vous venez de parler, je „ n'aurois pas de peine à me ranger parmi „ ſes partiſans. Je ne ſuis pas moins que „ lui ennemi déclaré du luxe & du faſte „ des Eccléſiaſtiques. Je n'entens pas non „ plus que lui, l'état floriſſant de l'Egliſe, la „ magnificence & la richeſſe de ſes Miniſtres „ dans leurs Palais, dans leurs meubles, dans „ leurs équipages, & dans leurs tables délica- „ tement ſervies. Cela ne convient en „ aucune façon aux Miniſtres de ce grand „ Roi, qui a déclaré que ſon Royaume „ n'étoit pas de ce Monde. Mais lorſque „ *Whitfield* s'eſt livré à l'erreur & à l'en- „ touſiaſme, en prêchant l'execrable doc- „ trine de la foi ſans les bonnes œuvres, „ j'ai ceſſé de me dire ſon ami; car cette „ doctrine abominable eſt une invention „ de l'Enfer, qu'on croiroit ne pouvoir „ être débité que par le diable lui-même; „ puiſque rien ne déroge plus à la bonté d'un „ Dieu, que de s'imaginer qu'il diroit à „ l'homme vertueux au jour du Jugement: „ Malgré ta piété, ta droiture, & ta „ charité envers ton prochain, puiſque tu „ n'as pas eu une foi épurée pour m'aimer „ d'un amour déſintéreſſé, je te condamne. „ Au contraire, peut-on inſpirer rien de „ plus nuiſible à la Société, que de vou- „ loir perſuader que le plus infâme des ſcé- „ lérats s'excuſeroit de tous ſes crimes, en

„ disant au Seigneur, j'ai violé tes Loix,
„ je n'ai fait cas d'aucune : cependant j'ai
„ cru, & je t'ai aimé d'un amour épuré?
„ Apparemment, Monsieur, dit le Libraire,
„ vos Sermons sont d'un autre goût. Oui,
„ Dieu merçi, repondit ADAMS. Je m'ef-
„ force d'inspirer aux Chrétiens des sen-
„ timens diamétralement opposés à ceux-
„ là. Si je m'exprimois autrement, je
„ trahirois ma conscience ; car je crois
„ qu'un *Turc*, ou un *Payen* qui suit la
„ Loi de la Nature, & qui mène une vie
„ irréprochable selon les lumieres qu'il a
„ reçues, est moins condamnable qu'un
„ *Chrétien* avec sa foi accompagnée de
„ méchanceté. Je vous souhaite beaucoup
„ de succès, ainsi qu'à votre Livre, dit
„ le Libraire ; mais je ne puis m'en char-
„ ger, parce que j'ai trop d'affaires sur les
„ bras pour le présent. Et à vous dire la
„ vérité, je crains que vous n'ayez de la
„ peine à vous en défaire, parce que
„ le Clergé se déclarera indubitablement
„ contre vous. Dieu me garde de jamais
„ mettre au jour un Livre contre lequel
„ le Clergé se déclare, reprit ADAMS.
„ Mais si par le Clergé vous entendez une
„ poignée de factieux qui s'élèvent contre
„ leurs Supérieurs, & prétendent, en fai-
„ sant bande à part, acquérir un nom, &
„ se rendre considérables aux dépens de
„ l'essence même de la Religion, ils ne

„ font point en pouvoir de décrier aucun
„ Livre. “

Barnabas alloit répondre, quand un bruit effroyable se fit entendre dans la maison. *Houspille*, sa femme & *Nanon* crioient tous ensemble. Mais, la voix de la *Houspille*, comme un fifre dans un concert, gagnoit le dessus, & on l'entendoit articuler ce qui suit. « Indigne coquin que tu es, est-ce ainsi
„ que tu me payes les soins que je prends
„ de ta famille? Voilà donc la récompense
„ de ma vertu? C'est ainsi que tu recon-
„ nois mes bienfaits, moi qui t'ai donné
„ du bien, & qui t'ai choisi au préjudice
„ de cent autres, qui valoient mieux que
„ toi? Tu me quittes, tu me méprises pour
„ ma servante! Mais je t'attraperai, & je
„ lui arracherai les yeux à la vilaine qu'elle
„ est. A-t-on jamais vu un homme comme
„ toi s'amuser à une servante? Si c'étoit
„ une Demoiselle, je te le pardonnerois.
„ Sors de ma maison tout-à-l'heure, in-
„ fame!„ A ce mot, elle en ajouta un autre, qui est de toutes les injures la plus atroce, & que les femmes *Angloises* regardent comme très-outrageante. Ce mot piqua *Nanon* jusqu'au vif. “Je suis une fille, dit-
„ elle, & non pas une chienne; & si j'ai
„ fait une faute, je ne suis pas la premiere.
„ Faut-il pour cela m'injurier de la sorte?
„ Comment, coquine, reprit Madame *Hous-*
„ *pille*, tu oses me répondre, quand je t'ai

„ vue de mes deux yeux! Oui, chienne, „ je t'ai vue. Je ne puis ſupporter ce nom-„ là, s'écria *Nanon*, en pleurant. Si j'ai „ péché, n'eſt-ce pas aſſez que j'en réponde „ en l'autre monde? Faut-il encore qu'une „ maîtreſſe m'appelle c... Je n'ai rien fait „ que d'humain. „ Alors la *Houſpille* ſe ſaiſit d'une broche; mais M. ADAMS prévint les ſuites funeſtes de cet emportement, en lui oppoſant un bras terrible, dont la force eut à peine cédé à celle d'*Hercule*. La *Houſpille* s'en alla, & *Nanon* courut ſe mettre ſous la protection de ſon véritable amant, le valet d'écurie, qui eût bien pu ſe fâcher autant que la maîtreſſe de l'auberge. L'interceſſion de M. ADAMS, & la retraite des criminels, appaiſerent un peu Madame *Houſpille*, & rendirent inſenſiblement le calme à ſes eſprits émus.

CHAPITRE XIV.

Evenement, cauſe de la Scène précédente.

NANON, qui étoit cauſe de tout ce bruit, avoit quelques bonnes qualités. Elle étoit généreuſe & compatiſſante; mais malheureuſement pour elle, ſon tempérament étoit composé de ces corpuſcules chauds, dont l'extrême régularité d'un couvent n'au-

roit pu triompher qu'avec peine. A plus forte raiſon, dans la ſituation délicate d'une ſervante d'auberge, ſe vit-elle dans une impuiſſance totale de ſe garantir de ſon penchant naturel, étant ſans ceſſe expoſée à des galans de toute condition & de toute eſpece. Car, outre les militaires qui ſont ſouvent ſédentaires dans ces maiſons, durant la paix, elle étoit toujours en butte aux deſirs, tant des voituriers que des domeſtiques du dedans & du dehors, qui la battoient en brêche avec toute l'artillerie de leurs ſoupirs, de leurs careſſes, de leurs flatteries, de leurs préſens, & avec toutes les autres armes invincibles de l'arſenal de *Cupidon*.

Nanon, alors âgée de vingt-un ans, en avoit déjà paſſé trois dans ce dangereux poſte, ſans qu'il lui fût arrivé aucun accident fâcheux. Un enſeigne fut ſon premier vainqueur: il alluma une flamme ſi durable dans les veines de cette fille, que l'art d'un habile chirurgien eut aſſez de peine à l'éteindre. Pendant qu'elle brûla pour lui, bien d'autres brûlerent pour elle: officiers, ſergens, voyageurs, voiſins, campagnards, & quelques autres d'un caractere plus grâve, s'enflammerent auprès d'elle.

Lorſqu'elle eut été quitte des effets de ſa premiere & malheureuſe paſſion, elle ſembla s'être vouée à la chaſteté, tant elle ſe montra indifférente & ſourde aux vœux de ſes amans. Une foire dans le voiſinage four-

nit à la fin une occasion à *Jean* le palfrenier d'employer toute son éloquence, qui devint si persuasive, qu'il ne lui coûta qu'un chapeau de paille & une pinte de vin pour s'assurer sa conquête. Avec ce nouvel amant, elle n'eut aucun accident comme avec le premier, pas même celui que toutes les jeunes filles prudentes craignent le plus, en se livrant sans réserve aux empressemens d'un amant tendre & passionné. Peut-être qu'elle devoit ce bonheur au partage qu'elle faisoit de ses faveurs entre le cocher *Haut-le-pied*, *Jean* le palfrenier, & quelques voyageurs, qu'elle trouvoit de tems en tems de son goût.

Il y avoit du tems que M. *Houspille* languissoit secrettement pour ses appas, ce qu'il tâchoit souvent de lui faire entendre, en lui serrant la main, lui disant des douceurs, & lui volant de tems en tems un baiser. Car sa passion pour sa femme étant considérablement diminuée, il ressembloit à un fleuve enflé, qui, hors de son lit, se jette avec impétuosité dans le premier endroit voisin qui peut recevoir ses flots. Madame *Houspille*, dit-on, ne s'apperçut que trop de ce changement, ce qui ne contribuoit pas médiocrement à augmenter l'âcreté de ses humeurs. Aussi fidele à son mari que l'aiguille à l'aimant, elle exigeoit le réciproque avec une rigoureuse exactitude.

Cependant, *Nanon* avoit pris goût pour

JOSEPH, dès ſon arrivée, & ce penchant s'augmentoit à meſure que ſes forces & ſa ſanté renaiſſoient, juſqu'à ce qu'un ſoir qu'elle baſſinoit ſon lit, ſa paſſion s'accrut ſi fort tout-à-coup, que ſa raiſon & ſa modeſtie céderent le champ de bataille, ſi bien qu'après un nombre infini d'inſinuations, elle jetta la baſſinoire, & lui ſautant au cou, elle le baiſa avec toutes les marques de la plus violente paſſion, en l'aſſurant qu'il étoit le plus charmant de tous les hommes qu'elle eût jamais vus.

JOSEPH, tout confus, ſe dégagea de ſes bras, & lui dit qu'il étoit au déſeſpoir de voir une jeune & jolie fille ſe dépouiller de toute retenue, comme elle venoit de faire. Mais elle étoit allée trop loin pour reculer. Elle pourſuivit ſon deſſein avec tant d'ardeur & tant d'indécence, que JOSEPH ſe vit forcé, malgré lui, de la prendre aſſez rudement par le bras, & de la mettre hors de ſa chambre; enſuite il ferma la porte au verrouil, & ſe coucha.

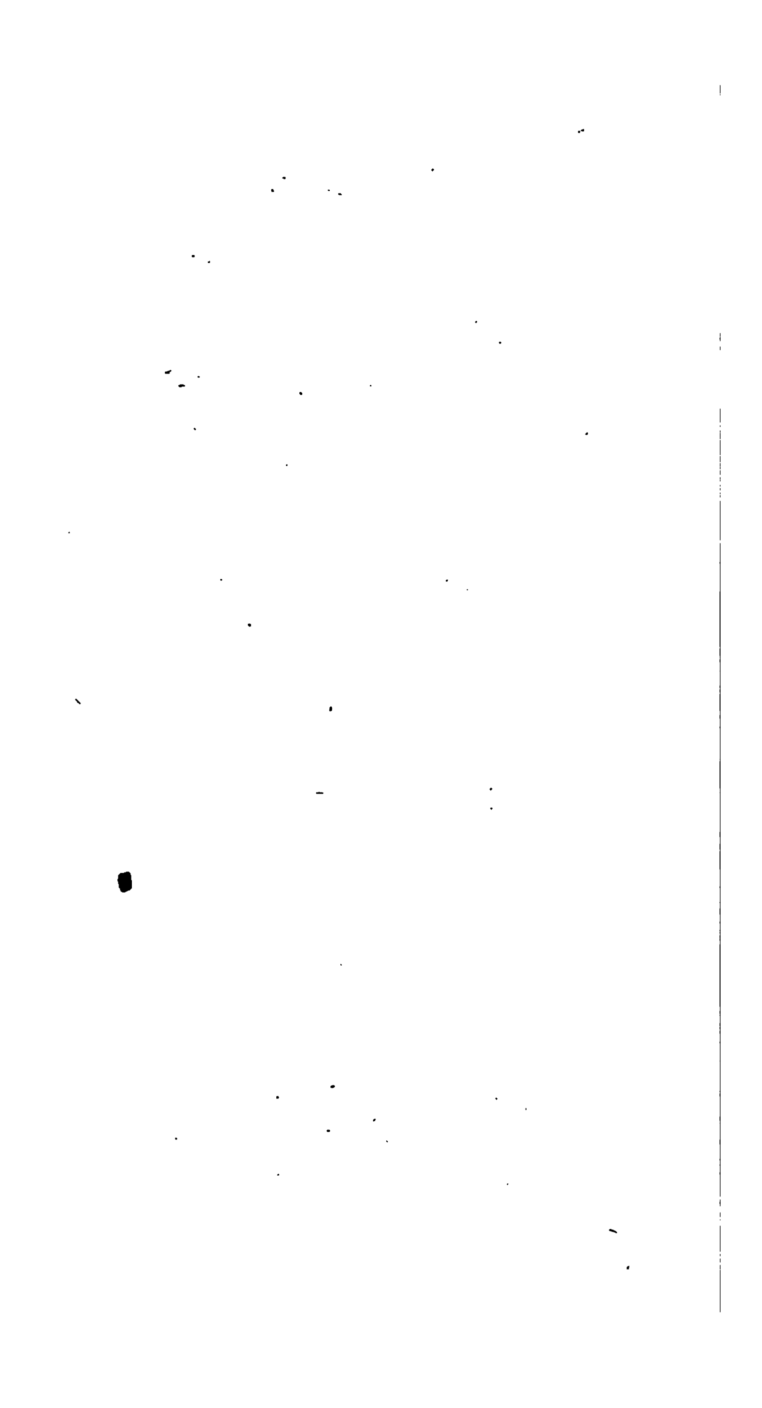
Que les hommes, qu'on accuſe de ne jamais dompter la paſſion brutale, & de ſe glorifier de leur honte, profitent d'un ſi rare exemple de chaſteté. Ils ont ici devant les yeux le ſage JOSEPH ANDREWS, qui, maître de ſes paſſions, poſſede non-ſeulement la force de l'eſprit, mais encore celle du corps, pour ſe défendre, & triompher de la double foibleſſe d'une femme.

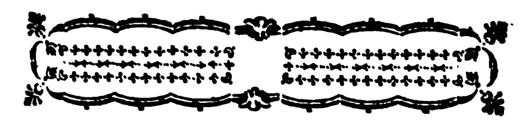
Nanon ſortit, tranſportée de colere contre l'indifférent JOSEPH, l'ame partagée entre le deſir & la rage. Elle méditoit, tantôt de le poignarder, & tantôt de l'étouffer dans ſes embraſſemens. L'amour vainqueur lui conſeilla de venger ſon affront. Mais, tandis qu'elle rouloit dans ſon eſprit cet affreux deſſein, la mort qu'elle étoit réſolue de ſe donner, ſe préſenta à ſon imagination ſous tant de formes, qu'elle ne put ſe déterminer ſur le choix qu'elle devoit faire, ſoit du puits, ſoit d'une ficelle, ſoit d'une doſe de mort aux rats.

Dans cette perplexité d'eſprit, la fortune voulut qu'elle ſe ſouvînt que le lit de ſon maître reſtoit encore à faire. Elle entra donc dans la chambre, où elle trouva M. *Houſpille* occupé à écrire. Dès qu'elle le vit, elle voulut ſe retirer; mais il la rappela, la prit par la main, & lui dit tant de choſes tendres & obligeantes, en l'embraſſant, que la belle, dont les eſprits amoureux venoient de ſe mettre en mouvement, & qui n'étoit pas aſſez capricieuſe pour bouder contre ſon inclination par entêtement pour un ſeul homme, quoiqu'elle l'eût volontiers préféré à tout autre, ne voulut pas ſe manquer totalement à elle-même. Elle ſubſtitua donc ſon maître à la place de JOSEPH, & ſe livra à lui ſans réſerve. Mais, dans le même moment, Madame *Houſpille* entra bruſquement dans la chambre, & voilà l'origine

gine de tout le vacarme dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Nous n'avons que faire de poursuivre plus loin ce récit, puisque le lecteur le moins intelligent dévinera assûrément que le dénouement ne fut autre que le congé de *Nanon*, & la soumission de H*ouspille* à une pénitence secrette qu'on lui imposa, tant pour la satisfaction, que pour témoigner sa reconnoissance envers sa femme, de la bonté qu'elle avoit pour lui; avec un voeu solemnel de ne plus pécher dans ce genre; & avec promesse tacite de supporter patiemment les reproches qu'elle jugeroit à propos de lui faire, autant de fois qu'il lui en prendroit envie.







AVANTURES DE JOSEPH ANDREWS,

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la division des parties d'un Livre.

CHAQUE métier a ses mysteres, depuis celui d'amiral jusqu'à celui de matelot, depuis celui de premier-ministre jusqu'à celui l'auteur; & ces mysteres ne sont dévoilés qu'aux yeux de ceux qui ont embrassé la profession. Parmi nous, l'art de diviser un ouvrage, n'est pas, selon moi, un des secrets les moins importans. Faute d'être instruit, le vulgaire aveugle s'imagine que nous nous servons de ces divisions, seulement pour employer du papier, & grossir nos livres par une commode fréquence d'espaces blancs. Mais il se trompe. En premier

lieu, ces petits intervalles entre les chapitres, ſont pour le lecteur des entrepôts où il peut faire halte, & peut-être même paſſer la nuit: car il y a des lecteurs ſi délicats, qu'ils ne peuvent voyager de ſuite au-delà d'un ſeul chapitre; Pour les pages qu'on laiſſe en blanc dans la ſéparation des Livres ou des Sections qui compoſent un ouvrage, on peut les regarder comme ces endroits où un voyageur ſéjourne quelque tems, pour ſe délaſſer & réfléchir ſur ce qu'il a vu juſqu'alors dans ſa route. Je prends la liberté d'offrir cette conſidération au lecteur de mon Livre, parce que quelque pénétrant qu'il ſoit, je ne lui conſeille pas de dévorer beaucoup de pages à la fois, crainte de perdre le fruit d'une infinité de réflexions curieuſes & utiles. D'ailleurs, l'ouverture d'un tome, ſans ces diviſions, reſſemble à la vue d'une mer ou d'un déſert vaſte & ſauvage, qui fatigue les yeux & l'eſprit.

En ſecond lieu, à quoi ſervent, demande-t-on, les ſommaires placés à la tête des chapitres? Je réponds que c'eſt comme l'écriteau d'une hôtellerie, pour annoncer au paſſant la réception qui l'attend, s'il veut faire l'honneur d'entrer, afin que s'il ne trouve pas la choſe à ſon goût, il paſſe outre. Car, dans la *Biographie*, comme nous ne ſommes pas, non plus que les autres hiſtoriens, tenus à une ſuite éxacte, un chapitre ou deux [par exemple celui-ci] peuvent

paſſer dans la foule ſans être lus, & ſans pourtant nuire en aucune façon à la connexion du tout. Pour moi, dans les inſcriptions des chapitres de mon Livre, loin d'imiter *Michel de Montagne*, qui vous promet une choſe dans le titre, & vous en donne une autre dans le texte, j'obſerve une exactitude ſcrupuleuſe, & je me garde bien de tomber dans le cas de quelques-uns de mes confreres, qui épuiſent ſi fort leur ſcience pour la conſtruction des titres, qu'il ne leur reſte rien pour le corps de l'ouvrage.

Il y a encore bien d'autres avantages pour le lecteur, dans cette façon de diviſer les livres. Mais, quoiqu'ils ſoient très-ſenſibles, ils ne laiſſent pas d'être voilés: ce ſont des ſecrets preſqu'impénétrables à ceux qui n'ont jamais approfondi l'art merveilleux de compoſer des ouvrages pour le public. Au reſte, ces diviſions ſont conſacrées par l'antiquité. *Homere* a diviſé ſon grand ouvrage en vingt-quatre Livres, peut-être en reconnoiſſance des obligations qu'il avoit aux vingt-quatre lettres de l'alphabet. Il y a des critiques qui nous aſſurent qu'il les publia ſéparément [par ſouſcription ſans doute] les faiſant vendre par les rues en chants ſéparés. C'eſt donc à lui qu'on doit l'invention de publier des Livres par feuilles, ſoit tous les jours, ſoit toutes les ſemaines. Pour *Virgile*, il nous a donné l'*Enéide* diviſée en douze Livres par modeſtie, afin de faire

voir qu'il ne prétendoit qu'à la moitié du mérite & de la gloire du Poëte *Grec*. Par la même raison, notre *Milton*, dans le commencement, n'alla que jusqu'à dix chants; mais, enflé d'orgueil par les louanges que ses amis lui prodiguerent, il s'égala dans la suite au Poëte *Romain*. Ce n'est, sans doute, que pour se conformer à l'usage établi, que *Voltaire*, pour marcher sur les pas des vrais Poëtes Epiques, a partagé en dix beaux chants son historique *Henriade*.

CHAPITRE II.

Etranges & fâcheuses distractions de Mr. ADAMS.

MONSIEUR ADAMS & JOSEPH étoient prêts à partir pour aller chacun de leur côté, quand un accident fit plus que *Houspille*, *Barnabas* & le libraire n'avoient pu faire, pour le déterminer à s'en retourner dans sa paroisse. Cet accident fut que les sermons que le ministre avoit formé le dessein de faire imprimer à *Londres*; ces sermons, son précieux trésor & le doux objet de ses pensées & de son estime, étoient restés chez lui, & reposoient dans son cabinet. Ce qu'il avoit pris pour ses manuscrits, n'étoit autre chose que trois chemises & une paire

La méthode est, en cas que les deux voyageurs partent ensemble, que le cavalier devance le piéton, & marche jusqu'au terme convenu, où il attend son compagnon. Celui-ci arrive, prend le cheval, & poursuit jusqu'à l'endroit où l'autre doit à son arrivée le monter pareillement. Nous tenons cette sage méthode de nos ayeux, prudens économes, qui savoient que les chevaux ont des dents aussi-bien que des jambes, & qu'on ne peut se servir des unes sans employer les autres. Telle étoit la mode dans cet heureux tems, que l'épouse d'un membre du parlement, au lieu d'un carosse à six chevaux, alloit faire des visites en croupe derriere son mari, & que les appuis des loix, les oracles de la jurisprudence, ne dédaignoient pas d'aller au palais de *Westmunster*, montés sur une mule & suivis d'un écuyer à pié portant les armes de son maître, je veux dire, d'un clerc chargé des sacs contenant les procédures & tous les instrumens de la chicane.

ADAMS, qui voulut absolument que JOSEPH commençât le voyage à cheval, étoit déjà parti : il étoit même déjà loin, & JOSEPH commençoit à avoir le pié dans l'étrier, quand le valet d'écurie lui présenta un mémoire pour la nourriture du cheval. JOSEPH dit que M. ADAMS avoit tout [illegible] Le valet s'en rapporta à son maîtr[illegible] décida en sa faveur ; & à vrai dire, il [illegible]

avec justice ; car c'étoit une nouvelle preuve des distractions de M. ADAMS. Ce défaut ne lui venoit d'aucune foiblesse d'esprit, mais de la prodigieuse multiplicité d'idées dont le sien étoit sans cesse rempli.

JOSEPH se trouva dans un extrême embarras ; la somme qu'on exigeoit étoit de douze schellings ; car M. ADAMS qui avoit emprunté ce mauvais cheval de son clerc, avoit donné ordre en arrivant dans l'auberge d'en avoir grand soin, & de le traiter comme le plus beau cheval d'*Angleterre*. Des douze schellings qu'il falloit payer, JOSEPH n'en possédoit que la vingt-quatrieme partie, M. ADAMS ayant partagé ce qui lui restoit avec son pupille, après avoir payé l'hôte. Le bon-homme *Houspille* lui auroit fait crédit assez volontiers, & sa femme y auroit consenti [car la beauté de JOSEPH étoit si ravissante, que le cœur même de cette *Alecto* en avoit ressenti les effets.] Mais JOSEPH, par malheur, en montrant le fond de ses poches, fit voir en même tems la petite médaille d'or dont nous avons parlé. Cette vue changea tout-à-coup le dispositions de Madame *Houspille*, qui dit qu'elle ne concevoit pas qu'un homme pût dire qu'il manquoit d'argent, tandis qu'il avoit de l'or. JOSEPH répondit qu'il étoit trop attaché à cette piece pour s'en défaire, quand même on lui offriroit en échange les plus grandes richesses. " Si je mourois de

„ faim, dit-il, ou s'il falloit me racheter „ des mains des *Corsaires*, je ne voudrois „ pas me dessaisir de cette piece précieuse. „ Oh, repartit Madame *Houspille*, vous „ l'avez eue sans doute de quelque coquine, „ de quelque malheureuse; car si elle ve- „ noit d'une honnête femme, vous n'en „ seriez pas si amoureux. Mon mari est un „ sot, ajouta-t-elle, s'il vous laisse emme- „ ner votre cheval sans payer. Non, non, „ s'écria *Houspille*, je ne saurois laisser aller „ la bête, qu'on ne me paie ce qu'elle a „ mangé „. Cette résolution fut fort applaudie par un Robin qui se trouvoit dans la cour, & qui dit à M. *Houspille* qu'il pouvoit la retenir crainte des suites.

Puisque nous ne pouvons tirer JOSEPH de l'hôtellerie, allons sur les pas d'ADAMS, & voyons le marcher légérement avec une étonnante sérénité d'ame, s'occupant à faire un docte commentaire sur un passage d'*Eschyle*, qui ne lui permit pas de penser une seule fois à son compagnon, dans l'espace de trois milles de chemin. A la fin cependant il se réveilla sur le haut d'une colline, & regardant derriere lui; il fut un peu surpris de ne point voir JOSEPH. Il ne pouvoit se figurer qu'aucun accident lui fût arrivé; l'ayant laissé en bonne santé, prêt à monter à cheval. Le chemin étoit trop droit pour qu'il lui eût été possible de s'égarer; ainsi le seul empêchement qui se

présenta à son esprit, fut qu'ayant rencontré quelqu'un de ses amis, il s'étoit amusé avec lui.

Dans cette pensée, il continua de marcher, mais plus lentement, ne doutant point que JOSEPH ne le rejoignît en peu de tems. Autre distraction du bon ministre. Etant arrivé à un bourbier profond qui traversoit tout le chemin, il ne vit d'autre moyen de le passer qu'à gué. Il s'y résolut, & l'eau lui alla jusqu'à la ceinture. Mais lorsqu'il l'eut franchi de cette maniere, il apperçut un petit sentier à côté du chemin, qui lui eût fait éviter aisément le bourbier, s'il eût pris la peine de regarder à travers les buissons.

Cependant il commençoit à s'inquiéter du retardement de JOSEPH; & à avoir peur de quelque accident réel. Mais comme il étoit résolu, après avoir attendu encore un peu, d'aller le chercher, il souhaitoit trouver un cabaret sur le chemin, pour s'y refraîchir & y sécher ses habits. N'en voyant point, faute de porter la vue à quarante pas, il s'assit sur une motte de terre, & tira son *Eschyle* de sa poche.

Sur ces entrefaites, un paysan venant à passer, notre ministre lui demanda où il y avoit un cabaret. Le rustre qui en sortoit, & qui voyoit encore l'enseigne, étant d'un caractere brutal, & s'imaginant peut-être qu'on vouloit le railler, lui répondit grof-

ſierement de ſuivre ſon nez, ou d'aller au diable. ADAMS ſe trouvant choqué de la réponſe, lui dit qu'il étoit un inſolent; ſur quoi le payſan ſe tourna vers lui d'un air menaçant. Mais voyant ADAMS la main levée & le poing fermé, il jugea à propos de continuer ſon chemin.

Un cavalier qui paſſa un moment après, & à qui il fit la même queſtion, lui répondit : » Il y en a un, mon ami, à une portée » de fuſil de ce côté-là, en le lui montrant » du doigt, vous pouvez le voir d'ici. Oui » en vérité, s'écria ADAMS : Ah! Mon» ſieur, que je vous ſuis obligé! » En achevant ces mots il ſe hâta d'y arriver.

CHAPITRE III.

Critique & Eloge de la même perſonne. Queſtions que M. ADAMS *fait au cabaretier.*

IL avoit eu à peine le tems de s'aſſeoir, lorſque deux hommes arriverent, attacherent leurs chevaux, & entrerent, en diſant qu'on étoit menacé d'un orage, & qu'ils venoient pour ſe mettre à l'abri. Enſuite ils paſſerent dans une chambre à côté de la cuiſine, ſans prendre garde à M. ADAMS. Un de ces nouveaux venus demanda à l'autre, s'il avoit jamais vu une avanture auſſi

risible. L'autre lui répondit, qu'il ne croyoit pas que l'hôte fût en droit de retenir le cheval pour la dépense. Je puis vous assurer qu'il a ce droit, répliqua le premier; c'est une cause que j'ai vu juger moi-même.

Tout distrait qu'étoit M. ADAMS, il avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre les choses dont on parloit. Il soupçonna avec raison que c'étoit de son cheval qu'il s'agissoit, parce qu'il se souvint dans le moment qu'il n'avoit point payé *Houspille* pour la dépense de l'écurie. Ces soupçons furent confirmés par les nouveaux venus. Le pauvre vicaire prit donc la résolution de s'en retourner à l'hôtellerie d'où il étoit parti, quoiqu'il ne fût pas, non plus que JOSEPH, en état de lever la difficulté. Cependant il falloit attendre que l'orage fût passé.

Les trois voyageurs se mirent à raisonner ensemble, & ADAMS qui avoit remarqué un château en chemin, demanda à qui il étoit. L'un des cavaliers n'eut pas plutôt prononcé le nom du Seigneur, que son compagnon se mit à déclamer contre lui dans les termes les plus injurieux. A ces invectives il joignit le récit de plusieurs faits particuliers. » Il n'a d'égard pour personne, » dit-il. Si sa chasse le conduit au travers » d'un champ de froment, le paysan à qui » il appartient a beau le supplier d'avoir » pitié de lui, il ne répond à ce misérable,

» que par quelques coups de fouet, & » pourſuit ſon chemin en foulant l'eſpé- » rance du pauvre laboureur aux piés de » ſes chevaux. Il eſt tyran en tout. Si quel- „ que payſan a un fuſil chez lui, il ne „ manque jamais de lui ſuſciter quelque „ chicane pour le lui ôter; & de plus, „ ajouta-t-il, cet homme eſt ſi dur à ſes „ domeſtiques, que jamais aucun n'a pu „ achever l'année chez lui. Dans ſa charge „ de juge de paix il eſt injuſte & partial, „ au point de condamner ou d'abſoudre ſelon „ ſon caprice, ſans égard à la vérité ni à „ la juſtice. Pour moi, j'aimerois mieux „ paroître en accuſé devant tout autre, „ que de venir complaignant devant lui. „ Si j'avois du bien dans ſon voiſinage, je „ le vendrois à tout prix plutôt que d'avoir „ un tel voiſin. " ADAMS répondit, en branlant la tête, qu'il étoit horrible qu'on permît à des gens d'un pareil caractere de ſe moquer des loix, à la faveur de leur richeſſe.

Celui qui venoit de lancer tant d'invectives contre ce gentilhomme étant ſorti, l'autre qui l'avoit nommé au commencement de la converſation, pour ſatisfaire la curioſité de M. ADAMS, lui dit que la perſonne qui venoit de parler, étoit prévenue contre le gentilhomme. „ Il eſt vrai, lui „ dit-il, qu'il peut avoir quelquefois pour- „ ſuivi ſon gibier au travers de quelque

„ champ de blé; mais quand cela arrive; „ il le paie bien à celui qui se trouve lèzé. „ Bien loin d'ôter mal-à-propos le fusil à „ son voisin, il en souffre chez bien des „ gens, qui ne sont nullement qualifiés „ pour en avoir, & qui, non contens de les „ garder simplement, s'en servent pour „ tuer le gibier sur ses terres. Il est si bon „ maître que plusieurs de ses domestiques „ ont blanchi à son service. C'est le juge „ de paix le plus juste & le plus integre qu'il „ y ait dans tout le royaume. On vient „ même à lui de bien loin, pour lui faire „ décider des cas difficiles, qu'il résout avec „ une équité & une droiture qui le font „ révérer de tout le monde. ". Il ajouta qu'il étoit persuadé que bien des personnes achetoient volontiers du bien proche de sa terre, plus cher que dans le voisinage de bien des seigneurs du pays. Il venoit d'achever son panégyrique, quand son compagnon rentra, pour lui dire que l'orage étoit passé. Aussitôt ils remonterent à cheval, & partirent.

ADAMS, inquiet sur la différence des deux portraits qu'on venoit de lui faire de la même personne, demanda à l'hôte s'il connoissoit ce gentilhomme, s'imaginant qu'il avoit mal entendu, & que c'étoient peut-être deux hommes différens, dont on venoit de parler: „ Non, non, lui dit le cabaretier, qui ne manquoit pas de bon

ſens ; je le connois très-bien, & ceux auſſi qui viennent de vous entretenir de lui. Pour ce qui eſt de fouler les grains aux piés de ſes chevaux, cela ne ſe peut, car il ne monte jamais à cheval. D'ailleurs je n'ai jamais entendu dire qu'il l'eût fait ; & à l'égard du dédommagement, il n'eſt pas aſſez libéral pour cela. De dire qu'il ôte le fuſil à ſes voiſins, s'il l'a fait, cela n'eſt jamais venu à ma connoiſſance ; mais de ſouffrir qu'on tue ſon gibier, il n'a garde ; & je ne doute point qu'il n'en coutât cher à celui qui ſeroit aſſez hardi pour l'offenſer par un endroit ſi délicat. Un de ces meſſieurs vous a dit qu'il eſt le plus mauvais maître du monde, l'autre qu'il eſt le meilleur : je connois tous ſes domeſtiques, je n'en ai jamais entendu aucun ni s'en plaindre ni s'en louer. Fort bien, fort bien, dit ADAMS ; mais dites-moi un peu comment ſe comporte-t-il en qualité de juge de paix ? Par ma foi, repliqua le cabaretier, j'aurois de la peine à vous le dire, je ne ſais même s'il l'eſt. Il a autrefois décidé un cas entre ces deux meſſieurs qui viennent de partir, & il le décida ſelon le bon droit, à ce que tout le monde dit alors. En faveur duquel des deux le décida-t-il, demanda ADAMS ? La belle queſtion, s'écria l'hôte, après ce que vous venez de leur entendre dire de ſon caractere ! Je les écoutois, & je ſavois bien qu'ils mentoient tous deux ; mais ce n'eſt pas à moi à

contredire ceux qui boivent chez moi.

Dieu nous préserve, dit ADAMS, de voir le monde arriver à ce point de méchanceté, que de déchirer la réputation d'autrui par rapport à un vil intérêt, ou, qui pis est, par quelque ressentiment souvent mal fondé. Je crois plutôt que nous nous sommes trompés, & que c'est de deux hommes différens qu'ils ont parlé; car il y a bien des châteaux sur le chemin. Quoi donc, mon ami, interrompit le cabaretier, est-ce que vous voulez me faire croire que vous ne mentez jamais? Non pas par malice au moins, répondit ADAMS, ni pour nuire à la réputation de qui que ce soit. C'est-à-dire, que vous ne mentez pas, repartit l'autre, à dessein de faire pendre un homme ou de le ruiner; mais il est permis pour l'amour de nous-mêmes de parler mieux de nos amis, que de ceux que nous n'aimons point. Pour l'amour de vous-même, dit ADAMS, vous devez toujours dire l'exacte vérité; parce qu'en faisant le contraire, vous nuisez à la partie la plus noble de vous-même, je veux dire à votre ame, qui est immortelle. L'homme doit-il être assez insensé pour la risquer en vue d'un vil intérêt mondain, qui n'est que de la boue? Car qu'est-ce que les biens de ce monde, en comparaison des biens infinis qui nous sont réservés dans l'éternité?“

L'hôte le regarda en souriant, prit un verre de biere, & but à la santé de l'éter-

nité, ajoutant que quant à lui il tenoit pour le tems. „ Comment, reprit ADAMS, ne croyez-vous pas qu'il y a un autre monde ? Je le crois, répondit l'hôte, je ne suis point athée. Et vous croyez de plus que votre ame est immortelle, dit ADAMS ? Dieu me garde d'en douter, répliqua l'autre. Et le Paradis, & l'Enfer, dit le Ministre ? Oh, repartit le Cabaretier, ces choses ne doivent point être nommées hors de l'église, c'est-là seulement qu'on y doit penser. Mais à quoi bon aller à l'église, dit le vicaire, si tout ce que vous y apprenez n'a aucune influence sur votre conduite ? Je vais à l'église, répondit l'hôte, pour dire mes prieres, & me comporter pieusement. Et ne crois-tu rien de ce qu'on y dit ? J'en crois la plupart des choses, monsieur, répondit le cabaretier. Et ne trembles-tu point, repartit le ministre zélé, quand tu penses à une punition éternelle ? Pour ce qui est de cela, répliqua l'hôte, je n'y ai jamais pensé un moment de ma vie. A quoi bon nous embarrasser des choses qui sont si loin de nous ? Notre cruche est vuide, je vais la remplir. "

Pendant qu'il descendoit à la cave, un carosse public s'arrêta à la porte. Le cocher étant entré dans la maison, la Maîtresse lui demanda quel monde il avoit dans sa voiture. Un tas de bégueules, répondit-il, » que j'ai envie de renverser dans le pre-» mier bourbier que je trouverai. Vous

» ne les engagerez pas à boire un coup,
» je vous en donne ma parole. ADAMS
» lui demanda, s'il n'avoit pas vu un jeu-
» ne-homme à cheval. Oui, dit le cocher:
» une Demoiselle, qui est dans mon carosse,
» l'a dégagé lui & son cheval: sans l'orage
» il seroit déja ici. Que le Seigneur le lui
» rende au centuple, « repartit ADAMS.
Il s'avança en même tems vers le carosse, pour voir cette charitable personne. Mais quelle fut sa surprise, quand il reconnut Mademoiselle *Slipslop*. Celle de la Demoiselle fut bien moindre, parce que JOSEPH lui avoit dit que Mr. ADAMS étoit en chemin & avoit pris les devans. Les politesses de part & d'autre étant finies, Mademoiselle *Slipslop* gronda l'hôtesse, pour ne lui avoir pas avoué d'abord que Mr. ADAMS étoit chez elle; mais elle avoit demandé un Ecclésiastique, & la bonne femme avoit pris le Vicaire pour quelque Marchand Forain; d'autant plus qu'il y avoit une foire près de là, & qu'il étoit vêtu d'un sur-tout très large, de couleur grise, garni de boutons noirs, avec une courte perruque jadis brune, & que son chapeau n'avoit que la moitié des bords, le reste étant rongé par le tems : *Tempus edax rerum*.

JOSEPH vint le joindre à la fin, & Mademoiselle *Slipslop* voulut absolument qu'il cédât le cheval au Vicaire, pour monter

dans la voiture : mais il répondit qu'il étoit fort en état d'aller à cheval, & que d'ailleurs il savoit trop son devoir pour aller en carosse, pendant qu'une chétive monture porteroit sa révérence. Mademoiselle *Slipslop* l'auroit emporté à la fin, si une dame du carosse n'avoit terminé la dispute, en déclarant hautement qu'elle ne souffriroit pas un garçon de livrée dans la même voiture avec elle. Ainsi M. ADAMS fut obligé d'y prendre place, & JOSEPH continua sa route comme il l'avoit commencée.

Le carosse étoit à peine en mouvement, que mademoiselle *Slipslop* dit, en s'adressant au ministre : „ Ah ! M. ADAMS, que de changement chez nous depuis la mort du Chevalier ! " Ouï, répondit ADAMS ; je m'en suis bien douté, par quelques mots que JOSEPH a laissé échapper dans les entretiens que j'ai eus avec lui. Ah ! dit-elle, qui l'auroit cru ? Mais plus on est dans le monde, & plus on voit arriver de choses. Que dans un petit nombre de lustres que j'ai parcourus, mes yeux ont vu de positions diverses dans la vie humaine, & de *révivisscitudes* ! Je suis faite aux *mutabilités* de la fortune. Enfin, JOSEPH donc vous a donné à entendre..... Pour ce qu'il m'a dit, répondit le ministre, c'est autant d'enseveli ; car avant que de me dire le moindre mot sur ces choses, il m'a fait promettre le secret. Je suis très-mortifié d'entendre que

madame ſe conduiſe ſi mal, je l'avois toujours crue bonne chrétienne, & je ne l'aurois jamais ſoupçonnée d'avoir de mauvais deſſeins, ſurtout à l'égard d'un garçon ſon propre domeſtique. Ces choſes-là ne ſont pas des ſecrets pour moi, dit *Slipslop*, & ne le ſeront même pour perſonne dans quelque tems d'ici; car depuis que ce garçon eſt parti, elle eſt comme une extravagante. Je la plains de tout mon cœur, répondit ADAMS. Dans le fond c'eſt une bonne dame. Il eſt vrai que je l'ai ſouhaitée plus aſſidue à l'office, cependant elle a fait beaucoup de bien dans la paroiſſe. Ah! M. ADAMS, M. ADAMS, s'écria *Slipslop*, on ne voit pas tout. Bien des choſes ont été données ſans ſes ordres; je vous ai entendu dire en chaire, qu'il ne faut jamais ſe vanter; cependant je ne puis m'empêcher de dire, que ſi elle avoit tenu ſes clefs, les pauvres ſe ſeroient paſſés de bien des cordiaux que je leur ai donnés. Pour mon défunt maître, c'étoit un très-honnête homme, un ſeigneur tout rempli de *bienfaiſance*, & dont le cœur étoit des plus *magnifiques*, & des plus ſenſibles aux *indigences* de ſon prochain. Il auroit fait un bien infini, ſi on lui avoit laiſſé la liberté de ſuivre ſon inclination; mais il aimoit la tranquilité *apathique*. Que Dieu veuille avoir ſon ame, je ſuis ſûre qu'il eſt au ciel, où il jouït d'un repos que certaines gens

l'empêchoient de goûter ici-bas. “ M. ADAMS lui répondit, qu'à moins que sa mémoire ne le trahit, elle avoit autrefois été d'un autre sentiment, puisqu'il croyoit l'avoir souvent entendue louer sa maîtresse & blâmer son maître. Je ne sais pas, répliqua-t-elle, ce que j'ai pu penser autrefois; mais à présent je sais bien que les choses sont telles que je viens de vous dire. Le monde verra bientôt qui s'est trompé. Pour moi, je dis que rien n'est plus étonnant, que de voir certaines personnes assez hardies pour regarder le monde en face.

Elle & M. ADAMS continuerent à s'entretenir de la sorte, jusqu'à ce que le carosse fût arrivé vis-à-vis un château situé à côté du grand chemin. Une des dames l'ayant remarqué, s'écria: » Voilà la demeure de » l'infortunée *Léonore*, si l'on peut avec » justice appeler infortunée une fille réelle- » ment coupable, & qui s'est attiré son » malheur par sa faute. “ Ces mots furent plus que suffisans pour exciter la curiosité de M. ADAMS & de tous les autres, qui se joignirent à lui pour prier la dame de leur conter l'histoire de cette *Léonore*. La dame, qui étoit très-polie, ne se fit point prier; mais leur ayant dit qu'elle souhaitoit que le plaisir de la narration se trouvât assez grand pour les récompenser de leur attention, elle commença ainsi son récit.

CHAPITRE IV.

Hiſtoire de LÉONORE, *ou la Coquette malheureuſe.*

LÉONORE eſt demoiſelle. Son pere a du bien. Elle eſt grande & bien faite ; & ſon air vif & ſpirituel répand un agrément ſur toute ſa perſonne. Cet air plaît davantage, comme vous ſavez, qu'une parfaite beauté peu animée ; & ces perſonnes allument plus ſouvent des paſſions dangereuſes, que celles qui ſont réguliérement belles. Elle demeuroit avec une tante, dans une petite ville du nord d'*Angleterre*. Comme elle aimoit les plaiſirs à l'excès, il ne ſe donnoit jamais de bal qu'elle ne s'y trouvât, & il n'y avoit point d'aſſemblée où elle ne parût : ce qui lui donnoit ſouvent occaſion ſatisfaire ſa vanité, en jouïſſant des préférences que les hommes lui prodiguoient, au préjudice de toutes les autres femmes.

Parmi ceux qui lui adreſſerent ſérieuſement leurs vœux, le jeune H*orace* ſe diſtingua ſi avantageuſemeut de tous ſes rivaux, qu'il eut lieu de ſe flatter de ſon approbation. Si elle danſoit avec lui, on voyoit la joie briller dans ſes yeux. A la promenade, ſi H*orace* étoit à ſes côtés, elle ne ſe laſſoit point de marcher. Enfin elle fit ſemblant d'ignorer

d'ignorer à quoi les démarches des autres tendoient, tandis qu'elle écoutoit *Horace* avec tant d'attention, que quelquefois elle fourioit à des propos où elle n'auroit dû rien comprendre.

Ici M. ADAMS interrompit la dame, en lui difant: » Je vous prie, madame, dites-» nous qui étoit cet *Horace*. " C'étoit un gentilhomme, répondit-elle, que fes parens avoient deftiné à la robe, & il y avoit déjà quelques années qu'il faifoit profeffion de la jurifprudence, en qualité d'avocat. Sa figure étoit des plus gracieufes, & fon air noble le diftinguoit de tous fes pareils: fon air étoit grâve fans être févere, & fon efprit amufant mais un peu cauftique. C'étoit fon feul défaut, qu'il négligeoit de corriger. Il aimoit *Léonore* avec une paffion fi refpectueufe, qu'il fut le dernier à s'appercevoir du progrès qu'il avoit fait fur le cœur de fa maîtreffe. Toute la ville les avoit mariés, avant qu'il prît affez de confiance dans les marques de bienveillance qu'il recevoit de *Léonore*, pour lui faire une déclaration précife: fa maxime étoit qu'on ne doit jamais parler férieufement d'amour à une femme, qu'on n'ait fait affez de progrès fur fon cœur, pour l'engager à fouhaiter d'en venir à un éclairciffement.

Mais quelque modefte que foit un amant, dont les craintes augmentent le prix de la moindre faveur qu'on fait à fes rivaux, & en

même tems diminuent celles qu'il reçoit lui-même, la passion d'*Horace* ne pouvoit l'aveugler jusqu'à lui ôter l'espérance de réussir : car le penchant que *Léonore* avoit pour lui, étoit devenu aussi visible que son ardeur pour elle. » Jamais je n'ai vu (dit » la précieuse, qui avoit refusé à JOSEPH » la permission d'entrer dans le carosse) » aucune de ces effrontées créatures venir » à une bonne fin ; & rien ne peut me » surprendre dans la suite de cette his- » toire. «

La dame reprit le fil de son récit sans lui répondre. Un jour on étoit à la promenade en grande compagnie, & la conversation commençoit à s'animer, quand *Horace*, s'approchant de *Léonore*, lui dit à l'oreille, qu'il la prioit de se détacher de la compagnie pour quelques momens, parce qu'il avoit à lui parler d'une affaire de la derniere importance. » La croyez-vous d'une si grande » importance, repartit-elle en souriant. » J'espere, madame, lui répondit-il, que » vous aurez la bonté de la croire de consé- » quence, puisque tout le bonheur de ma » vie dépend de l'événement. «

Léonore, qui devina facilement de quoi il vouloit l'entretenir, fit ses efforts pour remettre l'entretien à un autre jour ; mais *Horace*, qui s'étoit trop avancé pour ne pas profiter d'une démarche qui lui avoit abrégé la moitié du chemin, ne voulut aucune

défaite, & la mena dans une allée médiocrement éloignée, où il y avoit peu de monde. *Horace* alors prit la main de *Léonore*, en la regardant tendrement, & après un profond soupir, il lui dit d'une voix entrecoupée. » Ah! *Léonore*, faut-il que je vous » explique sur quoi je fonde toute ma félicité? Se peut-il que quelque chose en » vous mette un obstacle à mon bonheur, » & que je ne puisse vivre si vous êtes » obstinée à la garder? Qu'est-ce que cette » chose, demande *Léonore*? Vous devez » être fort surprise, répondit-il, de ce que » je trouve quelque chose en vous qui me » déplait. Cependant vous pouvez le de- » viner, puisque si les richesses du monde » entier étoient à moi, je les sacrifierois » toutes pour vous l'ôter. Oui, il faut vous » en défaire, afin de donner tout le reste. » *Léonore* peut-elle ignorer encore ce que » c'est, ou ne veut-elle point m'entendre? » Faut-il m'expliquer plus clairement? Hé » bien, madame, c'est.... c'est votre nom. » En le quittant, pour vous donner à moi, » vous me rendez le plus heureux de tous » les hommes: mais si ce nom vous est trop » cher pour le changer, ou si le mien vous » paroît indigne de cet échange; je suis le » plus infortuné de tous les humains. « *Léonore*, qui l'écoutoit avec une émotion peinte sur son visage (tant sa rougeur la trahissoit), lui dit d'un ton qu'elle s'efforçoit

de faire passer pour un ton de colere, que si elle avoit pu soupçonner une pareille déclaration, elle se seroit bien gardée de s'éloigner de la compagnie. » Vous m'avez » tant surprise, ajouta-t-elle, & je suis si » fort effrayée, que je vous prie de me » reconduire à l'endroit où nous devons » retrouver les autres. » *Horace*, presqu'aussi tremblant qu'elle, obéit sans lui répliquer.

» Quel imbécile, s'écria *Slipslop* ! Le » pauvre enfant ne connoissoit guere notre » siecle. En vérité, mademoiselle, dit » ADAMS, je crois que vous avez raison. » Pour moi, si j'avois été à sa place, j'aurois » su à quoi m'en tenir, avant que de la » ramener rejoindre la compagnie, ayant » tant fait que de la tirer à l'écart. « La précieuse pria la dame d'abréger tous ces discours, qui selon elle, blessoient un peu la pudeur.

Hé bien, lui dit la dame, je vais rendre mon récit le plus laconique que je pourrai. Après cette scene, Horace & *Léonore* se mirent ensemble sur ce qu'on appelle le bon pié. Le contrat étoit écrit, & les affaires réglées. Enfin il ne manquoit plus que la derniere cérémonie, pour mettre *Horace* au comble de ses voeux. Le jour étoit pris pour les nôces au bout d'environ quinze jours. Dans cet intervalle, l'assemblée de la province pour la basse-justice se tenoit

dans une petite ville, à vingt milles de celle où *Léonore* faisoit sa demeure. C'est la coutume des jeunes avocats de se trouver à ces assemblées, non par intérêt, mais pour se perfectionner dans la jurisprudence, & quelquefois afin d'essayer leurs talens pour le bareau. Ordinairement le plus ancien juge de paix, qui est président né de ces sortes d'assemblées, fait une espece de discours sur quelques-uns des actes du parlement, par maniere d'instruction.

» Vous vous trompez un peu, dit ADAMS, » & si vous voulez bien me le permettre, » je vous remettrai dans le bon chemin. Je » me suis trouvé à quelqu'une de ces assem- » blées, qui se font tous les trois mois, & » qu'on appelle *Session*; & j'y ai remarqué » qu'au lieu que, selon ce que vous venez » de dire, les juges instruisent les avocats, » ce sont réellement les avocats qui instrui- » sent les juges. « Cela ne fait rien à notre histoire, reprit la dame. *Horace* qui vouloit faire fortune dans sa profession, se rendit à cette assemblée, afin de ne rien négliger de ce qu'il croyoit nécessaire à son avancement, dans la douce espérance de placer avec le tems sa chere *Léonore* dans un rang digne d'elle.

L'après-midi du jour même qu'il partit, *Léonore* étant à sa fenêtre vit passer un carosse à six chevaux, qu'elle dit à une de ses amies, nommée *Flore*, être l'équipage

le plus leste & le plus magnifique qu'elle eût encore vu, ajoutant ces paroles dignes de remarque : Ah ! ma chere *Flore*, je suis amoureuse de cet équipage. Son amie ne fit pas attention dans le moment à cette saillie, mais l'événement la rappela à son souvenir.

Le même soir il y eut bal. *Léonore* s'y rendit, mais dans l'intention de faire un sacrifice à son cher *Horace*, en se privant du plaisir de la danse, ne pouvant le partager avec lui. Que les femmes n'ont-elles autant de fermeté pour garder les résolutions qu'elles font, qu'elles ont de courage pour les faire ! Le maître du carosse vint au bal; ses habits étoient sur le ton de son équipage ; tous les yeux furent pour lui ; les petits-maîtres de la province se virent éclipsés dès qu'il mit le pié dans la salle.

» Madame, interrompit ADAMS, peut-» on, sans être importun, vous demander » comment il étoit habillé ? «

A ce qu'on dit, répondit la dame, il portoit un habit de velours cizelé, couleur de canelle, brodé en or, & doublé d'un satin couleur de rose; sa veste étoit de drap d'argent, brodé aussi en or. Je ne puis vous détailler son ajustement, mais je sais qu'il étoit à la *Françoise*; car *Bellairmine* (c'étoit son nom) ne faisoit que d'arriver de *Paris*.

Cette figure brillante n'attira pas plus l'attention de toutes les femmes du bal, que *Léonore* n'attira la sienne. Dès qu'il eut jetté

les yeux sur elle, il devint immobile, & seroit resté tel, si la politesse ne l'avoit rappelé à lui-même. Cependant il n'avoit que trop fait, pour convaincre toute l'assemblée de sa passion naissante. Ce qui fit que chaque dame se mit en devoir d'accepter les politesses de leurs anciens amans; parce qu'elles voyoient qu'il n'y avoit rien à espérer pour elles du côté de *Bellairmine*, quoiqu'elles fissent tout ce qu'elles purent pour empêcher qu'il ne s'attachât à *Léonore*. » *Léonore* ne dansera pas ce soir, disoient-» elles, son amant n'est pas ici. N'est-il » pas vrai, mademoiselle, ajouta quel-» qu'une en lui adressant la parole à elle-» même, que nous serons privés du plaisir » de vous voir danser? « Elles porterent enfin leur malice si loin, que de lui envoyer un homme qu'elle haïssoit, pour la prendre, afin que lui ayant refusé de danser, elle se mit dans la nécessité de refuser aussi *Bellairmine*; mais tous leurs projets furent inutiles.

Léonore jouït du plaisir de s'être attiré l'admiration de l'étranger, & l'envie de toutes les autres femmes. Quel triomphe pour elle! Son cœur bondissoit de joie & de satisfaction à tel point, que sa tête se ressentit de son agitation jusqu'aux convulsions. Elle fit mine de vouloir parler à quelques personnes de sa connoissance, sans cependant leur dire un seul mot; car ne

pouvant ouvrir ſon cœur à qui que ce fût, en parlant de ſa gloire, elle ne pouvoit ſe réſoudre à ſe priver un inſtant de ſa douce contemplation. Elle n'avoit jamais reſſenti un bonheur ſi touchant : elle avoit ſouvent joui des peines d'une ſeule femme ; mais de ſe voir l'objet de l'envie & des malédictions de toute une aſſemblée, étoit un comble de délices réſervé pour cet heureux moment. Cette ſituation trop heureuſe troubla ſon jugement, & lui fit faire mille ſottiſes. Elle rioit, ſoupiroit, & rougiſſoit alternativement, ſans ſujet & ſans précaution. Pour trancher le mot, ſon maintien étoit digne de l'égarement de ſon imagination, qui lui inſpiroit le deſir de ſe montrer inſenſible aux hommages de l'étranger, mais en même tems de triompher de toutes les dames en général qui étoient préſentes, & de chacunes d'elles en particulier.

Telle étoit la ſituation de ſon eſprit, quand *Bellairmine*, qui venoit de s'inſtruire ſur ſa naiſſance, s'avança vers elle, & en la ſaluant reſpectueuſement, lui demanda s'il pouvoit ſe flatter qu'elle lui accorderoit l'honneur de danſer un menuet avec elle, ce que *Léonore* lui accorda ſans héſiter. Elle continua à danſer avec lui toute la nuit, & à goûter la plus parfaite félicité dont ſon ame fut capable.

A ces mots ADAMS fit un long gémiſſement ; ce qui effraya toutes les dames, &

leur fit demander s'il ſe trouvoit mal. Il leur répondit, qu'il ne faiſoit que gémir ſur la folie de *Léonore*. Le bal finit vers les ſix heures du matin, continua la dame. *Léonore* ſe mit au lit : mais le ſommeil ne l'y ſuivit point, ou ſi elle s'aſſoupit, ce ne fut que pour rêver bals, équipages, & parties de plaiſir, dont B*ellairmine* l'avoit entretenue pendant la nuit.

L'après-midi il lui rendit une viſite dans ſon adorable équipage. Il étoit charmé d'elle, & s'étant informé du bien de ſon pere, qui lui convenoit fort ; car, malgré la figure diſtinguée qu'il faiſoit, il s'en falloit beaucoup qu'il reſſemblât à *Créſus* ou à *Attale* du côté des richeſſes. " *Attale !* dit ADAMS en l'interrompant : hé ! par quel hazard ce nom-là vous eſt-il connu ? » La Dame ne répondit qu'en ſouriant, & continua. Il en fut ſi content, dit-elle, qu'il forma la réſolution de la demander en mariage. Il s'adreſſa à elle-même, pour en obtenir la permiſſion, d'une façon ſi preſſante & ſi paſſionnée, qu'il réuſſit aſſez pour ſe faire dire, que s'il obtenoit le conſentement de ſon pere ; il n'auroit plus d'obſtacles à vaincre. C'étoit ſe donner à lui, à ce qu'elle croyoit ; car elle ne douta aucunement que ſon pere ne ſe laiſſât attendrir en faveur du brillant équipage.

Ainſi, ce qu'H*orace* avoit eu tant de peine à gagner par une ſuite de larmes, de

prieres, & de soumissions, *Bellairmine*, petit-maître amphibie, moitié *François*, moitié *Anglois*, avec sa galanterie & son étourderie l'emporta dans un instant. Ce que la modestie avoit eu de la peine à élever dans l'espace d'un an, l'impudence le détruisit de fond en comble en moins de vingt-quatre heures. Ici ADAMS réitera ses gémissemens; mais les Dames qui commençoient à le connoître, n'y prirent pas garde.

Depuis l'ouverture de l'assemblée de la veille, jusqu'à la fin de la visite de *Bellairmine*, *Léonore* n'avoit point porté ses réflexions jusqu'à *Horace*. Mais dès qu'il fut sorti, H*orace* revint à son esprit; non pas, comme deux jours auparavant, orné de mille agrémens & doué de mille vertus: au contraire, son image ne lui paroissoit qu'un spectre importun. Elle souhaitoit que B*ellairmine* & son charmant carosse eussent paru à ses yeux, avant qu'elle se fut engagée avec H*orace*. « Mais, reprit-elle, pour» quoi donc souhaiterois-je de l'avoir vu » auparavant, & à quoi me sert-il de l'avoir » vu? H*orace* est mon amant, & presque » mon époux. N'est-il pas aussi beau, & » même plus beau que B*ellairmine*? Mais » *Bellairmine* est plus poli, & mieux élevé, » on ne peut en disconvenir. Hier cepen» dant j'aimois H*orace* plus que moi-même, » mais hier mes yeux n'avoient pas contem-

» plé *Bellairmine*. Hélas! le pauvre *Horace*, » il m'aime, il mourra, si je l'abandonne. » Mais *Bellairmine* ne peut-il pas mourir » aussi de désespoir? *Horace* a eu mes pre- » miers voeux. Est-ce la faute de *Bellair-* » *mine*? non, c'est son malheur. Car si je » l'avois vu plutôt, je l'aurois préféré indu- » bitablement. Ne m'a-t-il pas préféré à » toutes mes compagnes, qui à l'envi cher- » choient à le captiver? *Horace* n'a jamais » eu occasion de me faire un si illustre sacri- » fice; peut-il m'offrir un équipage, ou aucun » de ces agrémens que *Bellairmine* met à » mes piés? Quelle différence pour moi que » de me voir la femme d'un avocat, ou celle » d'un homme qui a autant de richesses que » *Bellairmine*! Si j'épouse *Horace*, je ne » triompherai que d'une seule rivale. Si » j'épouse *Bellairmine*, je causerai de l'envie » à toutes mes connoissances. Quel ravisse- » ment! Mais puis-je voir *Horace* sans re- » mords? Il a juré de ne point survivre à » mon indifférence. Mais peut-être qu'il » n'en mourra point. Après tout, puis-je » l'en empêcher s'il en a envie? Dois-je me » sacrifier à lui? *Bellairmine* peut mourir » aussi, s'il me perd. « Elle étoit absorbée dans ces réflexions, quand deux demoiselles de ses amies vinrent la prendre pour la mener à la promenade, & par ce moyen lui fournirent une occasion de suspendre un peu ses inquiétudes.

Le lendemain matin *Bellairmine* déjeuna avec elle en présence de sa tante, à qui il fit une entiere confidence de sa passion. Dès qu'il fut sorti, la bonne dame commença de la sorte, en s'adressant à sa niece: » Vous voyez, mon enfant, lui dit-elle, ce que la fortune vous offre, & j'espere que vous êtes trop sage pour refuser votre bonheur. Ne m'en parlez point, ma tante, je vous en conjure, lui répondit *Léonore*; vous savez les engagemens que j'ai pris avec *Horace*. Belle affaire vraiment, répliqua la tante! mettez-vous à genoux, & rendez graces au ciel, qui vous donne une si bonne raison de les rompre. Une femme raisonnable peut-elle balancer entre avoir un bel & bon carosse à six chevaux, & aller à pié toute sa vie? *Bellairmine* vous offre l'un, & *Horace* l'autre. Il est vrai, reprit *Léonore*, mais que dira le monde? il me condamnera. Le monde se range toujours du côté de la prudence, répartit la tante; il vous condamneroit, si vous vouliez sacrifier vos intérêts à quelqu'autre considération. J'ai plus d'expérience que vous dans le monde, & votre ignorance se montre bien, en m'opposant un obstacle si frivole. Le monde est plus sage que vous ne le croyez; il y a longtems que j'y suis, & je n'ai encore rien vu qui méritât la préférence sur la richesse. Tous ceux que j'ai connus, qui se sont mariés par d'autres motifs, s'en sont bientôt repen-

tis. D'ailleurs, si nous examinions les personnes, pouvez-vous être assez folle pour préférer un écolier à peine échappé de l'université, à un seigneur comme *Bellairmine*, qui a voyagé par le monde. Personne ne peut disputer à ce dernier le titre d'un cavalier accompli, des plus accomplis même, & de très-bel homme. Peut-être n'hésiterois-je point, reprit *Léonore*, si je savois comment me tirer d'affaire avec décence. Laissez-moi faire, répondit la tante ; votre pere n'a rien su de tout ceci ; je croyois que le premier étoit votre fait, ignorant ce que la fortune vous réservoit ; mais à présent je me charge de vous dégager. Je répondrai si bien à votre premier amant, qu'il vous laissera en repos. « *Léonore* fut convaincue par la force de ce raisonnement, & *Bellairmine* soupant avec elle ce même soir, il fut conclu qu'il partiroit le lendemain, pour aller la demander à son pere ; & de son côté elle lui promit de consommer le mariage à son retour.

Peu de tems après qu'on eut desservi, la tante se retira, & *Bellairmine* se voyant seul avec sa maitresse, lui tint ce discours ; » Oui, mademoiselle, lui dit-il, je vous jure que mon habit a été fait à *Paris*, & je défie le meilleur tailleur d'*Angleterre* de l'imiter. Il n'y a aucun d'eux qui sache couper. Remarquez la coupe de cette basque ; un *Anglois* auroit-il jamais su la tourner

avec tant de délicatesse ? Et mes livrées ; qu'en dites-vous, mademoiselle ? *Léonore* répondit qu'elles étoient fort belles. Tout cela est *Parisien*, s'écria-t-il ; ma foi je ne confie que les surtouts de mes gens aux *Anglois*, qui sont des ânes. Mes surtouts, je l'avoue, sont de *Londres* ; il faut employer ses compatriotes autant qu'on le peut, principalement un homme comme moi, qui me fais gloire d'être du parti opposé à la cour, jusqu'à ce qu'on me donne une charge, s'entend. Mais pour ce qui me regarde, je verrois toute l'île engloutie dans la mer, plutôt que de me couvrir d'un habit qui y auroit été fait ; & je suis persuadé, mademoiselle, que quand vous aurez vu *Paris*, votre goût sera de même. Vous ne pouvez concevoir l'augmentation de beauté que vous empruntez des modes *Françoises*. «

Avec ces discours si à la mode ils consumoient le tems, lorsque la porte s'ouvrant tout d'un coup, *Horace* se présenta aux yeux de *Léonore*, & la mit dans un état plus facile à imaginer qu'à dépeindre.

„ Ah la pauvre fille ! s'écria mademoi-
„ selle *Slipslop*, dans quel terrible contraste
„ elle dut se trouver alors ! Point du tout,
„ dit Mlle. *Prudotte* la précieuse, des créa-
„ tures comme elle ne rougissent de rien.
„ Elle avoit donc un front d'airain, ajouta
„ ADAMS, une effronterie plus grande que
„ celle de *Laïs* ou de *Phryné* ? " Si la

familiarité d'*Horace* étonna *Bellairmine*, continua l'hiſtorienne, l'aſpect de ce dernier ne ſurprit pas moins *Horace*. *Léonore* parut fort embarraſſée d'abord ; mais à la fin, appelant toute ſa fermeté à ſon ſecours, elle demanda à ce dernier, pourquoi il venoit la voir à une heure ſi indue. Je vous aurois déjà, mademoiſelle, demandé pardon, lui dit-il, de la liberté que j'ai priſe, ſi vous trouvant en compagnie, je ne me fuſſe raſſuré ſur la crainte que j'aurois dû avoir de troubler votre repos. En ce moment *Bellairmine* ſe leva, & fit un tour en danſant, pour accompagner un air qu'il chantoit à voix baſſe. *Horace* profitant de cet intervalle s'approcha de *Léonore*, pour lui demander à l'oreille ſi ce cavalier étoit ſon parent. Pas encore, répondit-elle en ſouriant. Elle ajouta que la queſtion étoit ſurprenante de ſa part. La jalouſie ne me l'a pas fait faire, mademoiſelle, lui dit *Horace*. „ La jalouſie ! s'écria-t-elle. Voilà qui eſt „ bon ! de la jalouſie de votre part ! „ Il vous ſiéroit bien de vous donner des „ airs de jaloux. « Ces mots ſurprirent *Horace*, mais avant de pouvoir y répondre, *Bellairmine* revînt en danſant dire à *Léonore*, qu'il craignoit de ſe rendre incommode, puiſqu'il paroiſſoit qu'elle avoit à s'entretenir avec ce monſieur ? „ Je n'ai „ rien de particulier à lui dire, répondit-

„ elle, ni à qui que ce ſoit, rien qui vous „ doive être caché. "

Vous me pardonnerez, Mademoiſelle, lui dit *Horace*, ſi je prens la liberté de vous demander qui eſt ce Cavalier, qui doit, dites-vous être inſtruit de nos ſecrets. Vous le ſaurez aſſez tôt, répondit *Léonore*; mais dites-nous, je vous prie, quels ſont ces ſecrets qui ſont entre vous & moi; je n'en connois point d'une ſi grande conſéquence. Ah! Mademoiſelle, s'écria *Horace*, vous ne voudriez pas aſſurément que je priſſe pour vrai ce que vous venez de dire. Il m'eſt fort indifférent, dit-elle, que vous le preniez pour vrai ou pour faux. J'ai autant de peine à comprendre votre viſite, que vous à interpréter mes diſcours. Un homme qui ſait vivre, doit-il être importun de cette ſorte? Car quoique mes gens vous aient dit que j'y étois, ils vous ont ſans doute fait entendre que j'étois occupée. Mademoiſelle, repliqua *Horace*, je ne me ſerois jamais imaginé qu'une converſation avec un Etranger (car tel eſt Monſieur à votre égard) fût une occupation pour vous, & que dans cette occaſion ma viſite vous fût importune. Des perſonnes qui ſont ſur le pié où nous ſommes enſemble, ne ſont pas, ce me ſemble, obligées à tant de cérémonie. Vous rêvez ſans doute, Monſieur, reprit *Léonore*, ou vous voudriez me perſuader que je rêve moi-même.

J'ignore ces raiſons, qui peuvent diſpenſer un homme qui ne m'eſt rien, des regles de la bienſéance. Quoi ! interrompit *Horace*, eſt-il donc vrai que *Léonore* me dit que je ne lui ſuis rien, après tout ce qui s'eſt paſſé entre nous ? Comment ? vous oſez m'inſulter ainſi en préſence de Monſieur, ajouta-t-elle en montrant *Bellairmine* ? Qu'entens-je, dit ce dernier s'avançant vers *Horace*, & enfonçant ſon chapeau ? Eſt-il quelqu'un aſſez hardi pour inſulter Mademoiſelle devant moi ? je ſuis ſon protecteur. Dites plutôt, Monſieur, que Mademoiſelle vous protége, repliqua *Horace* ; mais ſoyez prudent, s'il vous plaît. A ces mots, *Horace* ſecoua un fouet qu'il tenoit à la main. Oh ſerviteur très-humble, très-humble ſerviteur, dit *Bellairmine* ; je vous entens à préſent. »

Comme il prononçoit ces mots, la tante, qu'on avoit avertie de la viſite d'*Horace*, entra, & en peu de paroles elle lui fit entendre de quoi il étoit queſtion en lui faiſant voir bien clairement, que rien n'étoit arrivé pendant ſon abſence de trois jours, ſi ce n'eſt un changement total dans les inclinations de *Léonore*, qui ſe mit alors à pleurer, en lui demandant ce qu'elle avoit pu lui faire, pour l'engager à la traiter ſi indignement. *Horace* pria poliment *Bellairmine* de ſortir avec lui ; mais les Dames l'en empêcherent, en le tenant entre leurs

pour me faire abandonner le pauvre *Horace.* C'eſt vous, ajouta-t-elle, en verſant un torrent de larmes, qui m'avez forcée à ce honteux changement. Sans vous, *Bellairmine* n'auroit jamais pu m'attendrir. Si vous ne l'aviez pas approuvé, j'aurois mépriſé & ſon équipage & ſa fortune. Votre malheureuſe éloquence m'a perdue. Il n'eſt plus d'H*orace* pour moi. "

La pauvre tante, accablée de ce torrent de reproches, eut peine à rappeler ſes ſens. Mais à la fin s'étant miſe en état de parler : „ Ma nièce, dit-elle, votre ingratitude ne me ſurprend point. Celles qui ſe mêlent de conſeiller vos pareilles pour leur avantage, doivent s'attendre à ſe voir remercier de la ſorte. Mais mon frere me rendra plus de juſtice, & me ſaura gré d'avoir rompu votre mariage avec H*orace*, à quelque prix que ce ſoit. Cela n'eſt pas ſi abſolument dans votre pouvoir que vous l'imaginez, reprit *Léonore.* D'ailleurs il ne vous convient guères de l'entreprendre, après que vous avez reçu de lui tant de préſens conſidérables. " Il étoit vrai qu'*Horace* avoit fait un grand nombre de préſens à la tante; mais le matin que B*ellairmine* avoit déjeuné avec elles, un diamant qu'il fit paſſer galamment de ſon doigt au ſien, les avoit tous effacés.

La bile de la tante commençoit à s'émouvoir, quand un domeſtique vint préſenter

l'avoit porté presqu'expirant dans une hôtellerie, où les Chirurgiens l'ayant visité avoient dit que sa blessure étoit mortelle. A ce triste récit elle saute en bas de son lit, s'arrachant les cheveux, se meurtrissant la gorge, & se livrant au plus affreux désespoir. Sa tante la voyant en cet état, fait de son mieux pour la consoler. » Tandis qu'il respire encore, il ne faut pas se désespérer, ma chere niece, lui dit-elle; il peut en revenir. D'ailleurs vos cris ne peuvent le soulager, ils ne peuvent que vous exposer à rester fille plus longtems. Ainsi, dans la situation où vous êtes, le seul parti que vous ayiez à prendre, est d'oublier *Bellairmine*, & de vous réconcilier avec *Horace*. Ne m'en parlez point, s'écria *Léonore* : n'est-ce pas pour moi que *Bellairmine* a perdu la vie? Ces perfides appas, ajouta-t-elle, en se regardant dans une glace, ces maudits yeux ont causé la perte du plus aimable homme du monde. Puis-je désormais souffrir cet odieux visage? (elle se miroit toujours) ne suis-je pas son assassin? Ne pensez plus au passé, interrompit la tante, pensez seulement à vous réconcilier avec *Horace*. Et quelle apparence, répliqua la désolée *Léonore*, qu'il veuille me pardonner ce tour cruel que je lui ai joué par vos maudits conseils? Oui, c'est vous qui me les faites perdre tous deux, puisque vous m'avez séduite malgré moi,

cilier avec sa tante, qui reçut ses excuses avec une générosité toute chrétienne. Peut-être étoit-elle allarmée de ce que sa nièce lui avoit dit des présens; de crainte que si l'on venoit à publier qu'elle en avoit reçu, cela ne nuisît à une réputation qu'elle soutenoit avec des peines infinies depuis un certain nombre d'années, fréquentant les églises deux fois par jour, & se composant le visage sur le modele le plus sévere & le plus mortifié.

La passion que *Léonore* avoit pour *Bellairmine* étant plus forte que jamais, elle proposa à sa tante de lui aller rendre une visite. Celle-ci eut trop de prudence pour consentir à cette démarche. " Car, dit-elle, si „ quelqu'obstacle venoit par malheur à traverser votre mariage, cette visite feroit „ parler le monde. Toute fille doit agir de „ façon qu'on n'ait rien à lui reprocher en „ cas de rupture „. *Léonore* lui répondit, que si cela arrivoit, tout lui seroit désormais indifférent, puisque son cœur étoit si entiérement à ce cher objet, qu'elle renonceroit au genre-humain, si elle avoit le malheur de le perdre. Sa tante eut beau faire, elle prit la résolution de l'aller voir, & l'exécuta le même jour.

En cet endroit de l'histoire, le carosse s'arrêta pour le dîner, au grand regret de M. ADAMS, qui étoit plus curieux qu'affamé, & plus impatient de savoir le dénouement

de cette intrigue, que de se mettre à table. Il avoua cependant qu'il avoit de la peine à souhaiter du bonheur à une fille aussi inconstante que *Léonore*.

CHAPITRE V.

Querelle arrivée dans l'hôtellerie.

Dès que les voyageurs eurent mis pied à terre, M. ADAMS, selon sa coutume, s'achemina vers la cuisine, où il trouva JOSEPH assis près du feu, & occupé à se faire panser une jambe par l'hôtesse. Le cheval que M. ADAMS lui avoit prêté, & qui étoit à son clerc, avoit si fort coutume de faire des génuflexions, qu'on se seroit imaginé que c'étoit pour gagner son avoine, à l'exemple de son maître, qui ne vivoit que de ce métier. Pour comble de malheur il n'avertissoit point son cavalier, qu'il surprenoit par ses révérences, quand il y pensoit le moins. Ce vice du cheval n'avoit point incommodé M. ADAMS, qui s'y étoit fait, & dont les piés étoient presqu'à terre, de-sorte qu'il se tiroit d'affaire en se jettant en avant; alors il rouloit quelquefois une toise ou deux, & quand le cheval en avoit fait autant de son côté, ils se rejoignoient aussi bons amis qu'auparavant.

JOSEPH, quoique bon écuyer, n'étant pas fait à cette espece de manege, ne s'étoit pas tiré d'affaire à si bon marché; car sa jambe s'étant trouvée une fois engagée sous sa rosse, il avoit reçu une contusion assez considérable, que la bonne femme aubergiste frottoit d'esprit de vin camphré devant le feu, quand Mr. ADAMS entra dans la cuisine.

A peine eut-il fait son compliment de condoléance à JOSEPH, que l'hôte y entre aussi. Celui-ci, loin d'être de l'humeur pacifique d'H*ousspille*, étoit maître absolu de sa maison & de tout ce qu'il y avoit, à l'exception de ses hôtes.

Ce brutal, qui proportionnoit ses politesses aux habits des voyageurs, (depuis ces mots, *Que plaît-il à votre grandeur, Mylord*, jusqu'à *patience on va venir*,) voyant sa femme à genoux devant un garçon qui avoit un habit de livrée, s'écria sans compassion pour son état: " Que diable fais-tu-là, ma
" femme? Que ne fais-tu plutôt attention
" à la compagnie qui est chez toi? Va-t-
" en vîte leur demander ce qu'ils veulent
" pour leur dîner. Mon cœur, lui répon-
" dit la femme, ils ne peuvent rien avoir
" que ce qui est au feu, & qui sera bien-
" tôt prêt. Vous voyez que la jambe de ce
" jeune-homme est très-maltraitée ". En achevant ces mots, elle se remit à la bassiner de nouveau; mais la sonnette qui se

fit

qui l'avoit ſouvent pratiqué ſur les ſervantes de Lady *Booby*, commença à jetter les plus hauts cris, enſorte que toute la maiſon en prit l'allarme. Car pendant que *Slipſlop* lui tenoit le viſage contre terre d'une main, elle redoubloit ſes coups de l'autre, ſans que JOSEPH ou le miniſtre y miſſent obſtacle; le premier étant hors d'état de ſe remuer, l'autre occupé à ſe débarbouiller.

Le hazard voulut qu'outre les Dames qui étoient venues dans la voiture, les deux procureurs qui avoient vu arrêter JOSEPH chez *Houſpille* pour la nourriture du cheval, ſe trouvaſſent dans cette hôtellerie. C'étoient ceux-là même qui s'étoient arrêtés au cabaret pendant l'orage, & dont nous avons vu l'art de peindre ſi différemment le même perſonnage. De plus il s'y rencontra un jeune Mylord revenu d'*Italie* depuis peu. Toutes ces perſonnes entendant crier au meurtre dans la cuiſine, s'y rendirent, & trouverent les combattans dans les attitudes que nous venons de décrire.

Il étoit alors facile de les ſéparer, les vainqueurs étant ſatisfaits de leur victoire, & les vaincus trop foibles pour ſonger à renouveller le combat. La principale [illegible] de cette ſcene, qui attira les regard[illegible] [illegible]ts les ſpectateurs, fut le pauvre AD[illegible] [illegible]t couvert de ſang, qu'ils croyoient [illegible] de ſes veines. Mais l'hôte en ſe [illegible]

tira de cette opinion, & maudissant sa femme de ce qu'elle avoit ainsi prodigué les ingrédiens des boudins, il ajouta ces paroles en s'adressant à elle-même. " Tout alloit bien, „ gaupe que tu es, si tu n'y avois fourré „ ton maudit nez. Mais il me semble que „ Mlle. t'a bien payé : pas si bien pourtant „ que tu le mérites „. La pauvre femme étoit effectivement la plus maltraitée ; car outre les coups qu'elle avoit reçus, & dont elle étoit toute meurtrie, *Slipslop* avec sa cornette tenoit encore la poignée de ses cheveux, qu'elle faisoit voltiger aux vents, comme le trophée de sa victoire.

Le Mylord *Italien* pria les Dames (en s'adressant particuliérement à Mlle. *Prudotte*) de ne pas s'effrayer, puisqu'il n'étoit question que de quelques coups de poing, auxquels, à leur *grande disgracia*, disoit-il, la nation *Englese* étoit *accostumata*. Pour moi, ajouta-t-il, qui viens en droiture d'*Italie*, cela me paroît tout extraordinaire, *tutto pazzo*, *tutto rabbiato* : car les *Italiens* ne sont pas adonnés au *Caffardo* ; mais *Bastanza*, dit-il, en regardant ADAMS. *Dio Bacco !* Voilà le spectre d'*Othello*.

Cesse de m'effrayer par tes cheveux sanglans,
Ami, je ne suis pas l'auteur de ta disgrace.

Je ne vous accuse de rien, Monsieur, lui répondit ADAMS, qui ne comprenoit pas

que c'étoient deux vers de tragédie, que le Mylord venoit de réciter. Ah! ah! s'écria Mylord, vous voyez, Mesdames, que le *Signor* ensanglanté *è uomo del nullo senso. Damnata di me*, si j'ai jamais rien vu de semblable depuis que j'ai quitté *Viterbe*.

L'un des procureurs ayant appris de l'autre le sujet de la querelle, & de plus qu'ADAMS avoit donné le premier coup, dit à l'oreille de l'hôte, qu'il en reviendroit. "J'en reviendrai! répondit l'hôte : Parbleu, Monsieur je ne suis pas assez délicat pour mourir d'un coup de poing! Ce n'est pas comme cela que je l'entens, répliqua le procureur. Je veux dire que vous en reviendrez avec un bon procès pour les dommages & intérêts, car assurément il n'y a pas d'honnête-homme qui souffre des coups sans s'en venger. Les loix vous en offrent les moyens : d'ailleurs il vous a tiré du sang, & a gâté votre habit qui étoit fort bon.

„ Je n'aime pas, continua le procureur, à me mêler de ces sortes d'affaires, mais vous pouvez m'appeler comme témoin : si je prête une fois serment, il faudra que je dise la vérité; je vous ai vu étendu par terre, & saignant du nez. Vous ferez comme il vous plaira; mais pour moi si j'étois à votre place, chaque goute de sang me mettroit une once d'or dans la poche. Souvenez-vous que je ne vous conseille

„ pas de procéder ; mais si vos juges sont tous „ chrétiens, on vous accordera de terribles „ intérêts, qui ruineront votre partie. Hélas ! „ Maître, répondit l'hôte, en se gratant la „ tête, je n'ai point faim de procès, je vous „ suis obligé. J'en ai assez vu dans notre „ paroisse, ou deux de mes voisins ont tant „ procédé pour une chétive querelle, que „ l'un est mort en prison, & l'autre à l'hô- „ pital „. En achevant ces paroles il lui tourna le dos, pour s'informer de ses boudins ; &, sans le respect de la compagnie, sur-tout de Mylord, sa femme auroit payé la peine de les avoir répandus, quoique ce malheur ne fût arrivé que pour le défendre.

Pendant qu'un des procureurs s'étoit entretenu avec l'hôte comme nous venons de dire, l'autre jouoit le même rôle auprès d'ADAMS, en lui conseillant d'intenter un bon procès à l'aubergiste. “ Car, dit-il, „ selon la lettre de la loi, l'insulte de la „ femme est attribuée au mari, puisque le „ mari & la femme ne font qu'une seule „ personne ; & par conséquent il sera con- „ damné à une réparation très-considérable, „ y ayant tant de sang de répandu „. M. ADAMS répondit, que s'il étoit vrai que le mari & la femme ne fissent qu'un seul corps, il avoit lui-même insulté la femme, puisqu'il étoit contraint d'avouer qu'il avoit frappé son mari le premier, dont il se répentoit de

tout ſon cœur. “ Je ſuis fâché de cela, re-
„ prit le procureur : vous avez eu tort de le
„ faire, & vous l'avez encore plus de l'a-
„ vouer; parce qu'il n'y a aucun témoin
„ contre vous, perſonne ne l'ayant vu que
„ le boiteux qui eſt-là près du feu, & qui
„ étant de vos amis n'en dira que ce qui
„ eſt à votre avantage. Comment, Monſieur,
„ vous me prenez donc pour un ſcélérat!
„ interrompit ADAMS tout en colere. Il n'y
„ a qu'un coquin qui puiſſe chercher à ſe
„ venger par des voies indignes, & cela
„ de ſang froid. Si ma perſonne & mon
„ ordre vous étoient connus, je croirois
„ que vous chercheriez à faire inſulte à tous
„ deux „. A ce mot d'ordre le praticien le regarda avec attention, pour découvrir à travers le ſang dont il étoit couvert, quelque marque d'ordre de chevalerie. Mais ne pouvant le démêler, il le quitta, en lui diſant que chacun ſavoit ſes affaires.

Tout étant tranquilliſé, la compagnie ſe ſépara : les praticiens ſe complimenterent réciproquement ſur la bonne action qu'ils venoient de faire en réconciliant ADAMS & l'hôte. Mylord s'en fut de ſon côté, en diſant, *Andiamo*, *andiamo*, *tutto è in pace.*

Le cocher commençoit à s'impatienter du retardement des voyageurs, dont la diſpute s'étoit renouvellée par le refus obſtiné que faiſoit Mlle. *Prudotte*, de ſouffrir un domeſ-

tique à livrée dans une voiture avec elle ; car les autres voyant que la jambe de JOSEPH étoit fort enflée, eurent compassion de lui, & voulurent l'empêcher de monter à cheval; il y eut même une Demoiselle, petite-fille d'un ancien pair du royaume, qui appuya fortement cet avis. M. ADAMS supplioit instamment pour obtenir cette grace. La Demoiselle *Slipslop* crioit à pleine tête, mais c'étoit peine perdue. Mlle. *Prudotte* disoit que plutôt que de se déshonorer en voyageant à côté d'un domestique, elle resteroit sur le grand chemin, en attendant que quelque chartier passât pour lui donner place dans sa charette; ajoutant que si le cocher l'exigeoit elle payeroit la place vacante; mais que pour y avoir un domestique à côté d'elle, elle ne pouvoit le supporter. “ Je ne crois pas, dit Mlle. *Slipslop*,
„ qu'aucune personne ait droit d'empêcher
„ une autre de prendre place dans une voi-
„ ture publique. Je suis trop peu accoutu-
„ mée à ces sortes de voitures, reprit la
„ Demoiselle *Prudotte*, pour en savoir les
„ regles. Cela se peut, repartit Mlle. *Slipslop*:
„ il y a de très-honnêtes-gens qui s'en ser-
„ vent pourtant, & même des personnes
„ qui ne voudroient pas faire comparaison
„ avec certaines gens. Je crois aussi, re-
„ prit Mlle. *Prudotte*, qu'il y a des person-
„ nes qui lâchent la bride à leur langue,
„ en parlant à leurs supérieurs d'une façon

„ peu convenable ; mais pour ce qui eſt
„ de moi, ajouta-t-elle, je ſuis peu faite
„ à l'entretien des domeſtiques. Mlle. *Slip-*
„ *ſlop*, dont la bile ſe mettoit en mouve-
„ ment, repartit que certaines gens n'a-
„ voient point de domeſtiques avec qui
„ s'entretenir ; que pour elle, la maiſon où
„ elle demeuroit en étoit ſi remplie, qu'elle
„ en avoit plus ſous ſes ordres, que les pe-
„ tites Demoiſelles de fraîche date. L'au-
„ tre lui repliqua qu'elle ne croyoit pas que
„ ſa maîtreſſe la louât beaucoup de ſon diſ-
„ cours, & qu'elle prendroit ſoin de l'en
„ inſtruire, afin qu'elle apprît à reſpecter
„ ſes ſupérieures. Mes ſupérieures ! Et qui
„ ſont-elles donc, s'écria *Slipſlop* ? Moi je
„ le ſuis, repartit la Dlle. *Prudotte*, & je
„ me plaindrai de vos inſolences, je vous en
„ répons. A la bonne-heure, lui dit *Slipſlop* ;
„ mais ſachez que Lady ma maîtreſſe eſt
„ une grande Dame de la haute nobleſſe,
„ que des Demoiſelles, comme celles que
„ nous connoiſſons, qui voyagent dans les
„ voitures publiques, n'approchent qu'aux
„ grandes fêtes „.

Ce dialogue ſe faiſoit à la portée du caroſſe, quand un perſonnage étant entré dans la cour, s'adreſſa à mademoiſelle *Prudotte*, & lui dit : „ Ma
„ chere fille, comment te portes-tu ? Oh
„ mon papa, répondit celle-ci, que je
„ ſuis charmée que vous m'ayiez rejoint !

„ Et moi aussi, reprit l'homme ; car un de „ nos carosses étant ici près, vous pouvez „ y prendre une place vuide, à moins que „ vous n'aimiez mieux celui où vous êtes. „ Pouvez-vous me croire le goût si dépravé, „ lui dit-elle ? Allez, mademoiselle, se „ tournant vers *Slipslop*, vous pouvez „ mettre à présent votre drole auprès de „ vous. « A ces mots, elle prit son pere par la main, & entra dans une salle avec lui.

M. ADAMS, toujours aiguillonné par la curiosité, qui lui étoit naturelle, s'approcha du cocher, & lui demanda à l'oreille, qui étoit ce monsieur : „ Vous avez raison, „ répondit celui-ci, c'est vraiment un mon- „ sieur aujourd'hui, & qui se fait suivre „ par un laquais, tant les tems sont changés „ depuis que lui & moi nous nous sommes „ vus pour la premiere fois. Tenez, con- „ tinua-t-il, tel que vous le voyez, il „ n'étoit que postillon chez un très-bon „ gentilhomme, à qui mon pere servoit de „ cocher en même tems ; mais celui-ci est „ devenu intendant de la maison, & il fait „ à présent le gros dos. « ADAMS fit alors claquer ses doigts, & s'écria : „ En vérité „ j'aurois bien deviné que cette précieuse „ n'étoit au fond qu'une gredine. «

Le ministre s'empressa de faire part d'une si bonne nouvelle à mademoiselle *Slipslop*, mais elle ne fut point reçue avec tout le

plaisir qu'il s'étoit imaginé. Car cette prudente Soubrette, qui avoit méprisé la colere de mademoiselle *Prudotte* tant qu'elle l'avoit cru fille de condition, dès qu'elle eut appris que ses parens étoient domestiques dans de bonnes maisons, commença à craindre son pouvoir auprès de sa maîtresse; & se répentant d'avoir poussé la querelle si loin, elle méditoit sur les moyens de se réconcilier avant que de sortir de l'hôtellerie, quand tout d'un coup la scene qui s'étoit passée à *Londres*, se représentant à sa mémoire, elle méprisa son ennemie, comme incapable de lui nuire auprès de Lady *Booby*.

Tout étoit arrangé, & le carosse prêt à partir, une des dames se mit à crier: „ Arrête cocher, arrête. J'ai oublié ma „ tabatiere, & moi mes gands, s'écria „ une autre. Moi mon manchon, dit la „ troisieme. Et moi mes galoches, dit „ *Slipslop*. « Il fallut retrouver tout cela: le cocher jura, le postillon renia, mais il fallut en passer par-là.

Aussitôt que le carosse fut sorti de l'hôtellerie, les dames se jetterent toutes à la fois sur le caractere de mademoiselle *Prudotte*. L'une déclara à la compagnie, que pour elle s'étoit bien doutée que c'étoit quelque petite grisette. Une autre dit qu'elle en avoit la mine. Une troisieme ajouta qu'elle la soupçonnoit de ne pas valoir grand'chose, par ses airs de prude. Avez-vous remarqué,

mademoiselle, continua celle-ci, (en s'adressant à la dame qui avoit conté les avantures de *Léonore*) ses grimaces à chaque mot que vous avez eu la bonté de nous dire ? La quatrieme se mit de la partie, en disant : » Madame, ces créatures trouvent toujours à redire à tout. Mais pour moi, je ne sais pas où elle a pu être élevée. Il est vrai que je n'ai guere de commerce avec les petites gens, & que c'est peut-être leur usage de s'opposer aux prieres de toute une compagnie. Cela me paroît si étrange, que je le croirois à peine, si mes yeux n'en avoient été les témoins. Hélas ! ajouta mademoiselle *Slipslop*, tant de dureté pour un si joli garçon ! Il faut qu'elle soit destituée de toute humanité. Je crois pour moi, qu'elle est plus *Turque* que *Chrétienne* ; car si elle avoit une goute de sang chrétien dans les veines, la voix d'un jeune homme comme celui-là l'auroit touchée. Il est vrai qu'il y a des objets vieux, cassés & dégoûtans, qui font mal au cœur, je ne me serois pas tant scandalisée, si elle avoit refusé quelqu'un de ceux-ci : je suis aussi délicate qu'elle là-dessus : je n'aime point à voir un vieux cadavre à côté de moi ; mais pour toi, JOSEPH, c'est autre chose. Lève donc la tête, mon garçon. Celle qui n'a pas de sentimens humains pour toi, n'est qu'une *Musulmane* ou une *Jansénistre* : je la soutiendrai telle par-tout. « Ce discours imprudent mit JOSEPH très-mal à

son aise, aussi-bien que les dames, qui jugeant que la demoiselle *Slipslop* s'étoit un peu trop désaltérée dans l'hôtellerie, commencerent à en appréhender les suites. Pour les prévenir, une d'elles pria la dame d'achever l'histoire de *Léonore*. „ Oui, je vous en „ conjure, dit *Slipslop :* accordez-nous „ l'honneur de la castrophe de cette belle „ histoire, digne des galantes archives de „ *Cupidon*, que vous avez commencée ce „ matin. " La dame, qui avoit beaucoup de complaisance, y consentit, & reprit son récit où elle l'avoit interrompu.

CHAPITRE VI.

Suite de l'histoire de LÉONORE.

LÉONORE ayant franchi les bornes que la modestie & la bienséance prescrivent à notre sexe, se laissa emporter à tout ce que sa passion lui dictoit. Ses visites chez *Bellairmine* devinrent plus fréquentes, & plus longues que celles de son chirurgien, en un mot, elle lui servoit de garde, faisant ses bouillons, & s'acquittant des autres devoirs de cet emploi. Sa tante perdit ses peines en voulant la détourner de ses soins imprudens, elle ne sortoit presque plus de chez lui. Les dames de la ville ne manquerent pas d'en:

médire, elle devint la matiere de tous leurs entretiens. En prenant leur thé, elles enchérissoient les unes sur les autres. *Lidamire* se distingua par la rigueur de ses jugemens. Cette dame, par un extérieur composé, & par une assiduité scrupuleuse aux églises trois fois par jour, avoit si bien mis en déroute tous les espions que ses ennemies attacherent à ses pas, que personne n'osoit se heurter contre un édifice aussi bien établi qu'étoit la réputation de cette dame, dont la vertu exemplaire, malgré la régularité de ses mœurs & sa sévérité à l'égard des autres, lui avoit attiré tant d'envie, que la calomnie ne l'épargnoit point. Il est vrai que c'étoit autant de coups tirés en l'air, dont nul ne l'avoit atteint. Peut-être étoit-elle redevable aux ecclésiastiques (les seuls hommes qui eussent entrée chez elle) de ce rare bonheur : aussi étoit-ce sur deux ou trois de ces messieurs, que la médisance s'étoit efforcée de mordre si injustement.

Pas si injustement peut-être, interrompit *Slipslop* ; les ecclésiastiques sont hommes aussi bien que les autres.

La délicatesse de l'austere & vertueuse *Lidamire* se trouva si offensée des libertés que *Léonore* se donnoit, que cette pieuse femme disoit hautement, qu'elle déshonoroit son sexe. Que pour elle, il lui étoit impossible de comprendre comment une femme qui se piquoit d'avoir de l'honneur,

pouvoit parler à une créature comme *Léonore*; ajoutant que pour elle sa résolution étoit prise là-dessus; qu'elle ne danseroit plus aux bals où l'autre se trouveroit, crainte de prendre de l'infection.

Mais pour revenir à mon sujet, dès que *Bellairmine* fut guéri (& il le fut au bout d'un mois) il partit pour aller chez le pere de *Léonore*, lui proposer le mariage, & régler les articles du contrat. Quelques jours avant l'arrivée de *Bellairmine*, le vieillard avoit reçu une lettre anonyme, que voici. Elle n'étoit assurément ni de *Léonore*, ni de sa tante; cependant elle étoit d'un caractere de femme; & contenoit ces mots.

MONSIEUR,

» C'est à regret que je me vois forcée de
„ vous mander, que votre fille *Léonore* a
„ fait une des plus indignes bassesses & des
„ plus insignes folies, dont une fille soit
„ capable. Elle s'étoit engagée avec un
„ jeune cavalier, qu'elle a quitté pour se
„ donner à un autre, qui quoiqu'il l'em-
„ porte par la figure, n'a pourtant pas plus
„ de bien que le premier. Elle a joué un
„ tour de coquette fieffée. Vous pouvez
„ prendre là-dessus les mesures que vous
„ croirez les plus convenables. Pour moi,
„ j'ai fait ce que je crois être de mon devoir,
„ ayant, quoique je vous sois inconnue,

„ beaucoup de respect pour votre famille. «
Le vieillard ne se mit point en peine de répondre à cette lettre, à laquelle même il ne fit attention, que quand *Bellairmine* arriva chez lui. Il étoit de ces peres qui ne regardent leurs enfans, même les légitimes, que comme les malheureuses suites des sottes ardeurs de leur jeunesse, & dont ils tâchent de se rendre quittes au meilleur marché qu'ils peuvent. Il passoit dans le monde pour ce qu'on nomme ordinairement un bon pere de famille, étant assez disposé à voler & à ruiner, s'il eût pu, tout le genre-humain, afin d'accumuler des richesses, qu'on croyoit destinées à l'élévation de ses enfans. Cependant il n'en étoit rien; il n'amassoit que pour lui seul, & regardoit ses enfans comme des rivaux, qui attendoient son trépas pour jouïr de l'objet de toutes ses affections, qu'il eût bien voulu pouvoir emporter avec lui : de sorte que ces mêmes enfans, pour s'assurer sa succession, n'avoient d'autres garants que les loix du royaume. Du reste il n'aimoit assez aucune personne, pour faire un testament en sa faveur.

Quand *Bellairmine* se présenta à ce tendre pere, sa personne, son équipage, son rang & son bien, eurent l'avantage de lui plaire infiniment. Le croyant un très-bon parti pour sa fille, il l'accepta pour gendre sans se faire prier. Tout alloit le mieux du monde, si *Bellairmine*, qui croyoit la route appla-

gie par le consentement qu'il venoit de recevoir, ne se fût avisé de parler de la dot. A ce mot, le vieillard changea tout-à-coup de visage, & lui dit d'un ton brusque, qu'il ne marieroit jamais sa fille par voie de vente, ni d'achat; mais que s'il aimoit *Léonore*, il n'avoit qu'à la prendre. „ Après „ ma mort, dit-il, vous trouverez sa dot „ dans mon coffre-fort & dans mon porte- „ feuille. J'ai vu tant d'exemples de l'ingra- „ titude des enfans à l'égard de leurs peres „ follement généreux, que j'ai fait vœu „ de ne me pas dessaisir d'un schelling de „ mon vivant. *Salomon* a dit *que celui qui* „ *épargne les verges, gâte l'enfant.* Il auroit „ dû ajouter, *que celui qui épargne la* „ *bourse le sauve.* « De-là il se jetta dans une longue digression sur l'extravagance des jeunes gens. Ensuite il parla de chevaux pour détourner la conversation; & vanta beaucoup ceux de Mylord *Bellairmine.*

Notre petit maître, qui en tout autre tems auroit été charmé de continuer une conversation si intéressante pour lui, s'ennuyant pour lors de cet entretien, le fit tourner sur le chapitre de la fortune, & dit au pere: „ monsieur, j'estime infiniment votre char- „ mante fille; je la prendrois avec une „ moindre dot que toute autre. Mais ma „ tendresse pour elle m'oblige d'avoir égard „ à nos communs intérêts; car je mourrois „ de douleur, si j'avois l'honneur d'être son

„ mari, de la voir réduite à un équipage
„ moins magnifique que celui que j'ai à
„ présent. Six chevaux sont absolument
„ nécessaires. « Quatre suffiront, répondit
le vieillard. Quatre, quatre, on s'en contentera. Il continua à parler de chevaux, ensuite du luxe, puis il revint aux chevaux, changeant à chaque instant de sujet, pour tâcher d'éluder les argumens du jeune seigneur, qui à son tour faisoit tous ses efforts pour le faire toujours revenir à la dot. Mais, voyant qu'il perdoit ses peines, cet amant tendre & passionné déclara à la fin, que *Léonore* lui étoit mille fois plus chere que sa vie, qu'il lui sacrifieroit tout ce qu'il avoit de plus précieux, qu'il l'adoroit, que rien ne pouvoit le rendre heureux que sa main... mais qu'il lui étoit impossible de l'épouser sans dot. Le pere répondit qu'il étoit très-fâché de voir que sa fille perdoit en lui un parti si avantageux pour elle, mais que quelque bonne volonté qu'il pût avoir, il étoit dans une impuissance totale de faire les moindres avances : qu'il avoit fait de grandes dépenses pour des entreprises dont il ne retireroit rien de longtems, qu'avec espérance d'en tirer beaucoup dans la suite.
„ Peut-être, ajouta-t-il, que je pourrai être
„ en état de donner quelque chose au pre-
„ mier enfant dont ma fille accouchera;
„ cependant je ne voudrois pas manquer

„ à ma parole pour toutes les filles du
„ monde. «

Enfin, Mesdames, pour ne vous point fatiguer de détails inutiles, *Bellairmine* essaya tous les raisonnemens dont il put s'aviser, & les voyant sans effet, il prit congé du Vieillard, pour s'en retourner, non pas auprès de *Léonore*, mais chez lui, d'où il lui écrivit, & peu de jours après il partit pour *Paris*, où il arriva très-heureusement, pour y faire les délices de la *France* & la gloire de l'*Angleterre*.

Voici la lettre dont il chargea un de ses gens, pour être remise à *Léonore*. Une copie m'en étant tombée entre les mains, je l'ai lue plusieurs fois, à cause de la ridicule singularité du stile, & je crois que je me la rappellerai.

„ Je suis fâché, Mademoiselle, d'avoir l'honneur de vous dire que je ne suis pas l'heureux mortel destiné à votre main divine. Monsieur votre père me l'a dit avec une politesse, qu'on ne rencontre que rarement en-deçà de *Paris*. Vous devinerez peut-être de quelle maniere il m'a refusé. Ah Dieux! qui l'eût dit? Vous sentez bien, Mademoiselle, que je suis incapable de vous rendre cette funeste réponse de vive voix. Je vais me garantir des suites cruelles de cette avanture, par un voyage à *Paris*. Je me flate que nous nous y verrons quelque jour. Jusqu'à ce bien-

heureux moment, le vent de *France* ne peut manquer d'être le plus brûlant qui souffle dans l'Univers, puisqu'il sera composé de mes soupirs. Adieu ma Princesse, & mon amour, »

BELLAIRMINE.

Je n'entreprendrai point, Mesdames, de vous dépeindre la situation de la triste *Léonore*, à la lecture de cette lettre. C'est un tableau si rempli d'horreur, que je souffrirois en le voulant tracer, & vous en le régardant. Elle abandonna aussi-tôt la province où elle avoit demeuré jusqu'alors, & où elle étoit par-tout montrée au doigt. Elle fait aujourd'hui sa résidence au château que je vous ai fait remarquer en commençant son histoire. Elle y traîne une vie triste & languissante, plus digne de pitié que de censure, si nous faisons réflexion que les artifices de sa tante ont autant contribué à la rendre blamable, que la légèreté de son esprit & de son sexe. On nous reprochera toujours injustement cette légèreté, tant qu'on bornera notre éducation à des amusemens frivoles, plus propres à nourrir, ou même à faire naître des dispositions vicieuses, qu'à corriger celles que nous puisons, également comme les hommes, dans la source corrompue de la Nature humaine.

„ Si je la plains, dit une jeune Demoi-„ ſelle de la compagnie, c'eſt de la perte „ d'*Horace ;* car pour celle qu'elle a fait „ de *Bellairmine*, je ne puis comprendre „ que cela puiſſe être compté parmi ſes „ infortunes."

„ Il faut avouer, dit Mademoiſelle *Slip-„ ſlop*, que ce beau Monſieur *Bellairmine* „ puiſque *Bellairmine* y a, étoit un peu „ traître dans la modification de ſa ten-„ dreſſe. Cependant je plains Mademoiſelle „ *Léonore*, d'avoir eu deux Amans, ſans „ pouvoir attraper un ſeul mari; mais qu'eſt „ devenu Monſieur *Araſſe ?*

Vous voulez dire *Horace*, répondit la Dame. Il garde le célibat juſqu'à préſent, & par ſon aſſiduité & ſon application à l'étude de la Juriſprudence, il a ſu acquérir un bien conſidérable. On remarque qu'il n'entend jamais prononcer le nom de *Léonore* ſans ſoupirer, & qu'il eſt ſi modéré à ſon égard, que perſonne ne lui a encore entendu dire un mot déſobligeant en parlant d'elle.



CHAPITRE VII.

Ce qui arrive à Mr. ADAMS, *éloigné du Coche.*

LA Dame ayant achevé son récit, & reçu les remercimens de la compagnie, JOSEPH s'écria tout d'un coup: „ Qu'on „ ne me croie jamais, si je ne vois pas „ tout-là-bas notre Vicaire, Mr. ADAMS, „ sans son cheval. Oui c'est lui-même, dit „ *Slipslop;* il faut bien qu'il ait laissé son „ cheval à l'auberge." Elle l'avoit deviné: notre Ministre distrait étoit si enchanté de voir JOSEPH tranquille dans le carosse, qu'il ne songea point à la pauvre bête qui étoit dans l'écurie. Se sentant leste & de bon courage, il se mît sans réflexion en chemin, armé d'un bâton de pommier sauvage, dont il savoit la vertu mieux qu'homme au monde. Il avoit toujours devancé le carosse, redoublant ou relâchant le pas, selon les occasions, si habilement, que la voiture se trouvoit toujours à un quart de mille derrière lui.

Mademoiselle *Slipslop* pria le cocher d'avancer, pour le rejoindre. Il fit de son mieux; mais le Ministre hâtoit ses pas, à mesure que l'autre hâtoit ses chevaux, criant d'un air gai: „ Oui, oui, ratrapez-

„ moi, ſi vous le pouvez. " Le cocher répondoit en jurant, qu'il tenteroit plutôt d'atrapper un lévrier. Enfin donnant quelques douzaines de bonnes malédictions au pauvre Miniſtre, il parla ainſi à ſes chevaux: „ Allons tout doucement mes amis. " Il dit, & les chevaux obéirent.

Lecteur, laiſſons la peſante voiture avancer lentement, & hâtons-nous d'atteindre le rapide Vicaire, qui marche toujours ſans ſe donner la peine de regarder derrière lui. Il avoit déja laiſſé le caroſſe trois milles en arrière, lorſque voyant devant lui un chemin, où il étoit preſqu'impoſſible, pour une créature douée de ſens-commun, de s'égarer, lui, qui poſſédoit un talent tout extraordinaire pour mettre ces ſortes d'impoſſibilités en pratique, prit un tout autre chemin que celui qu'il devoit prendre. Enfin, au bout de trois autres milles, étant parvenu au pié d'une montagne, il grimpa juſqu'au ſommet, pour découvrir le caroſſe. Ne le voyant point, il tira ſon cher *Æſchile*, & s'aſſit dans la réſolution de l'attendre patiemment.

Il n'avoit pas lu deux pages, quand un coup de fuſil, qui partit aſſez près de ſon oreille, le fit treſſaillir: il tourna la tête & vit un Chaſſeur, qui avoit l'air d'un Gentilhomme, prêt à ramaſſer un perdreau qu'il venoit de tuer.

Il ſe leve auſſitôt, & préſente au Chaſſeur

une figure, qui auroit excité des éclats de rire dans bien des personnes. Sa robe, qui s'étoit détachée, lui tomboit jusqu'à la moitié de la jambe, sous son large surtout qui formoit un second étage. L'envie de rire que put avoir le chasseur, céda à la surprise que lui causa la rencontre inopinée d'un personnage si extraordinaire dans un endroit si écarté.

ADAMS dit au gentilhomme, en s'avançant vers lui, qu'il présumoit qu'il avoit fait une bonne chasse. L'autre ne faisant point de réponse à ce compliment, parce qu'il étoit occupé à recharger son fusil: „ Je vois, Monsieur, continua ADAMS, „ que vous venez de tuer un perdreau." Ensuite il se tut, jusqu'à ce que le fusil fût remis en état. Alors il fit remarquer au Chasseur que la soirée étoit belle. Le Gentilhomme, qui au premier coup d'œil s'étoit laissé prévenir d'une assez chétive opinion du personnage, lui voyant un Livre à la main, avec le diminutif d'un vêtement Ecclésiastique, commença à changer d'idée sur son compte, & pour faire une petite avance de politesse, il lui dit: „ Je „ crois que Monsieur n'est pas de ce pays- „ ci. " ADAMS répondit qu'il étoit voyageur, & que la vue dont on jouïssoit sur cette hauteur, & le beau tems qu'il faisoit l'avoient tenté de s'asseoir pour s'y amuser à la lecture. „ Il faut que je me repose

aussi, repliqua le Chasseur, car je suis dehors depuis midi. Peut-être que le gibier n'est pas abondant dans ce pays, dit Mr. ADAMS. Non, répondit le Chasseur; les soldats qui sont cantonnés aux environs, l'ont beaucoup détruit. Cela ne me surprend point, repliqua ADAMS, c'est leur métier de tirer. Oui sur du gibier, repartit l'autre; mais je ne vois pas qu'ils fassent grand mal à nos ennemis. L'affaire de *Carthagène* me déplaît fort: si je m'y étois trouvé, j'aurois fait tout autrement. Morbleu, qu'est-ce que la vie d'un homme, quand la patrie en a besoin! Quiconque n'est pas prêt à se sacrifier pour le bien de la patrie, mérite la corde! morbleu oui, il mérite d'être pendu!." Il prononça ces mots d'un ton si fier & d'une contenance si martiale, qu'il auroit effrayé un Capitaine de la Bourgeoisie de *Londres* à la tête de sa Compagnie.

Mr. ADAMS, qui n'étoit pas susceptible de peur, lui répondit d'un ton ferme, qu'il louoit son zele, mais que ses juremens le scandalisoient; & il le pria de s'en corriger, ajoutant qu'un homme pouvoit être brave comme un *Achille* sans le secours des imprécations. Il étoit pourtant si charmé de ce discours, qu'il dit au Gentilhomme, qu'il voudroit faire un voyage de deux cent milles en si bonne compagnie. Il ajouta qu'il étoit difficile de trouver des person-

nes qui pensassent si noblement, & que s'il lui plaisoit de s'asseoir, il seroit ravi de s'entretenir avec lui, afin de lui faire voir qu'il y avoit des Ecclésiastiques (vrais *Anglicans* s'entend) qui étoient prêts à se sacrifier pour la Patrie, s'ils y étoient appelés.

Le Gentilhomme accepta la proposition, & s'étant placé à côté d'ADAMS, celui-ci commença une dissertation que nous placerons dans un Chapitre à part, comme la plus curieuse non seulement de ce Livre, mais peut-être l'unique qui se trouve de cette espèce dans tous les Livres du Monde.

CHAPITRE VIII.

Discours de Mr. ADAMS *sur l'amour de la Patrie.*

„ JE proteste, Monsieur, dit Mr. ADAMS au Gentilhomme, que je suis au comble de la joie d'avoir rencontré un homme de votre caractère. Quoique je ne sois qu'un pauvre Ministre, je puis dire que je suis honnête-homme, & incapable de faire une mauvaise action, dût-elle me procurer un Evêché. Il n'a jamais été en mon pouvoir de faire ce grand sacrifice. Cependant j'ai

souffert pour ma conscience; car j'ai eu des parens (excusez-moi si je le dis) qui ont fait quelque figure dans le Monde, sur-tout un neveu, Marchand & Echevin du Bourg où il faisoit sa résidence. Il étoit bon garçon, mon éleve, & qui plus est, jamais il ne s'opposa à mes sentimens. J'avoue que vous pouvez être choqué de me voir tant de gloire, & de m'entendre dire que j'ai été autrefois assez homme d'importance, pour pouvoir gouverner l'Echevin d'un Bourg. Le Recteur, dont j'étois Vicaire, m'envoya chercher la veille d'une Election & me dit tout net, que si je prétendois être continué dans mon emploi, il falloit engager mon neveu à donner sa voix au Colonel *Delcour*, de qui j'entendois parler pour la premiere fois. Je répondis au Curé, que je ne pouvois disposer de la voix de mon neveu (Dieu me pardonne ce mensonge), mais que j'étois persuadé qu'il étoit trop honnête-homme, pour ne la point donner selon sa conscience; que pour moi je serois très-fâché de l'engager à agir par aucun autre principe. Il me dit que des défaites étoient hors de saison; qu'il étoit bien informé que j'avois déja parlé en faveur de Mr. *Papillon* mon voisin. Il disoit vrai; car c'étoit dans un tems que l'Eglise se trouvoit en très-grand péril, & que tous les honnêtes-gens craignoient que je ne sais quoi n'arrivât. Je lui dis alors

hardiment, que puisqu'il croyoit que j'avois donné ma parole, c'étoit m'insulter que de me la demander contre. Enfin mon neveu persévéra dans sa résolution, & moi aussi, desorte que je perdis mon Vicariat; car Mr. *Papillon* fut choisi par son moyen. Mais le croirez-vous, Monsieur? Ce Mr. *Papillon* ne se donna jamais la peine de dire un mot pour l'Eglise; *Ne verbum quidem, ut ita dicam*. Deux ans après on lui donna une Charge, & il est resté à *Londres* depuis, où, à ce qu'on m'a dit, (mais Dieu me garde de le croire) il n'a jamais entré dans une Eglise. Je demeurai longtems sans aucun bénéfice ni emploi, & si réduit, que je vécus un mois entier des profits d'une Oraison funèbre, que je prononçai au défaut d'un de mes Confreres qui étoit malade. Mais cela ne se dit qu'en passant. Enfin *Papillon* étant placé, le Colonel se remit encore une fois sur les rangs. Et qui croyez-vous qui devint son solliciteur? Ce fut Mr. *Papillon*: oui, ce même *Papillon*, qui m'avoit dit autrefois, que le Colonel étoit ennemi juré & de l'Eglise & de l'Etat, eut la hardiesse de parler pour lui à mon neveu, & le Colonel lui-même m'offrit à moi, de me faire aumonier de son régiment. Je méprisai ses offres en faveur du chevalier *Boncœur*, qui ptotestoit qu'il sacrifieroit tout aux intérêts de la Patrie, & je crois qu'il l'auroit fait, à l'exception de

la chaſſe, qu'il aimoit avec tant d'excès, que dans cinq ans il ne fut que deux fois à *Londres* ; & l'on m'a aſſuré que dans ces voyages il n'entra qu'une fois au Parlement. Il étoit cependant un digne homme, & le meilleur ami que j'euſſe jamais eu; car il me fit rendre mon vicariat par le moyen de l'evêque, & me donna de ſa poche huit pieces pour m'acheter une robe & meubler ma maiſon, & fut toujours mon protecteur tant qu'il vécut; ce qui ne fut pas longtems. Sa mort me procura de nouvelles connoiſſances. Le Chevalier *Booby* ayant acheté les terres du défunt, ſe mit auſſi à briguer ſa place au Parlement. C'étoit un jeune Seigneur, revenu depuis peu de ſes voyages dans les pays d'Outremer. Il parloit ſi bien des affaires que je n'entends point, que j'étois ravi d'admiration en l'écoutant; deſorte que ſi j'avois eu mille voix à donner il les auroit toutes eues. Je mis mon neveu dans ſes intérêts; il fut élu; & à dire le vrai, c'étoit un grand homme pour la Patrie, car il haranguoit des heures entieres, & très bien, diton. Mais, par malheur, le parlement ne ſe trouva jamais de ſon ſentiment. *Non omnia poſſumus omnes.* Il me promit un bénéfice, le pauvre homme; & je crois qu'il me l'auroit donné, ſi par malheur Madame ne l'avoit auparavant promis à ſon inſu. Je n'ai ſu cela que depuis. Le pauvre chevalier avoit tant d'affaires ſur les bras, que je ne pouvois

jamais parvenir à lui parler; mais je crois que Lady en étoit cause, parce qu'elle ne croyoit pas mes habits assez beaux pour paroître à sa table. Je dois pourtant rendre justice à la mémoire du chevalier, en vous disant que sa cuisine & sa cave me furent toujours ouvertes. Bien des Dimanches après l'Office, j'ai trouvé chez lui de la biere, qui me remettoit de mon épuisement, car il faut que je prêche dans quatre Eglises. Depuis que mon neveu est mort, la Communauté est tombée dans d'autres mains, & moi je suis déchu de mon crédit, ne pouvant rendre les services importans que je rendois autrefois. Je n'ai pas de talens, pour les employer utilement au bien de mon cher pays. Mais de celui à qui rien n'est donné, rien n'est requis. Cependant, dans des momens critiques, tels qu'aux approches d'une nouvelle élection, j'entrelarde mes sermons de quelques maximes par-ci par-là, qui ne sont point inutiles, & qui font plaisir à Lady & à bien d'autres honnêtes-gens du canton, qui m'ont tous promis de faire donner l'Ordination à mon fils, âgé de vingt-cinq ans, qui est un prodige d'érudition, & de mœurs irréprochables. Cependant, faute d'avoir passé quelque tems dans l'Université, l'Evêque refuse de lui donner les ordres. On doit avoir grand soin de connoître ceux à qui l'on confie le sacré ministere; mais j'ose me flater que s'il est admis au sanctuaire, il est incapable

de rien faire qui puisse deshonorer son Ordre, & qu'au contraire il servira bien Dieu & sa patrie selon sa capacité, comme je lui en ai donné l'exemple, jusqu'à perdre la vie, s'il le faut, pour l'un & pour l'autre. Je l'ai élevé dans ces sentimens; ainsi j'ai fait mon devoir, & n'en répondrai point, s'il vient par malheur à manquer au sien.

CHAPITRE IX.

Discours du gentilhomme sur la bravoure. Combat d'ADAMS contre un scélérat.

LE gentilhomme loua extrêmement les sentimens de M. ADAMS, & lui dit qu'il espéroit que son fils suivroit ses traces; ajoutant que s'il n'étoit pas prêt à mourir pour sa patrie, il ne méritoit pas de vivre. « Pour moi, dit-il, je ne ferois aucun scrupule de brûler la cervelle à un lâche, qui refuseroit de mourir pour sa patrie. Monsieur, continua-t-il, j'ai un neveu officier, que je viens de déshériter, parce qu'il a refusé de suivre notre amiral *Vernon* dans son expédition aux *Indes occidentales*. Il se dit amoureux, mais je le crois poltron. Ventrebleu! je voudrois qu'on étranglât tous les lâches; oui je les verrois tous étranglés

avec plaisir. C'est être trop cruel, Monsieur, repondit ADAMS. Les hommes ne se sont pas faits eux-mêmes. Et quand on est timide, on est moins blâmable que digne de compassion. D'ailleurs, le tems & la raison guériront peut-être votre neveu, puisque tout le monde convient que le même homme peut être courageux dans un tems, & ne l'être point du tout dans un autre. *Homere*, qui a si bien connu & si fidèlement copié la nature, nous l'exprime par ces mots

Paris combat, quand Hector se retire.

Nous avons dans une histoire bien plus moderne un exemple mémorable de ces vicissitudes. Cet exemple n'est pas plus éloigné de nous que l'an 705 de la fondation de Rome. Le grand *Pompée*, qui avoit gagné tant de batailles, triomphé si souvent, & dont la valeur a été célébrée par tant d'auteurs de l'antiquité, particuliérement par *Cicéron* & *Patercule*; ce même *Pompée* à *Pharsale* abandonna le champ de bataille, avant que la victoire se fût déclarée pour son rival, afin de se retirer comme un lâche dans sa tente, où il se laissa accabler par son désespoir, & céda une victoire qui pouvoit être encore disputée, & dont l'empire du monde étoit le prix. Je ne suis pas fort instruit de ce qui s'est passé dans ces derniers tems, c'est-à-

dire depuis douze ſiecles ; mais ceux qui en ont lu les hiſtoires, vous fourniront, ſans doute, d'autres exemples de la même nature „. Il acheva ſon diſcours, en faiſant ſentir au gentilhomme qu'il s'étoit trop preſſé de condamner ſon neveu, & le priant d'y réfléchir encore, avant que de ſe déterminer à ſon exhérédation. Le gentilhomme repliqua avec chaleur, faiſant toujours l'éloge de la bravoure, comme ſi elle étoit l'unique qualité néceſſaire à l'homme, & mit la valeur au-deſſus de toutes les vertus morales & chrétiennes.

La nuit, qui approchoit, engagea le gentilhomme à demander à notre voyageur, où il ſe propoſoit de coucher. Celui-ci lui répondit, qu'il attendoit le caroſſe public. " Le caroſſe, s'écria le gentilhomme ! Toutes les voitures publiques ſont paſſées il y a bien du tems. Vous pouvez voir ici la derniere, qui eſt déjà bien loin devant nous. Cela étant je vous quitte, répondit ADAMS, je m'en vais les ſuivre. Vous aurez de la peine à les rejoindre, dit le gentilhomme. D'ailleurs, comme vous n'êtes pas de ce pays, vous pouvez vous perdre en marchant la nuit ſur ces dunes ; voici le jour qui tombe, & vous vous égarerez infailliblement ; deſorte qu'après avoir marché toute la nuit, vous ſerez moins avancé qu'à préſent. Si vous voulez m'accompagner juſques chez moi, je vous donnerai un pay-

ſan qui vous conduira pour ſix ſols, & par ce moyen vous regagnerez bien les pas que vous aurez fait de plus pour venir chez moi „.

ADAMS ayant accepté l'offre, ils ſe mirent en marche, & pendant le chemin le gentilhomme l'entretint toujours de la bravoure & du mépris de la vie, juſqu'à ce que la nuit étant tout-à-fait venue, ils arriverent près d'un boſquet, d'où tout-à-coup ils entendirent une voix de femme, qui faiſoit des cris affreux. ADAMS, par un premier mouvement indélibéré, ſe mit en devoir d'arracher le fuſil des mains de ſon compagnon. " Que voulez-vous, lui dit le gentilhomme? Je veux, repartit ADAMS courir au ſecours d'une malheureuſe qu'on aſſaſſine. Seriez-vous ſi imprudent, reprit le gentilhomme? Mon fuſil n'eſt chargé que de menu plomb, & les voleurs ne vont „ jamais ſans piſtolets chargés à balles. Ils „ ont de plus des ſabres & des bayonnettes: „ diable! la partie ne feroit pas égale. Allons, „ ceci ne nous regarde point. Croyez-moi, „ paſſons notre chemin, & ne nous faiſons „ point une mauvaiſe affaire. Il ne faut „ jamais chercher le péril. "

Les cris augmentant, le brave ADAMS, ſans daigner répondre, empoigna ſon bâton, & s'enfonça dans les brouſſailles du côté d'où venoient les cris, tandis que l'éloquent panégyriſte de la bravoure fuyoit de toute

ſa force vers ſa gentilhommiere. Le vicaire intrépide, en arrivant où ſon bon cœur & ſon courage l'avoient attiré, trouva une jeune fille qui ſe débattoit entre les bras d'un homme, qui la tenoit par terre preſque vaincue. La pénétration d'ADAMS ne lui fut pas néceſſaire, pour démêler les cauſes de la querelle. Du premier coup-d'œil, il jugea laquelle des deux perſonnes avoit tort, deſorte que la fille n'avoit pas beſoin d'implorer le ſecours de ſon bras. Car le levant à l'inſtant même, il donna du bâton qu'il portoit, un coup ſi furieux ſur la tête de l'agreſſeur, qu'il lui eût fait ſauter la cervelle, ſi la nature ne lui eût donné un crâne beaucoup plus dur qu'au commun des hommes.

Comme un coq, qui en voit un autre s'approcher de lui dans le moment qu'il courtiſe ſa poule, la quitte pour chaſſer ſon rival; de même le raviſſeur ſentant le bois rebondir de deſſus ſa tête, quitta la fille pour ſe jetter ſur l'homme. Il n'avoit d'autres armes que celles que la nature lui avoit données, mais il ſavoit s'en ſervir merveilleuſement; car fermant le poing, il le pouſſa avec tant de roideur contre le corps d'ADAMS, vers l'endroit où le cœur eſt ſitué, qu'il le fit chanceler. Celui-ci jetta ſon bâton, & fermant à ſon tour ſon poing énorme, il porta un coup pareil à ſon adverſaire. Celui-ci le para de la main

gauche, & au même instant il darda sa tête contre la poitrine d'ADAMS. Car nos héros *Anglois* se servent souvent de leur propre tête, à-peu-près comme les anciens se servoient de béliers, pour renverser des portes, ébranler des murailles, ou abattre des tours. ADAMS frappé de ce terrible coup tomba à la renverse. Alors son rival méprisant les loix des armes, qui défendent d'opprimer un ennemi vaincu, se jette sur lui, le tenant d'une main, & de l'autre travaillant sur son corps, jusqu'à ce que ses forces commençant à s'épuiser, il le quitta, en disant, selon l'expression des Spadassins, *son affaire est faite.*

Mais ADAMS n'étoit pas si délicat. Il soutenoit des coups aussi bien qu'aucun maître dans ce genre d'escrime, & il ne faisoit le mort, que comme *Etéocle*, à dessein de surprendre son ennemi. En effet quand il le vit, comme un autre *Polinice*, contempler sa victoire, il se leva brusquement, & se jetta avec tant de fureur sur son adversaire, qu'il le terrassa, mais autant par adresse que par force. Alors lui imprimant son genou sur sa poitrine ; „ c'est mon „ tour à présent, s'écria-t-il : “ puis il se mit à lui décharger de si affreux coups de son formidable poing, que *Cacus* ne fut jamais plus rudement battu par le redoutable fils d'*Amphitryon*. Il lui assena sur-tout sur le front un coup qui lui fit perdre connois-

ſance ; enſorte que le bon ADAMS fut fâché d'avoir donné ce coup-là de trop ; car il n'avoit pas l'ame meurtriere.

Cependant le vainqueur ſe leva, & appelant à haute voix la fille. „ Vierge, dit-il, „ vous pouvez paroître. Vous êtes tirée „ des mains de votre infame oppreſſeur ; „ j'ai bien peur qu'il ne ſoit étendu mort à „ mes piés. Que Dieu me le pardonne, „ je ne l'ai fait que pour défendre l'inno- „ cence ". La pauvre fille, qui ne s'étoit relevée qu'avec peine, tant elle étoit fatiguée, avoit regardé le combat en tremblant. Voyant ſon défenſeur victorieux, elle s'avança vers lui d'un pas mal aſſuré, ne ſachant s'il étoit plus honnête homme que l'autre. Cependant ſes craintes ſe diſſiperent, lorſqu'elle l'entendit parler ſi honnêtement.

Ils étoient debout près du vaincu, qu'ADAMS ſouhaitoit voir remuer, bien plus que ne le deſiroit la fille, quand il lui vint à l'eſprit de lui demander, par quel malheur elle ſe trouvoit la nuit dans ce déſert. Elle répondit, que ſon deſſein étant d'aller à *Londres*, elle avoit fait rencontre de l'homme dont il venoit de la délivrer : que cet homme lui avoit dit qu'il alloit le même chemin, & qu'il s'offrit de l'accompagner : qu'elle avoit accepté ſon offre, ne penſant à rien moins qu'à une telle méchanceté. „ Il m'a „ dit tantôt, ajouta-t-elle, qu'il y avoit

„ près d'ici une auberge, où nous trouve-
„ rions à nous loger, & qu'il m'y mèneroit
„ par un chemin moins long que la route
„ ordinaire. Je ne le ſoupçonnois d'aucun
„ mauvais deſſein, parce qu'il me parloit
„ très-honnêtement. Je me ſuis recomman-
„ dée à Dieu, & l'ai ſuivi, croyant à
„ chaque inſtant être près de l'auberge.
„ Mais, tout d'un coup, quand il s'eſt vu
„ dans ce boſquet, il m'a arrêté, & m'em-
„ braſſant avec inſolence, il m'a fait des
„ propoſitions que j'aurois honte de vous
„ répéter : enfin voyant que je repouſſois
„ ſes careſſes, & que je refuſois tout ce
„ qu'il me demandoit, le ſcélérat m'a ſaiſi,
„ & il s'efforçoit d'exécuter ſes méchans
„ deſſeins, quand le bon Dieu vous a
„ envoyé à mon ſecours. "

ADAMS la loua de ce qu'elle diſoit s'être recommandée à Dieu, & lui dit. " Je ne doute point, fille vraiment ſage, que celui en qui vous vous êtes confiée, ne m'ait amené comme par la main pour vous ſecourir. J'aurois bien ſouhaité vous avoir délivrée, ſans que je fuſſe l'homicide de ce miſérable. Mais la volonté de Dieu ſoit faite, j'eſpère que ſa miſéricorde me pardonnera en l'autre Monde. Je compte ſur votre témoignage pour me juſtifier dans celui-ci ". A ces mots il ſe tut, pour délibérer s'il ſe retireroit, ou s'il ſe remettroit entre les mains de la Juſtice. Mais cette méditation fut in-

terrompue, de la façon qu'on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE X.

Suites fâcheuſes du combat. M. ADAMS *reconnoit celle qu'il a délivrée du danger du Boſquet.*

LE ſilence d'ADAMS, les ombres de la nuit, & l'éloignement de toute eſpérance de ſecours, conſpirerent à effrayer la pauvre fille, qui commençoit à craindre un ennemi auſſi dangereux dans la perſonne de ſon libérateur, que dans celle du raviſſeur. Car il faiſoit trop noir pour diſtinguer l'âge de M. ADAMS, & pour lire ſur ſon viſage le caractère de vertu & de ſageſſe que la Nature y avoit gravé. Elle le ſoupçonna donc de l'avoir ſervie, comme pluſieurs honnêtes-gens font leur Patrie, qu'ils tirent des mains des oppreſſeurs pour l'opprimer eux-mêmes: mais ſes craintes étoient mal fondées. ADAMS étoit planté ſur ſes piés, les yeux attachés ſur ſon ennemi étendu, & l'eſprit abſorbé dans des réflexions très-ſérieuſes, peſant mûrement en lui-même le pour & le contre des deux partis entre leſquels il balançoit, & qui paroiſſoient l'un & l'autre également dangereux; de ſorte qu'il auroit paſſé peut-

être plusieurs heures sur la place à rêver profondement, si tout-à-coup il n'eût apperçu une lumiere. Cette vue le réveilla. Il se mit à crier. Holà, à moi, Passant, à moi, holà! Il eut le plaisir d'entendre, non-seulement qu'on lui répondoit, mais de voir aussi que la lumiere approchoit. Ceux qu'il entendoit, chantoient, rioient, ou siffloient, chacun selon sa fantaisie; ce qui renouvella la frayeur de la fille. " Courage, pucelle, lui dit ADAMS, confie-toi en celui qui t'a protégée jusqu'à cette heure. Il n'abandonne jamais l'innocence. " Enfin la lumiere vint, & leur aida à connoître que ceux qu'ils voyoient approcher, n'étoient qu'une bande de jeunes-gens qui venoient au bosquet *éclairer l'oiseau.*

Lecteur, qui peut-être n'avez jamais voyagé, je crains que cette chasse ne vous soit inconnue: il faut donc que je vous l'explique. On commence par tendre les filets: ensuite, quand la nuit est venue, on bat les buissons tandis que d'autres se tiennent avec la lanterne derriere les fillets où les oiseaux se jettent, tout étourdis par le bruit, & éblouis par une lueur à laquelle ils ne sont point accoutumés, qu'ils suivent cependant; car tout oiseau dont on interrompt le sommeil, vole vers la lumiere.

ADAMS raconta à cette troupe ce qui lui étoit arrivé, & les pria instamment de porter la lumiere au visage de celui qu'ils

voyoient couché par terre. “ Hélas ! dit-il, j'ai peur de l'avoir frappé jusqu'à la mort. ” Mais sa crainte étoit vaine ; car le drôle, quoiqu'étourdi du coup qu'ADAMS lui avoit donné, étoit revenu à lui en un instant ; mais sachant qu'il étoit le moins fort, il faisoit semblant d'être mort, & écoutoit l'entretien de la fille & d'ADAMS, très-impatient de les voir partir, afin de se retirer aussi, n'espérant plus de réussir dans ses amours. D'ailleurs sa passion s'étoit fort rallentie, par les remedes qu'ADAMS lui avoit appliqués. Le coquin, qui avoit un esprit assez méchant pour mettre tous les événemens à profit, crut qu'il étoit tems de ressusciter. Il se leva tout à coup, en criant : “ Non, non, perfide assassin, je ne suis pas encore mort, quoique toi & ta P.... ayiez eu raison de le croire, après avoir exercé tant de cruautés sur un honnête-homme qui ne vous avoit jamais fait aucun tort ! Ah, Messieurs [ajouta-t-il, en s'adressant aux autres] soyez les bien venus ; vous sauvez la vie à un pauvre voyageur, que ce scélérat & cette coquine avoient dessein de voler & d'assassiner ; car, après m'avoir entraîné hors du grand-chemin, ils se sont jettés sur moi, & m'ont traité comme vous voyez. ”.

ADAMS se mit en devoir de répondre. Mais un jeune-homme lui coupa la parole, en disant : ” Parbleu menons-les tous trois

chez le Juge de Paix!" La fille se mit à pleurer. ADAMS éleva la voix, mais tout fut inutile. On le saisit à quatre, & le porte-lanterne lui ayant approché la lumiere du visage, ils se mirent tous à jurer, que la corde étoit écrite sur sa phisionomie. Un Clerc de Procureur ajouta qu'il l'avoit déjà vu juger une fois. Pour la fille on l'avoit décoiffée, & son nez qui saignoit, les empêcha de distinguer si elle étoit belle ou laide. Comme elle trembloit, on prit cela pour un indice de son crime. On les fouilla tous deux, pour chercher l'argent que le complaignant prétendoit avoir perdu; & trouvant une bourse dans la poche de la fille avec de l'or, qu'il reclama effrontément, comme lui ayant été volé, on les regarda comme atteints & convaincus de brigandage.

Cette rencontre étant plus lucrative, à ce qu'ils croyoient, que leur chasse aux flambeaux, ils la quitterent sans regret, pour traîner ces prétendus coupables devant le Juge de paix. Mais ayant appris qu'ADAMS étoit un homme redoutable, ils lui lierent les mains derriere le dos, puis cacherent leurs filets, & ensuite se mirent en marche, les deux coupables précédés de celui qui portoit la lanterne. ADAMS non-seulement se soumit à son sort, mais il eut la force durant le chemin de consoler sa compagne.

Le Clerc de Procureur les amusoit, en leur disant que cette avanture étoit fort heu-

reuſe, puiſqu'ils avoient droit à la récompenſe de quatre-vingt pièces, qu'on accorde à ceux qui arrêtent les voleurs. Ce diſcours fit naître une conteſtation entr'eux, ſur la part que chacun pouvoit réclamer. L'un diſoit que la meilleure part lui appartenoit, parce que c'étoit lui qui avoit mis le premier la main ſur les voleurs. Un autre alléguoit que lui-même avoit plus de droit que tout autre, parce qu'en portant la lumiere au viſage du bleſſé, il avoit donné lieu à la découverte. Le Clerc demanda pour lui quatre cinquiemes de la ſomme, parce que c'étoit lui qui avoit propoſé de les fouiller & de les mener devant le Juge; ajoutant que même à la rigueur, le tout lui étoit dû. Enfin ils conclurent de remettre la diſcuſſion de leurs prétentions à un tems plus convenable, quoiqu'ils ſemblaſſent convenir unanimément que la moitié étoit due au Clerc. Pendant la conteſtation un voleur alterne & vigilant, à la place du pauvre ADAMS, ſe ſeroit diſpenſé d'aller chez le Juge, en ſe ſauvant; car la nuit étoit fort obſcure. Mais ADAMS aima mieux ſe fier à ſon innocence qu'à ſes jambes; & d'ailleurs il ne vouloit pas abandonner celle dont il avoit garanti la pudeur, & dont la cauſe étoit mêlée avec la ſienne. Ainſi, ſans ſonger à la fuite qui étoit très-facile, ou à la révolte qui étoit impraticable [étant gardés par ſix hommes, ſans compter l'infame Accuſateur qui les ac-

compagnoit] il marcha d'un pas aſſuré, ſans le moindre murmure, du côté que ſes Gardes jugerent à propos de le conduire.

Comme il faiſoit des prieres chrétiennes le long du chemin, JOSEPH lui revint dans l'eſprit, & dans le premier mouvement il le nomma en ſoupirant; ce que la jeune fille ayant entendu, elle s'écria avec émotion: „ Cette voix m'eſt connue. Ne ſeriez-vous point par haſard M. ABRAHAM ADAMS? En vérité, Mademoiſelle, répondit-il, c'eſt-là mon nom. Il y a auſſi quelque choſe dans votre voix, qui me fait croire que ce n'eſt pas la premiere fois que je l'entends. Ah! Monſieur, reprit-elle, auriez-vous ſitôt oublié la pauvre *Fanny?* Comment *Fanny!* dit ADAMS : je ne vous ai pas oubliée, mon enfant; mais par quel haſard vous ai-je trouvé ici? Je vous ai déjà dit, Monſieur, répondit-elle, que j'allois à *Londres*; mais vous avez nommé JOSEPH ANDREWS: dites-moi, je vous prie, ce qu'il eſt devenu. Je l'ai laiſſé cet après-midi dans la voiture publique, répliqua ADAMS : il s'en va à notre village pour vous voir. Oh que non! vous vous moquez de moi, Monſieur, reprit-elle, pourquoi iroit-il là pour moi? Pourquoi me faites-vous cette queſtion, demanda ADAMS? Je crois, *Fanny*, que vous n'êtes point inconſtante; je vous aſſure qu'il mérite que vous penſiez autrement. Hé! Monſieur, répondit-elle, JOSEPH ne

m'eſt rien; c'eſt ſeulement un garçon que je connois. J'en ſuis fâché, répliqua ADAMS: une fille ne doit point ſe faire honte d'une inclination légitime. Oh, *Fanny*, vous diſſimulez vos ſentimens, ou vous avez changé. "

Alors il lui conta tout ce qui étoit arrivé à l'hôtellerie, ce qui la fit ſoupirer malgré elle. Quoiqu'elle eût envie de cacher ſon amour, tout autre que M. ADAMS s'en ſeroit apperçu aux queſtions qu'elle ne ceſſoit de lui faire, d'un air trop empreſſé pour la ſoupçonnèr d'indifférence. Mais il ſe mettoit peu en peine de pénétrer ce qu'on ne lui diſoit pas ouvertement. Elle avoit appris cependant le malheur de JOSEPH dans le village, par le moyen du domeſtique de ce Mylord, qui s'arrêta à l'auberge du tems qu'il étoit encore dans ſon lit; & à l'inſtant elle avoit pris la réſolution de l'aller trouver. En conſéquence elle avoit quitté une vache qu'elle tiroit; & ayant alors pris un paquet de hardes ſous ſon bras avec tout ce qu'elle avoit d'argent, elle étoit partie ſans communiquer ſon deſſein à perſonne, pour aller trouver celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. Quoique ſa paſſion fût délicate & pure, elle vouloit la cacher. Cette timidité naturelle doit augmenter ſans doute l'eſtime du beau-ſexe.

n'eſt-ce rien pour un homme innocent de languir pluſieurs mois dans une priſon ? Je vous ſupplie de m'écouter avant que de ſigner l'ordre. A quoi bon vous écouter, repliqua le juge, puiſqu'on a écrit les dépoſitions ? Vous êtes bien impertinent de me tenir ſi long-tems. Allons, dépêchons-nous de l'envoyer en priſon „.

Le ſecrétaire prit la parole pour dire que parmi les choſes ſuſpectes qu'on avoit trouvées ſur le voleur, tel qu'un canif, on avoit auſſi trouvé un livre écrit en chiffres. " Ouidà ! dit le juge ; cet homme-ci eſt peut-être plus qu'un voleur ordinaire. Il pourroit bien avoir tramé quelque conſpiration contre le gouvernement. Voyons le livre „. Alors le manuſcrit grec d'*Eſchyle*, que le docte ADAMS avoit tranſcrit de ſa propre main, parut. Le juge après l'avoir regardé, branla la tête, & demanda ce que ſignifioient ces chiffres. " Des chiffres ! dit ADAMS, c'eſt un manuſcrit d'*Eſchyle*. Que dites-vous, s'écria le juge. D'*Eſchyle*, répéta ADAMS. Que veut-il dire avec ſon *Chyle*, demanda le magiſtrat ? Il dit *Eſchyle*, reprit le ſecrétaire : c'eſt un nom propre étranger. Bon ! c'eſt un nom ſuppoſé, s'écria le juge. Cependant un de la compagnie dit que ce chiffre reſſembloit à du *Grec*. Du *Grec*, repartit le juge ! cela ne ſe peut, il eſt écrit à la main. Je ne dis pas poſitivement que cela eſt, reprit l'autre ; car il y a bien du

tems

tems que je n'en ai vu ; mais voici une personne qui décidera la question „.

C'étoit le recteur de la paroisse, qui venoit rendre visite à M. le juge de paix. Celui-ci prit le manuscrit, & quand son nez & sa physionomie furent ornés, l'un d'une large paire de lunettes, & l'autre d'une stupide gravité, il se mit à l'examiner. " Il est vrai, dit-il, que ce manuscrit est en langue *grecque :* c'est même un monument très-curieux de la vénérable antiquité, que ce coquin-là aura dérobé à quelques-uns de mes respectables confreres, avec la robe dont cet impie est actuellement revêtu. Que vouloit-il donc dire avec son *Eschyle*, demanda le juge ? Mon Dieu ! comment voulez-vous qu'il entende ce livre, dit le recteur avec un souris suffisant ? *Eschyle*, continua-t-il, c'est un des anciens peres de l'église. Je connois un Seigneur, qui donneroit toute chose au monde pour cette piece de l'antiquité. Oui, il est par demandes & par réponses (ajouta-t-il, en voyant les noms des acteurs.) C'est le commencement d'un catéchisme *grec*. Comment vous appelez-vous, demanda le juge en s'adressant à ADAMS ? Comme il ne répondoit point, c'est *Eschyle* qu'il s'appelle, repartit un plaisant. Eh bien, dit le juge, écrouez *Eschyle ;* je t'apprendrai à te moquer de moi, avec ton faux nom „.

Cependant une personne de la compagnie

ayant regardé fixement le pauvre ADAMS, lui demanda s'il n'avoit pas connu autrefois le Chevalier *Booby*. ADAMS l'ayant reconnu à cette queſtion, s'écria tout tranſporté de joie : " Ah, Monſieur, eſt-ce vous ? J'eſpere que vous répondrez de mon innocence à Monſieur le juge. Je puis répondre, dit cette perſonne, que je ſuis très-ſurpris de vous voir en cet état. Monſieur (ajouta-t-il en s'adreſſant au magiſtrat), je vous aſſure que M. ADAMS que voilà, eſt prêtre, & de plus un très-honnête-homme; pour moi je ſuis perſuadé de ſon innocence, & je vous prie d'examiner encore une fois cette affaire. En ce cas, répondit le juge, puiſque vous dites qu'il eſt prêtre, je n'ordonne point qu'il aille en priſon, j'y enverrai la fille ſeulement; pour l'homme, vous m'en répondrez. Allons, mon ſecrétaire, regardez dans le livre, & voyez comme il faut faire pour accepter une caution. Vîte, dépêchez-vous; après cela vous écrirez ce qu'il faut pour écrouer la fille. Monſieur, dit ADAMS, je vous aſſure qu'elle eſt auſſi innocente que moi. Il peut y avoir quelque mal-entendu ici, dit la perſonne qui avoit reconnu ADAMS : écoutons ce qu'en dira Monſieur le miniſtre. Volontiers, répondit le juge; mais, avant qu'il commence, faites-lui boire un coup pour le refraîchir : je ſais rendre à un eccléſiaſtique ce qui lui eſt dû, auſſi-bien qu'un autre. Je ne ſuis pas de ces

magiſtrats violens & étourdis. Perſonne ne peut m'accuſer d'avoir jamais mis un homme de bonne famille en priſon, depuis que je ſuis en place „.

Alors M. ADAMS commença ſon récit, qui, quoique très-circonſtancié, ne fut interrompu que par quelques *oui-dà* de la part du magiſtrat, qui de tems en tems le prioit de répéter ce qu'il croyoit le plus eſſentiel. Le récit étant terminé, le juge qui prenoit tout ce qu'ADAMS venoit de dire pour paroles d'évangile, depuis que le gentilhomme ſon ami avoit fait l'éloge du miniſtre, malgré la dépoſition des témoins affirmée par ferment, ſe mit à traiter ceux-ci de malheureux fauſſaires. On appela alors le principal accuſateur & complaignant, pour l'interroger lui-même. Mais le coquin voyant que l'affaire tournoit autrement qu'il ne s'étoit flaté, avoit pris le parti de s'eſquiver; ce qui mit le magiſtrat ſi fort en colere, qu'il etoit ſur le point de faire éclater ſon courroux ſur les auteurs de cette capture imprudente. Il jura que s'ils ne lui amenoient l'accuſateur dans deux jours, il leur feroit donner caution de comparoître. Ils promirent de faire de leur mieux pour lui obéir, & ils furent renvoyés. En même tems le juge voulut que M. ADAMS ſe mît à table pour boire avec eux, & le docte recteur lui rendit ſon manuſcrit. Le modeſte ADAMS le reçut en ſilence, ne vou-

lant point trahir l'ignorance d'un confrere. Pour *Fanny*, elle fut remiſe, à ſa propre priere, entre les mains d'une ſervante de la maiſon, qui eut ſoin de lui rendre tous les petits ſervices dont elle avoit beſoin.

Pendant qu'on étoit encore à table, on entendit un grand bruit dans la cour, où les gens qui avoient arrêté ADAMS & *Fanny*, ſe regaloient ſelon la coutume de quelques verres de biere aux dépens du juge de paix. Il s'étoit élevé une querelle entr'eux. Le juge ſortit pour y mettre ordre, ce qui ne fut pas difficile, tant on ſavoit reſpecter ſa perſonne. A ſon retour, la compagnie fut curieuſe d'apprendre le ſujet de la querelle. Il leur dit que c'étoit ſur une queſtion qui s'étoit élevée parmi eux, pour ſavoir, en cas qu'ADAMS eût été coupable, à qui d'entr'eux la plus groſſe partie de la ſomme qu'on donne à ceux qui arrêtent les voleurs, eût appartenu. Cela fit rire tout le monde, à l'exception d'ADAMS, qui tirant ſa pipe de ſa bouche, dit que rien ne lui faiſoit plus de peine, que de voir régner cet eſprit de diſcorde parmi les hommes. « Je me ſouviens, dit-il, d'une affaire aſſez ſemblable arrivée dans une des paroiſſes dont je ſuis vicaire. La place de clerc étoit vacante, & c'eſt de moi qu'elle dépend. De trois jeunes gens qui ſe trouverent en concurrence pour l'obtenir, je choiſis celui qui en étoit le

plus capable, c'est-à-dire, le jeune-homme qui savoit le mieux entonner les pseaumes. Il étoit à peine en possession de sa charge, que les deux autres se mirent en tête de s'entre-disputer l'excellence de leurs talens; chacun voulant être celui que j'aurois choisi, en cas qu'il n'y eût eu qu'eux deux sur les rangs. Cette dispute alla si loin, que la discordance du chant rendit tous les paroissiens distraits, ensorte qu'ils ne savoient plus où ils en étoient. Je fus obligé de leur imposer silence. Mais l'esprit de chicane subsistoit encore, & ne pouvant se terminer par les assauts du chant, on en vint aux coups. On se battit plusieurs fois à la façon des *Anglois*; & comme ils étoient à-peu-près d'égale force, la guerre auroit duré long-tems, si la mort du clerc en place, me donnant occasion de le remplacer par l'un des deux que je lui substituai, n'eût mis fin à la querelle ,,. ADAMS, après ce narré, s'appliqua sérieusement à sa pipe, & tous garderent un profond silence pendant quelque tems. Alors notre juge de paix le rompit, pour faire son propre panégyrique, se louant sur-tout de la justesse de son discernement dans cette derniere affaire.

Il fut interrompu par Mr. ADAMS, qui se mit à le contredire au sujet des loix qui regardent les emprisonnemens. ADAMS soutenoit que le juge avoit dû l'envoyer en prison, & le juge au contraire prétendoit

qu'il n'avoit pas dû le faire. Ils étoient tous deux fort attachés à leur opinion; ce qui auroit pu faire naître une querelle, si *Fanny* n'eût envoyé prier Mr. ADAMS de lui venir parler. C'étoit pour lui dire qu'elle venoit d'apprendre qu'un domestique de la maison alloit à la ville, & devoit descendre dans l'hôtellerie où logeoit JOSEPH & le carosse public. ADAMS la voyant bien résolue de partir (quoiqu'elle dissimulât la cause de son impatience, en prétextant qu'elle ne pouvoit rester plus long-tems dans une maison où on l'avoit présumée coupable) il prit le parti de s'en aller avec elle, après avoir dit adieu à Monsieur le juge de paix, & à la compagnie.

CHAPITRE XII.

Rencontre singuliere.

ADAMS, *Fanny*, & leur guide, partirent à deux heures du matin, au clair de la lune qui venoit de se lever. Ils n'avoient pas fait plus d'un mille, quand la pluie les obligea de se mettre à couvert dans un cabaret, qui se trouva sur le chemin, & où ADAMS ayant fait faire uue rôtie à la biere, se mit à fumer fort tranquillement, sans songer au passé; *Fanny* s'étant placée auprès du feu

aussi-bien que lui, elle attiroit les yeux de tous ceux qui étoient dans la maison. Elle étoit dans sa dix-neuvieme année, grande & bien faite; ce n'étoit point de ces poupées, qui semblent n'avoir été formées que pour orner une salle d'anatomie. Sa gorge, d'une blancheur ravissante, s'élevoit avec une juste proportion, & ses hanches étoient si bien placées, qu'un panier n'eût fait qu'en cacher la perfection. Ses bras paroissoient beaux & bien arrondis, quoiqu'un peu rouges, à cause de ses occupations ordinaires; mais si le hasard faisoit lever sa manche ou son mouchoir, on voyoit une peau que le plus beau coloris du *Titien* n'imitoit que foiblement. Ses cheveux naturellement frisés, d'un châtain clair, tomboient, les dimanches, en grosses boucles sur son cou, selon la mode du pays. Deux sourcils bien garnis, & formant deux demi-cercles, ornoient son front ouvert & uni; ses yeux vifs & perçans étoient presque noirs; son nez étoit un peu Romain, sa bouche vermeille, & ses levres appétissantes, quoique la levre inférieure, à ce que l'on disoit, fût un peu trop grosse; ses dents, d'une blancheur qui surpassoit l'ivoire, n'étoient pas non plus rangées dans un ordre parfait. Elle avoit une fraîcheur, que nos Dames ne peuvent créer à leur toilette. Sa physionomie, composée de douceur & de majesté, annonçoit à la fois la sensibilité de son cœur & l'innocence de

ſes mœurs. Son ſouris avoit quelque choſe de ſi enchanteur, qu'on ne pouvoit lui refuſer des hommages, &, malgré ſon humble timidité, ſon air noble & diſtingué ſurprenoit tous ceux qui la voyoient.

Cette charmante fille étoit aſſiſe près du feu, quand elle entendit la chambre voiſine rétentir du doux ſon d'une voix mélodieuſe, qui attira toute ſon attention. Cette voix chantoit les deux menuets ſuivans, l'un tendre & galant, l'autre tout-à-fait comique.

Aimables yeux, charmans objets de mes alarmes,
Aimables yeux
Recevez mes triſtes adieux
Pour noyer leurs charmes:
Je n'ai que des larmes
Pour noyer, &c.
Ruiſſeaux, deſcendez des Cieux.
Aimables yeux, &c.
Dans les lieux les plus ſombres,
Près des noires ombres,
Dans les lieux, &c.
Je veux étouffer mes feux.
Aimables yeux, &c.

Cloris, ma chère,
D'un affligé, d'un malheureux,
Quelle rivière
Eteindra les feux?
Ah! ſi je pouvois m'en laver
Comme un cochon dans un bourbier!
Ou ſous la goutière
M'en nettoyer.

ADAMS réfléchissoit profondément sur un passage d'*Eschyle* qu'il avoit à la main, sans faire attention à cette voix, lorsqu'ayant par hasard levé les yeux sur *Fanny*, il la vit changer de couleur. " Qu'avez „ vous ma fille, dit-il ? vous êtes bien „ pâle. Je suis pâle, Monsieur, répondit-„ elle ? Ah mon Dieu ! „ En disant ces mots elle tomba évanouie. ADAMS se lève à l'instant avec tant de précipitation, qu'il jette, sans y penser, son *Eschyle* au feu, & crie au secours d'un air si empressé, qu'il voit bientôt autour de lui tous ceux qui se trouvoient dans la maison. Le chanteur accourut lui-même. Mais, cher lecteur, quand ce rossignol, qui n'étoit autre que JOSEPH ANDREWS, vit sa chere *Fanny* dans ce triste état, ton imagination est-elle assez vive pour te représenter l'émotion de son cœur ? Si elle ne l'est pas, quitte cette pensée, pour contempler l'excès de son bonheur. Il la prend entre ses bras, & il a bientôt la consolation de la voir revenir à la vie, ouvrir les yeux, les tourner vers lui, & s'écrier avec une voix que la tendresse seule peut former, JOSEPH, est-ce vous ?... Est-ce vous, ma chere *Fanny*, s'écria JOSEPH à son tour, en la serrant dans ses bras, & la baisant avec transport, sans se mettre en peine de ceux qui étoient présens à cette délicieuse reconnoissance.

Le Ministre ADAMS fut fort sensible à ce

doux ſpectacle, & partagea la joie des deux amans. Mais hélas! à peine commençoit-il à goûter un plaiſir ſi pur, que ſes yeux furent frappés du triſte ſort de ſon fidelle compagnon de voyage, de ſon cher *Eſchyle*, que des flammes dévorantes achevoient de réduire en cendres.

Fanny, revenue de ſon évanouiſſement, modéra ſes tranſports; & faiſant réflexion ſur ce qu'elle avoit fait & ſouffert en préſence de tant de témoins, elle rougit. Pouſſant doucement JOSEPH, elle le pria de la laiſſer tranquille, ſans lui permettre de l'embraſſer davantage. Alors voyant Mademoiſelle *Slipſlop*, elle la ſalua, & ſe mit en devoir d'avancer vers elle, mais cette orgueilleuſe fille lui tourna le dos, & ſe retira dans une autre chambre d'un air très-irrité.

CHAPITRE XIII.

Des gens de quelque choſe & des gens de rien. Jaloufie & colere de Mademoiſelle SLIPSLOP.

LE lecteur eſt ſurpris ſans doute de ce que Mademoiſelle *Slipſlop*, qui avoit demeuré quelques années dans la même maiſon avec *Fanny*, l'eût ſi-tôt oubliée. La vérité eſt

qu'elle la reconnut très-bien. Ainsi nous étant fait un devoir de suivre la nature & la vraisemblance dans tout le cours de cette histoire, nous expliquerons les raisons qu'elle eut de méconnoître *Fanny*, pour faire sentir que, non-seulement son procédé étoit selon l'usage en pareil cas, mais même qu'elle ne pouvoit faire autrement, sans s'exposer à la censure des personnes judicieuses.

Qu'on sache donc que le genre-humain est divisé en deux classes; savoir, en gens de quelque chose, & en gens de rien. Comme par des gens de quelque chose je ne prétends point parler de ceux qui étant d'une taille extraordinaire, ont coûté plus d'étoffe à la nature, ni de ceux qui ont des talens au-dessus des autres; aussi par des gens de rien, on ne doit pas supposer que j'entende le contraire. *Gens de quelque chose*, ne veut dire que des gens d'une certaine façon. Ce mot, par l'usage & le tems, a perdu sa signification originaire: puisque, si je ne me trompe, *gens d'une certaine façon*, veut dire aujourd'hui des personnes de naissance, des personnes douées de qualités qui les distinguent avantageusement du commun des hommes: au lieu qu'autrefois on ne désignoit par ce mot qu'un homme qui s'habilloit à la mode, ce qui est encore une des significations de ce terme. Le monde étant ainsi partagé en gens *d'une certaine*

façon, & *gens qui ne sont point d'une certaine façon*, il y a une barriere entr'eux qui les sépare de société & d'intérêts. Une des classes n'ose frayer publiquement avec l'autre, de peur de faire naître des soupçons, quoiqu'il y ait souvent de l'amitié entre les particulier. Il est difficile de déterminer auquel des deux partis l'avantage est demeuré; car si d'un côté les gens d'une certaine façon se sont approprié plusieurs places importantes, telles que la cour, l'opéra, le bal, &c. les antagonistes se sont emparé aussi du cirque royal aux ours, des guinguettes, des foires, &c. Deux places néanmoins sont communes d'un consentement mutuel. Ce sont l'église & la comédie, mais ils s'y rangent bien différemment. A l'église, les gens d'une certaine façon sont élevés au-dessus des autres. A la comédie, ces mêmes personnes se trouvent sous les pieds de leurs adversaires. La raison du contraste m'est inconnue. Qu'il suffise donc de dire que loin de se traiter de freres, selon le langage de l'Evangile, ils se regardent à peine comme des animaux d'une même espece. Les épithetes de gens inconnus, de brutes, de canailles, de misérables, &c. en font foi.

Lady *Booby*, qui se servoit souvent de ces expressions, les avoit apprises à *Slipslop*, qui crut en devoir faire usage à son tour. Peut-être avoit-elle raison; car les extré-

mités des deux classes, c'est-à-dire, la queue de la premiere, & la tête de l'autre, changent souvent de parti, étant d'une classe dans un pays, & d'une autre dans un lieu différent. A l'égard du tems de ce changement, il n'y a qu'à dépeindre l'emblême de la dépendance sous la figure d'une espece d'échelle. Par exemple, le postillon, ou quelqu'autre petit garçon, dont les grandes maisons sont toujours pourvues, se lève de bon matin pour décroter le laquais; celui-ci rend le même devoir à Monsieur le valet de chambre; le valet de chambre habille son maître, souvent à la hâte, afin qu'il aille faire sa cour à Mylord; Mylord se dépêche pour être au lever du Ministre, & le Ministre pour se rendre auprès du Prince. De tous ces échellons, les deux premiers sont les plus éloignés l'un de l'autre. Desorte qu'un Philosophe ne trouveroit plus d'embarras que dans le choix de l'heure; savoir, s'il vaut mieux être l'homme de conséquence à six heures du matin, qu'à deux heures après midi. Cependant on ne trouvera qu'à peine deux de ces personnes, qui croient pouvoir se familiariser avec leur inférieur, sans un excès d'humilité; & s'il la porte un peu au-delà des bornes, il s'imagine de dégrader.

J'espere, lecteur, que vous me pardonnerez cette digression, que j'ai cru nécessaire pour justifier les grands sentimens de Mlle.

Slipslop, & lui ôter le ridicule que *des gens de rien*, qui ne connoiſſent point *les gens d'une certaine façon*, pourroient trouver dans ſon caractere. Mais nous autres, qui ſommes faits à leurs manieres, nous ſavons bien que ces gens-là nous connoiſſent un jour, & le lendemain oublient qu'ils nous ont vu. La raiſon de ce procedé eſt difficile à démêler, à moins que de s'en tenir à ce que j'en ai dit. S'il eſt vrai, comme on a dit, que les Dieux ne firent les hommes que pour ſe moquer d'eux, je ſuis perſuadé que nous ne répondons jamais mieux à ce qu'ils veulent de nous, que ſur cet article.

Pour revenir à notre hiſtoire, ADAMS, qui n'entendoit rien à tout cela, croyant que Mlle *Slipslop* manquoit de mémoire, ſe mit à crier : " Mlle. ! Mlle. ! c'eſt une de „ vos anciennes connoiſſances : voyez „ comme elle eſt embellie depuis qu'elle „ eſt ſortie de chez Lady *Booby*. J'ai quel- „ que idée de l'avoir vue, répondit Mlle. „ *Slipslop* avec un air de grandeur ; mais il „ m'eſt bien impoſſible de me ſouvenir „ de tous les domeſtiques inférieurs qui ont „ ſervi chez nous. ADAMS lui demanda „ par quel haſard elle ſe trouvoit-là. C'eſt, „ lui répondit-elle, qu'une chaiſe m'étant „ venue prendre, j'ai eu compaſſion de „ JOSEPH & l'ai mené avec moi. L'impé- „ tueux ſouffle de l'orage nous a fait arrê-

„ ter ici. mais je m'en vais droit au terme „ sans délai : car Madame ne tardera pas à „ me ſuivre, & il faut que j'arrange la „ maiſon. „ Enſuite elle dit à Mr. ADAMS, qu'elle étoit fort ſurpriſe de ce qu'il avoit non ſeulement oublié ſon cheval, mais encore plus de le voir égaré avec une fille qui avoit l'air de ne rien valoir. “ Je vous „ aſſure, Mlle. répondit ADAMS, qu'il n'y „ a pas au monde une fille plus honnête. Je „ voudrois de tout mon cœur, oui je le „ voudrois, toute payſanne qu'elle eſt, que „ les grandes Dames fuſſent comme elle. „ Alors il lui raconta par quel accident il l'avoit rencontrée; mais quand il vint à l'article du raviſſeur dont il l'avoit délivrée: “ Vous êtes, interrompit *Slipslop*, plus „ propre à être grenadier que Miniſtre ; ce „ n'eſt jamais l'affaire de vos pareils de „ frapper ; au contraire vous auriez dû vous „ mettre en priere, pour implorer le ſecours „ d'en haut pour la ſauver de ſes mains. „ ADAMS lui répondit, qu'il n'étoit point honteux de ce qu'il avoit fait. Tant pis, repartit-elle ; la bravoure ne doit pas être *le Caractériſtique Sacerdotal.*

Le dialogue ſe feroit échauffé, ſi JOSEPH ne fût entré pour demander la permiſſion de préſenter *Fanny* à Mlle. *Slipslop*, ce qu'elle lui refuſa, ajoutant qu'elle auroit mieux aimé mettre un démon près d'elle dans la chaiſe, que lui, ſi elle eût conçu le moin-

dre ſoupçon que cette fille l'attendoit en chemin. „ Et pour vous, Mr. ADAMS, „ ajouta-t-elle, vous jouez-là un joli rôle. „ Oh ! vous mourrez Evêque ſur ma pa- „ role. „ Il lui fit une revérence de ſon mieux, en lui diſant : " Mlle. je vous ſuis „ redevable de ce que vous m'honorez de „ cette révérendiſſime épithéte, que je ferai „ mon poſſible de mériter par tous les „ moyens qui conviennent à un honnête- „ homme. Oui, oui, reprit - elle, des „ moyens très - honnêtes, en mettant un „ garçon & une fille enſemble. „

ADAMS alloit lui répondre de la bonne ſorte, ſi le poſtillon n'étoit venu avertir que l'orage étoit ceſſé, & qu'il falloit profiter de la lune. Alors Mlle. *Slipslop* envoya chercher JOSEPH (qui étoit aſſis dehors à côté de *Fanny*), pour le mener avec elle. Mais il répondit poſitivement, qu'il ne partiroit point ſans cette fille : ce qui mit Mlle. *Slipslop* ſi fort en colere, qu'elle jura d'informer Lady de toute cette affaire : & je ne doute point, dit-elle, qu'elle ne prenne ſoin de chaſſer bientôt toute cette canaille de la Paroiſſe. Elle continua ſa harangue remplie d'invectives, en tirant ſur les eccléſiaſtiques d'une maniere trop indécente pour le répéter. A la fin, ne pouvant vaincre la réſolution de JOSEPH, elle remonta toute furieuſe dans la chaiſe, en jettant un coup d'œil ſur *Fanny*, auſſi foudroyant que

celui que *Thémiste* jette sur *Ino* dans la tragédie, & partit. A dire le vrai, la rencontre de *Fanny* avoit renversé tous ses projets. Car dès le moment qu'elle avoit tiré JOSEPH du carosse, elle avoit formé un certain projet, qu'il est aussi aisé d'accomplir dans un cabaret que dans un palais. Ainsi, selon les apparences, la pudeur de *Fanny* ne fut pas la seule que Mr. ADAMS sauva cette nuit.

Dès que la chaise se fut éloignée avec *Slipslop*, le Ministre, JOSEPH & *Fanny* se mirent tous ensemble près du feu, où ils eurent une conversation innocente & aimable. Mais, comme le lecteur pourroit s'ennuyer à la lire, nous passerons au lendemain, après avoir remarqué qu'ils ne se coucherent pas. ADAMS ayant fumé trois pipes, s'endormit dans un fauteuil, laissant les amans en liberté. Pour eux, leurs yeux étoient trop agréablement occupés, pour permettre au Dieu du sommeil d'en approcher ses pavots. Les plaisirs innocens dont ils jouirent, ne sont connus qu'aux vrais amans. Pour les autres, eussé-je autant de langues qu'*Argus* eut d'yeux, je les leur peindrois vainement; ils ne pourroient les comprendre.

Qu'il suffise donc que je dise, qu'après mille prieres reitérées, *Fanny* se donna à son cher JOSEPH, & que, se laissant aller dans ses bras, après un soupir qui l'em-

dre beauma d'une odeur plus douce que celle qu'on respire des parfums les plus exquis, elle lui dit, sa bouche collée contre la sienne : " Ah ! JOSEPH, tu m'as gagnée, „ je suis à toi. „ JOSEPH se jetta à ses genoux pour lui en rendre graces, & l'ayant embrassée avec un transport presque réciproque, il éveilla le Ministre pour le prier de les marier sur le champ. ADAMS le reprimanda de cet emportement. " Je ne ferai „ rien, dit-il, contre les regles de l'Eglise ; „ je n'ai point de dispenses, & je ne vous „ conseille pas d'en demander : l'Eglise a „ présentement une forme qu'on doit obser- „ ver ; il faut publier les bans, à quoi tout „ bon chrétien doit se soumettre. C'est à „ l'omission de cette cérémonie, que j'at- „ tribue les miseres qui sont les suites ordi- „ naires des mariages de nos grands ; car „ tous ceux qui sont joints ensemble autre- „ ment que Dieu l'a ordonné, ne sont point „ en Dieu, & leur union est illicite. „

Fanny se mit du côté de Mr. ADAMS, & dit en rougissant à JOSEPH, qu'elle ne consentoit point à cette démarche, & qu'il avoit eu tort de la faire. Mr. ADAMS la loua de sa résolution, & JOSEPH fut forcé d'attendre patiemment la publication des trois bans ; mais il obtint la permission en présence du Ministre, de les faire publier le dimanche d'ensuite.

Le Soleil étoit déjà avancé, lorsque JO-

SEPH sentant sa jambe presque ... omme, qui lui posa de partir; mais comme ils é ... ADAMS, lui à se mettre en chemin, ils furent a ... t un hom- un obstacle imprévu. L'écot montoit ... e nou- schellings, somme très-modique, si l'on ... r ne réflexion à la quantité de biere qu'ADAMS avoit avalée. Ainsi il n'y avoit aucune objection à faire contre le mémoire, mais il se trouva peu de moyens pour l'acquérir. Le coquin qui s'étoit saisi de la bourse de *Fanny*, l'avoit emportée; desorte que pour payer les sept schellings, il ne se trouva entr'eux que six sols, qui n'en faisoient que la quatorzieme partie. Ils resterent immobiles à cette vue, s'entre-regardant sans pouvoir prononcer une sillabe. A la fin ADAMS s'en fut trouver l'hôtesse, pour lui demander s'il n'y avoit pas un ministre dans le village. Ayant appris qu'il y avoit un vicaire, il retourna à sa compagnie, en criant, *Eureca! Eureca* (*)! Ces mots ne faisant qu'augmenter leur étonnement, faute de les entendre, il leur parla plus clairement. Vous n'avez que faire de vous chagriner, leur dit-il; j'ai un confrere ici qui payera notre écot; je m'en vais chez lui chercher de l'argent, & je viendrai vous rejoindre.

(*) Mot *Grec* qui veut dire, *j'ai trouvé*, *j'ai trouvé*.

dre beauma d'une

qu'on resp

elle lui HAPITRE

sienn-

Entrevue de Mr. ADAMS

TRULLIBER.

ADAMS, en arrivant chez le *Trulliber*, le trouva en veste, un sce & un tablier devant lui, qui ve senter un déjeuné à ses pource seulement le dimanche, le reste il étoit laboureur, faisant valo lement quelques arpens de terre affermant ceux de plusieurs autre prenoit soin du laitage, & portoi au marché en personne; desorte chons faisoient l'occupation pr Ministre, qui les soignoit & le lui même aux foires; ce qui ne de l'exposer aux brocards de Pour sa figure, elle ressembloi maux, étant fort gros & d'une digne de son emploi. Sa voix ét & ses manieres brusques, quoiqu ce qui lui donnoit l'air & non d'un oison.

Ce rustique docteur, ayant demandoit à lui parler, mit bas & se fourra dans une vieille robe de chambre, qui lui servoi

[illegible]

dre
beauma d'une
qu'on resp
elle lui
sienn-

HAPITRE XIV.

Entrevue de Mr. ADAMS *& du Vicaire* TRULLIBER.

ADAMS, en arrivant chez le Vicaire *Trulliber*, le trouva en veste, un sceau à la main, & un tablier devant lui, qui venoit de présenter un déjeuné à ses pourceaux. Ministre seulement le dimanche, le reste de la semaine il étoit laboureur, faisant valoir, non seulement quelques arpens de terre à lui, mais affermant ceux de plusieurs autres. Sa femme prenoit soin du laitage, & portoit son beurre au marché en personne; desorte que les cochons faisoient l'occupation principale du Ministre, qui les soignoit & les conduisoit lui même aux foires; ce qui ne laissoit pas de l'exposer aux brocards de son canton. Pour sa figure, elle ressembloit à ces animaux, étant fort gros & d'une malpropreté digne de son emploi. Sa voix étoit rauque, & ses manieres brusques, quoiqu'affectées; ce qui lui donnoit l'air & non la légereté d'un oison.

Ce rustique docteur, ayant appris qu'on demandoit à lui parler, mit bas le tablier, & se fourra dans une vieille & crasseuse robe de chambre, qui lui servoit chez lui

d'habit de cérémonie. Sa femme, qui lui avoit annoncé l'arrivée de Mr. ADAMS, lui avoit dit qu'elle croyoit que c'étoit un homme qui venoit voir les cochons. Cette nouvelle lui paroiſſoit trop intéreſſante pour ne pas ſe hâter. Il ſalua Mr. ADAMS, & l'ayant examiné depuis la tête juſqu'aux piés, il ne douta pas de ce que ſa femme lui avoit dit. „ Soyez le bienvenu, lui dit-il; car auſſi-„ bien j'attens un de mes chalands cet après-„ midi. Ils ſont tous beaux & gras. ADAMS „ lui répondit, qu'il ne le connoiſſoit appa-„ remment point. Pardonnez-moi, inter-„ rompit *Trulliber*, je me ſouviens de vous „ avoir vu à la foire, nous avons fait des „ négoces enſemble plus d'une fois. Je me „ rappelle bien votre viſage. Allons, je ne „ dirai plus rien que vous ne les ayiez vus; „ mais je ne vous ai jamais vendu de lard „ comme celui-ci."

Alors prenant ADAMS par le bras, il l'entraîna dans l'étable, qui étoit à côté de la ſalle, & le pouſſant dedans: „ Tâtez, tâtez, „ dit-il, je veux abſolument que vous les „ tâtiez." ADAMS, dont la complaiſance naturelle valoit bien celle qu'on acquiert par l'uſage du monde, voyant qu'il falloit en paſſer par-là pour avoir la permiſſion de s'expliquer, ſe mit en devoir d'obéir; mais ſe mêlant d'un métier qu'il n'entendoit point, il en paya la folle enchere. Car un fort gros cochon qu'il prit par la queue,

s'élançant tout d'un coup vers le fond de l'étable, entraîna ADAMS, & le fit trébucher le nez dans la fange. *Trulliber*, au-lieu de le relever, éclata de rire en criant, „ Comment, camarade, eſt ce que tu ne „ ſais pas manier un cochon à ton âge? " Alors il ſe mit en devoir de lui montrer comme il falloit faire. Mais ADAMS, qui croyoit avoir pouſſé la complaiſance aſſez loin, s'étant relevé, ſe retira de l'étable, en diſant, *nihil habeo cum porcis.* „ Je ſuis votre „ confrere, & non pas marchand de co„ chons. Je ſuis fâché de m'être trompé, „ répondit *Trulliber*, mais c'eſt la faute de „ ma femme; c'eſt une imbécille qui fait „ toujours quelque ſottiſe. "

Alors il le pria de rentrer pour ſe nettoyer, en attendant qu'il eût fermé l'étable, lui promettant qu'enſuite il iroit le joindre. ADAMS demanda la permiſſion de faire ſécher ſon ſurtout & ſon chapeau, ce qui lui fut accordé. Madame *Trulliber* vouloit lui préſenter une éguiere & un baſſin pour ſe laver; mais le miniſtre lui dit de ſe tenir tranquille, qu'on iroit bien au puits ſans elle. Pendant qu'ADAMS étoit à ſe laver, *Trulliber*, qui n'avoit pas grande opinion de lui, ferma la porte de la ſalle; & le mena enſuite dans la cuiſine, en lui diſant qu'un coup à boire ne nuiroit à perſonne. Mais il dit à l'oreille de ſa femme, qu'elle eût à tirer de la plus mauvaiſe biere de la cave. Après un

moment de silence, ADAMS lui dit : „ Sans „ doute vous vous êtes apperçu, Monsieur, „ que je suis Ecclésiastique. Oui, répondit „ *Trulliber*, je vois que vous avez-là une „ espece de robe : je n'ose pourtant dire „ tout-à-fait que c'en est une. A dire vrai, „ reprit ADAMS, elle n'est pas des meilleu- „ res : j'eus le malheur de la déchirer, il y a „ dix ans, en passant par-dessus une haie. “ Madame *Trulliber* étant de retour de la cave, dit à son mari : „ Mon maître, ce „ Monsieur-là est voyageur, je crois ; n'au- „ roit-il pas envie de manger ? Tais - toi, „ bête, dit *Trulliber*, depuis quand as-tu vu „ des Messieurs voyager à pié ? Vous n'a- „ vez point de cheval, je pense, continua- „ t-il, en parlant à ADAMS, puisque vous „ êtes sans bottes. Pardonnez-moi, répon- „ dit Mr. ADAMS, j'en ai un que j'ai laissé „ derriere. J'en suis bien aise, reprit *Trulli-* „ *ber*, car je n'aime point à voir les minis- „ tres à pié. Il ne convient pas de déroger à „ sa dignité. “

Il continua à faire l'éloge du Sacerdoce, jusqu'à ce que sa femme eût apporté un potage pour leur déjeuné. Alors il dit à Mr. ADAMS : „ Je ne sais, mon ami, pourquoi „ vous êtes venu chez moi ; mais puisque „ vous y êtes, si vous avez faim, vous pou- „ vez manger. “ ADAMS accepta l'invitation, & les deux ministres se mirent à table, tandis que Madame *Trulliber* se tenoit debout

derriere la chaise de son mari, parce qu'il l'avoit accoutumée à cela toutes les fois que quelqu'un de dehors étoit à table avec lui. La bonne femme étoit extasiée dès qu'il ouvroit la bouche, tant elle respectoit son ministere. Elle lui étoit soumise sans réserve, comme *Sara* à *Abraham*. Dans les commencemens elle s'étoit révoltée; mais il l'avoit si bien réduite, par la crainte qu'il lui inspiroit d'une chose, & l'inclination que la nature lui avoit donnée pour une autre, dont il savoit faire usage en tems & lieu, qu'elle persévéroit dans une soumission constante & invariable depuis un certain nombre d'années. Son mari, qui ne laissoit échapper aucune occasion de faire parade de sa supériorité, voyant qu'elle s'apprêtoit à présenter à boire à Mr. ADAMS, lui arracha le vase des mains, & avala la biere qu'il contenoit, en disant, c'est moi qui ai demandé à boire.

Le déjeuné fini, ADAMS crut qu'il étoit tems de s'expliquer; ce qu'il fit à peu près en ces termes: » Monsieur, dit-il, je crois qu'il est à propos de vous dire ce qui m'a amené chez vous. Je voyage avec un garçon & une fille mes paroissiens, pour me rendre chez moi. Nous nous sommes arrêtés chez des gens qui exercent la profession d'Aubergiste dans ce village, & qui m'ont adressé à vous. Quoique je ne sois que vicaire, interrompit *Trulliber*, je puis me vanter

vanter qu'il fait aussi bon chez moi que chez Monsieur le recteur, ou chez aucun de ses confreres à dix milles à la ronde. J'en achetterois bien trois ou quatre, argent comptant. Monsieur, reprit ADAMS, je suis ravi d'entendre que vous soyez si à votre aise. Pour moi & ma compagnie, nous avons été dépouillés de notre argent par plusieurs accidens imprévus; desorte que nous ne pouvons payer notre écot, quoiqu'il ne monte qu'à sept schellings. Je vous prie donc de me les prêter, avec encore autant, que je vous rendrai si je le puis. Si au contraire cela n'étoit pas dans la suite en mon pouvoir, je suis persuadé que vous me le pardonneriez, & que vous ajouteriez avec joie cette somme, aux trésors que vous avez envoyé devant vous au Ciel, par vos œuvres charitables.

Figurez-vous tout ce qu'il vous plaira de plus surprenant, vous n'aurez qu'une idée médiocre de l'étonnement dont *Trulliber* fut saisi à la fin de ce discours. Il tournoit ses yeux rudes & hagards sur sa femme, de-là il les promenoit à terre, puis il les levoit au ciel. A la fin il rompit le silence, & adressant la parole à ADAMS. „ Je sais, monsieur, lui dit-il, aussi bien qu'un autre, où je dois placer mon trésor. Si je ne suis pas si bien que plusieurs autres, Dieu merci je suis content; cela vaut bien les richesses; & celui qui possede

ce contentement, n'a rien à demander. Etre ſatisfait avec peu, eſt plus que la poſſeſſion du monde ne peut donner, puiſqu'on peut poſſéder toute choſe ſans être ſatisfait. Augmenter mon tréſor, dites-vous! Que me font tous les tréſors du monde? Les richeſſes ne ſont rien à un homme qui a placé l'évangile dans ſon cœur; c'eſt l'écriture, qui eſt le vrai & unique tréſor d'un chrétien.“ A ces mots, la joie d'ADAMS éclata par ſes larmes. „ Hà! mon frere (s'écria-t-il, en prenant *Trulliber* par la main) que béni ſoit le jour que je ſuis venu chez vous! j'aurois fait cent milles pour communiquer avec un homme tel que vous, & je vous promets de vous rendre encore une viſite dans peu de tems: mais mes amis s'ennuient de mon abſence; donnez-moi promtement l'argent, afin que j'aille les rejoindre.“

Alors *Trulliber* lançant ſur lui un regard terrible, ſe mit à crier à haute voix: „ Eſt-„ ce que tu prétend me voler?“ La femme entendant ſon mari tenir ce langage, ſe jetta aux pieds de M. ADAMS. „ Ah! mon cher monſieur, ne volez point mon maître, nous ne ſommes que de pauvres gens. Lève-toi, folle, interrompit ſon mari, & éloigne-toi de ma préſence. Crois-tu qu'il riſqueroit ſa vie? Non, c'eſt un gueux & non pas un voleur. Je demande votre aſſiſtance à la vérité, dit ADAMS, mais je ne ſuis

rien moins qu'un voleur. Si mon Clerc étoit ici, dit *Trulliber*, je te ferois arrêter, afin de te faire payer ton imprudence. Quatorze schellings ! Tu es ministre comme cette femme; ou si tu l'es tu mérites qu'on t'arrache ta robe, puisque tu as la hardiesse de courir le pays comme un vagabond. Je pardonne vos soupçons, répliqua ADAMS. Mais supposé que je ne sois pas ministre, suis-je moins votre frere ? N'êtes-vous pas obligé, comme chrétien, & encore plus comme ecclésiastique, de m'assister dans mes besoins ? "

„ Quoi tu prêtens me prêcher, reprit *Trulliber* ! Voilà un homme bien impudent, s'écria la femme, de se mêler d'instruire mon maître. Silence, femme, continua *Trulliber*, & pour toi, qui que tu sois, sache que je ne veux rien apprendre, ni de toi, ni de tes pareils. Je sais un peu trop bien ce que c'est que la charité, pour donner à des vagabonds. Ah que c'est bien dit, ajouta la femme ! Les loix nous font tant payer pour les pauvres, qu'il ne nous reste rien à donner, si nous en avions la volonté. Te tairas-tu, lui dit son mari, sans me rompre la tête de tes sottises ? Et puis se tournant du côté d'ADAMS : pour toi, tu peux t'en aller, car je ne te donnerai pas une obole.

„ Je suis fâché, répondit ADAMS, que vous soyez instruit des règles de la charité,

puisque vous les pratiquez si mal, & il faut que je vous dise, que si vous vous appuyez sur votre science pour votre justification, vous vous trompez, quoique vous ayiez la foi, à moins que d'y joindre les bonnes œuvres. Comment impie que tu es, s'écria *Trulliber*, tu blasphêmes contre la foi devant moi! Sors de chez moi, malheureux! je ne veux point de société avec un hérétique, avec un scélérat qui ose mal parler de la foi & des saintes Ecritures. C'est vous-même qui les rejetez, repartit ADAMS, si je dois juger de votre cœur par vos œuvres. Car leurs préceptes sont si clairs, & les récompenses attachées à leur exacte observation sont si grandes, qu'il est impossible qu'un homme qui les croit d'une foi vive, puisse désobéir. Or il n'y a aucun devoir plus positivement prescrit, que la charité envers nos freres. Quiconque est sans charité, j'ose prononcer contre lui qu'il n'est point chrétien.

„ Je ne te conseille pas, répondit *Trulliber*, de dire que je ne suis point chrétien; car je ne le souffrirai pas, & je te vaux bien, je crois. “ Il étoit trop gros pour se battre. Cependant, comme il avoit été autrefois grand escrimeur au coup de poing, il en fit la démonstration; mais sa femme se mit entre deux, & exhorta son mari à se souvenir de son rang, & à se montrer bon chrétien, en prenant patience jusqu'à ce

qu'il eût obtenu une prise de corps contre ce passant, pour l'avoir insulté chez lui. » Vous ne pouvez le battre, lui dit-elle, » sans vous abaisser ; mais vous pouvez pro- » céder saintement, & le faire mettre pour » toute sa vie dans un cul de basse-fosse. « Pour ADAMS, comme il étoit bien résolu de ne pas frapper le premier coup, il écouta patiemment le discours de madame *Trulliber*: ensuite il dit à son mari, qu'il étoit au désespoir de voir qu'on admettoit des gens comme lui au ministere, & se retira sans cérémonie.

CHAPITRE XV.

Avanture occasionnée par un nouveau trait de distraction de M. ADAMS.

MONSIEUR ADAMS, à son retour à l'auberge, trouva JOSEPH & *Fanny* assis auprès du feu, qui loin de s'ennuyer de son absence, n'avoient pas seulement pensé une seule fois à lui. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, ce qui les mit dans un grand embarras, leur départ leur paroissant impossible. Cependant JOSEPH proposa d'en parler à l'hôtesse, & de la prier de leur faire crédit, *Fanny* lui représenta qu'elle n'en espéroit rien, parce que cette femme avoit l'air fort

intéressé. Mais on fut surpris bien agréablement, quand on l'entendit répondre, qu'elle le vouloit bien; ce qu'elle confirma par une profonde révérence, en leur souhaitant un bon voyage. Cependant pour justifier le discernement de *Fanny*, il est nécessaire de dire ce qui engagea cette hôtesse à agir avec tant d'honnêteté. ADAMS, avant de sortir, avoit sans dessein trompé JOSEPH & *Fanny*, en leur disant qu'il alloit voir son frere; expression qu'ils entendirent à la lettre; & prenant celui qui n'étoit que son frere par le ministere, pour son frere par la naissance, ils avoient à leur tour trompé innocemment l'hôtesse, quand elle les questionna sur le compte de M. ADAMS. *Trullibor*, tout maussade, tout crasseux qu'il étoit, par ses dehors pieux, par sa gravité, & par la façon austere dont il vivoit, joint à l'opinion qu'on s'étoit fait de sa richesse, s'étoit acquis une autorité si absolue dans sa paroisse, que personne n'osoit l'offenser; desorte qu'il n'est pas extraordinaire que l'hôtesse se fût rendue si traitable à l'égard d'ADAMS, qu'elle croyoit frere de celui de qui elle dépendoit absolument, puisque par un seul mot il auroit pu l'empêcher de jamais vendre une pinte de biere dans la paroisse.

Ils étoient sur le point de partir, quand ADAMS se souvint qu'il avoit laissé son surtout & son chapeau chez *Trulliber*. Comme

il ne se sentit aucune envie d'y retourner, l'hôtesse elle-même s'offrit de les aller chercher. Cet expédient eut des suites bien fâcheuses ; car il fut cause que l'hôtesse se détrompa de l'idée qu'elle avoit prise d'ADAMS, que *Trulliber* maltraita extrêmement de paroles, sur-tout quand cette femme lui dit qu'elle le croyoit son parent.

A son retour elle changea donc de note. „ Les gens devroient rougir, dit-elle, de „ se dire en voyageant ce qu'ils ne sont „ point. On paie bien des impôts, & il faut „ encore que je paie mon monde ; ainsi je „ ne puis ni ne veux faire de crédit à personne, fût-ce à mon pere. L'argent est „ trop rare à l'heure qu'il est, & j'ai un „ payement à faire, ainsi il faut me satisfaire avant que de sortir d'ici. «

ADAMS étoit fort embarrassé ; mais connoissant la confiance que ses propres paroissiens avoient en lui, & jugeant des autres par eux & par lui-même, (car il n'eût pas refusé de faire plaisir à l'homme qui lui auroit été le moins connu) il reprit courage, & sortit pour faire le tour de la paroisse, persuadé qu'il trouveroit quelqu'homme charitable pour le tirer d'embarras. Sa recherche fut inutile : il revint en lamentant la dépravation du siecle, voyant que dans un pays chrétien, un homme pouvoit mourir de faim, au milieu de ses freres comblés de richesses.

Pendant ſon abſence l'hôteſſe faiſoit ſentinelle près de JOSEPH & de *Fanny*, qu'elle regardoit comme les gages de ce qui lui étoit dû ; & elle ne les entretenoit que des vertus du vicaire *Trulliber.* Car ſa réputation étoit effectivement très-bonne ; il paſſoit même pour être charitable, parce que quoïqu'il ne donnât rien à perſonne, il avoit le mot de *charité* toujours à la bouche.

ADAMS étant de retour les poches toujours vuides, la tempête s'accrut conſidérablement ; l'hôteſſe jura que s'il prétendoit ſortir ſans payer, elle feroit courir après lui, avec un ordre du juge de paix pour le mener en priſon.

Platon ou *Ariſtote*, ou quelqu'autre (peu importe le nom) à dit quelque part dans un livre, *que quand la prudence la plus conſommée a manqué ſon coup, le haſard vient rajuſter les affaires par les voies les moins apparentes.* Virgile exprime la même idée.

Turne, quod optanti Divûm promittere nemo
Auderet, volvenda dies en attulit ultro. (*)

Le haſard venoit de conduire à cette même hôtellerie un vieux tambour *Irlandois* qu'on avoit réformé, & qui ſe promenoit de village en village, avec une bou-

(*) *Æneid. L. IX.*

tique portative, pour tâcher de gagner sa vie dans sa vieillesse. Ce bon *Hibernois* ayant entendu les menaces de l'hôtesse, tira M. ADAMS à part, pour lui demander quelle étoit la somme pour laquelle il étoit en peine. Quand il l'eut appris, il lui dit qu'il étoit très-fâché qu'elle fût trop forte pour sa bourse, ne possédant que six schellings & six sols; mais que si ce peu pouvoit leur être utile, il le leur prêteroit de bon cœur. ADAMS sauta de joie à cette nouvelle, & s'écria: „ Cela est suffisant, car „ j'ai justement les six sols qui manquent. « Ainsi ces pauvres gens, qui avoient tenté vainement de fléchir les riches dans leur propre pays, furent tirés d'affaire par un étranger, qui ne possédoit justement que ce qu'il falloit pour faire cette action charitable.

Que mon lecteur fasse les réflexions qui lui sembleront les plus justes sur cet incident: pour moi il me suffit de lui dire qu'ADAMS & sa compagnie, ayant remercié mille fois leur libérateur, & après lui avoir dit où il pourroit les retrouver pour être remboursé, sortirent du cabaret sans faire aucune politesse à l'hôtesse, qui de son côté les laissa aller, bien aise d'avoir été payée.

CHAPITRE XVI.

Avanture où M. ADAMS *fait voir plus de droiture & de simplicité, que d'expérience & de finesse.*

NOS voyageurs ayant marché près de deux milles après avoir quitté l'hôtellerie (qu'ils auroient pu prendre pour un palais enchanté avec bien plus de raison que *Don Quichotte* n'eut de se tromper à l'égard de certaines hôtelleries, si l'on considere la grande difficulté qu'ils eurent d'en sortir) arriverent dans un village où ils apperçurent une auberge, & sur la porte un gentilhomme qui fumoit. M. ADAMS s'adressa à lui, pour s'informer du chemin qu'il devoit suivre. La réponse fut rendue en terme si honnêtes, & d'un air si gracieux & si prévenant, que le cœur du ministre, toujours prêt à recevoir des impressions favorables à son prochain, s'épancha en questions sur différentes matieres. Il s'informa du nom du village, & de celui du seigneur à qui appartenoit le château qui se trouvoit vis-à-vis de lui. Le gentilhomme répondit à toutes ces questions avec beaucoup de politesse, & dit que le château étoit à lui-même. Ensuite il continua de la sorte : „ Je juge par „ votre habit, monsieur, que vous êtes

„ dans les ordres; & comme vous voyagez „ à pied, un verre de biere ne peut que „ vous faire du bien : celle de mon hôte „ eſt la meilleure qu'il y ait dans ce canton. „ Qu'en penſez-vous ? boirons-nous un „ coup ? Son tabac eſt excellent. Vous vous „ repoſerez en fumant une pipe avec moi. « L'offre étoit très-agréable pour ADAMS, qui n'avoit bu de la journée que quelques coups de mauvaiſe biere chez *Trulliber*, laquelle reſſembloit aſſez à la boiſſon qu'il donnoit à ſes cochons. Ainſi, après avoir rendu graces au cavalier, il accepta l'invitation, & faiſant ſigne à JOSEPH & à *Fanny* de le ſuivre, il entra dans la maiſon où la table étoit miſe. On mit devant eux un grand fromage & une cruche de biere, qui ne démentoit en aucune façon celui qui en avoit fait l'éloge. Nos voyageurs ſe mirent à dévorer, non pas à manger, tant leur appétit ſe trouvoit aiguiſé. Je doute qu'à la meilleure auberge de *Londres* on eût vu depuis très-longtems trois perſonnes faire mieux leur devoir.

Ce gentilhomme parut enchanté des manieres franches & de la bonne humeur de M. ADAMS, ſur-tout de la façon aiſée & familiere dont il vivoit avec JOSEPH & *Fanny*, qu'il appelloit ſouvent ſes enfans; quoiqu'il ſe fût déjà expliqué à l'égard de ce terme, en diſant qu'ils n'étoient que ſes paroiſſiens. Cette douceur envers ces jeunes

gens sembloit faire un plaisir infini au gentilhomme, particuliérement quand Monsieur ADAMS lui dit, que tous ceux qui se trouvoient sous sa conduite pouvoient le regarder comme leur pere; puisqu'il étoit prêt à les servir en cette qualité, par-tout où ils auroient besoin de lui. Le seigneur le prit alors par la main: „ Oui, monsieur, lui dit-il, voilà les vraies maximes d'un pasteur chrétien: plût au ciel que tous vos confreres fussent dans les mêmes sentimens! Je suis fâché de le dire; mais le recteur de cette paroisse, loin de regarder ses pauvres paroissiens comme ses enfans, semble à peine les croire pêtris du même limon que lui. Il ne parle qu'à ceux qui sont riches, les autres ne peuvent s'attirer seulement un coup de tête. Je ne puis que rire les dimanches, de le voir plus fier qu'un pâon, passer entre deux lignes de ses paroissiens rangés en haie, qui ont beau se courber jusqu'à terre pour le saluer: il ne les regarde, que comme le *Grand-Turc* fait ses esclaves. Si l'orgueil est odieux dans les laïques, qu'il est méprisable dans le clergé! Si ce vice infernal nous paroît insupportable sous le diadême, de quel terme nous servirons nous pour exprimer l'horreur qu'il nous inspire, lorsqu'il se niche sous un surplis? «

„ Vous avez sans doute raison, monsieur, répondit ADAMS; mais je crois que de tels exemples sont rares. Ceux du clergé

que j'ai l'honneur de connoître, penſent très-différemment ; & de plus, vous m'avouerez que le peu de reſpect que les laïques ont pour eux, les empêche de montrer un dehors auſſi humble que peut-être ils ſouhaiteroient avoir, ſi la corruption du ſiecle ne leur en ôtoit la liberté. Ce que vous dites n'eſt que trop vrai, reprit le ſeigneur. Je vois que vous êtes hommes d'eſprit, & je m'eſtime heureux d'avoir fait connoiſſance avec vous. Peut-être que cette rencontre vous ſera utile pour la ſuite, pour le préſent je ne puis rien dire. Mais le recteur d'ici eſt vieux & infirme, c'eſt moi de qui ſon bénéfice dépend. Allons docteur, touchez-là : la paroiſſe eſt à vous, dès qu'il ſera mort. " M. ADAMS lui dit qu'il étoit confus de ne pouvoir répondre à cette généroſité, qu'il n'avoit ni méritée ni eſpérée. „ C'eſt une bagatelle, repliqua le ſeigneur, qui mérite à peine d'être acceptée. Quoique le bénéfice ſoit de ſix mille livres de rente un peu plus, je voudrois pouvoir en tripler le revenu pour l'amour de vous. "

ADAMS, qui ne pouvoit plus parler, verſoit des larmes de gratitude, en faiſant courbettes ſur courbettes, quand l'autre s'aviſa de lui demander, s'il étoit marié, ou s'il avoit des enfans outre ceux qu'il venoit de nommer tels dans le ſens de l'évangile. „ J'ai une femme & ſix enfans à votre ſervice, monſieur, répondit ADAMS.

Tant pis, reprit le ſeigneur : ſans cet embarras je vous aurois logé au château, & vous m'auriez ſervi d'aumônier. N'importe, j'ai une maiſon dans le village que je vous donnerai. Votre femme s'entend-elle en laiterie. Je ne puis vous l'aſſurer, répondit ADAMS. J'en ſuis fâché, continua l'autre ; car je vous aurois donné une demie douzaine de vaches & des pâturages pour les nourrir. Ah ! monſieur, s'écria le pauvre miniſtre tout en extaſe, vous êtes trop généreux, oui en vérité, trop. Point du tout, repartit le gentilhomme ; je n'eſtime l'argent qu'autant qu'il me procure le plaiſir de faire du bien, & je n'ai encore vu perſonne que je ſois plus porté à ſervir que vous. "

A ces mots, il lui ſecoua la main à la mode des *Anglois*, & lui dit qu'il y avoit aſſez de place au château, pour le loger lui & ſes deux enfans ſpirituels. Le bon miniſtre, qui avoit oublié qu'ils étoient ſans un ſou, le pria de permettre qu'ils logeaſſent dans la maiſon où ils étoient, ſans l'incommoder au château. Le ſeigneur ne vouloit point d'excuſe. Ayant demandé juſqu'où ils alloient, & l'ayant appris, il dit que c'étoit trop loin pour continuer le voyage à pied, qu'il leur prêteroit des chevaux & un domeſtique pour les conduire ; ou que s'ils vouloient lui faire le plaiſir d'attendre deux jours chez lui, il les renverroit chez eux dans un bon caroſſe à ſix chevaux.

ADAMS se tournant du côté de JOSEPH, lui dit : » Voici un grand bonheur pour » vous, car je crains que votre jambe ne » soit trop mal pour marcher demain. « Ensuite s'adressant au bon Seigneur : » Que bénis soient, dit-il, l'heure & le moment » qui m'ont introduit près d'un homme charitable tel que vous ! Oui vous êtes un » Chrétien de la primitive église, & l'honneur de la patrie. J'aurois été jusqu'à la » Terre-Sainte pour vous voir, si votre caractere m'eût été connu ; car les avantages que vous me faites ne me plaisent que » médiocrement, si je les compare à la joie » que me cause la bonté de votre cœur. Quel » trésor vous vous amassez dans le Ciel ! » Ainsi, Monsieur, nous acceptons vos » offres généreuses, tant de votre maison » pour cette nuit, que de vos chevaux » pour nous conduire demain jusqu'à notre » domicile. “

Il se mit tout de suite à chercher son chapeau, en quoi il fut imité par JOSEPH ; *Fanny* se leva, & tout fut prêt pour le départ. Monsieur le gentilhomme, après avoir rêvé quelques momens, leur dit ; » Ah ! que je » suis malheureux ! j'avois oublié que ma » gouvernante étoit allée à une lieue d'ici, » où elle couchera. Elle emporte toujours » avec elle les clés des appartemens. Je ferois » bien crocheter les serrures ; mais je ne » pourrois vous donner des lits, parce

» qu'elle a auſſi les clés du linge. Je ſuis » charmé de m'en être ſouvenu, avant que » vous vous ſoyiez donné la peine de mar» cher juſques-là. D'ailleurs vous ſerez » mieux ici, que vous ne croyez. Notre » hôte, vous avez des lits ſans doute pour » ces gens ? Oui, mylord, répondit le maî» tre de la maiſon, & des lits où des mylords » pourroient coucher ſans honte. » Je ſuis » ſi outré de cet accident, ajouta le mylord, » que je ne ſouffrirai plus qu'on m'emporte » mes clefs. Ne vous chagrinez point, mon» ſieur, interrompit ADAMS; nous ſommes » fort bien ici, & la grace que vous nous » faites, en nous prêtant vos chevaux, eſt ſi » grande, que nous ne pouvons exprimer » notre reconnoiſſance. Oh! pour les che» vaux, j'en ſuis le maître, dit le mylord. A » quelle heure partirez-vous ? « Enfin, après bien des révérences de part & d'autre, on conclut de partir le lendemain à ſept heures du matin. On s'embraſſa, on ſe ſerra réciproquement la main avec des proteſtations d'une amitié éternelle. Le mylord prit congé d'eux, pour s'en retourner chez lui. ADAMS & ſa compagnie ſe remirent à table, & enſuite ſe retirerent dans les chambres qu'on leur avoit préparées, où ils dormirent fort bien.

Le matin venu, Mr. ADAMS ſauta en bas du lit, & ayant éveillé JOSEPH, ils diſputerent aſſez longtems au ſujet de *Fanny*, que

ce dernier vouloit mener en croupe derriere lui, au-lieu qu'ADAMS destinoit le domestique du mylord pour servir d'écuyer à cette belle. JOSEPH soutenoit que c'étoit à lui d'en avoir soin ; mais le ministre déclara qu'il ne la lui confieroit point, parce qu'il étoit encore trop foible pour pouvoir la soutenir à cheval.

Cette dispute commençoit à s'échauffer, quand elle fut interrompue par un laquais de leur bon ami, qui venoit leur annoncer le désespoir de son maître, qui ne pouvoit, disoit-il, leur envoyer ses chevaux, parce que son palfrenier les avoit tous purgés à son insu.

Cette nouvelle mit fin à la dispute, en pétrifiant, pour ainsi dire, les disputans. A la fin Mr. ADAMS s'écria : » Admirons le malheur de ce bon seigneur ; en bonne foi » j'en suis plus touché pour lui que pour moi. » Que ses bontés sont mal récompensées » par ses domestiques ! L'un lui emporte les » clefs de ses appartemens & de son linge ; » un autre purge ses chevaux sans le consulter ; & je gagerois bien, mon cher JOSEPH, que son officier a aussi emporté la » clef de sa cave, & que c'est pour cela qu'il » vint boire ici hier au soir. Que la bonté est » mal reconnue dans ce monde ! Je vous dis » encore une fois, que je suis plus mortifié » pour lui que pour moi-même. Non pas » moi, repartit JOSEPH. Non que je me

» mette en peine du voyage, je l'acheverai
» bien à pied ; mais comment ſortirons-nous
» de cette hôtellerie ? Il n'y a point ici d'*Ir-*
» *landois* pour nous en tirer. Mais à propos,
» ajouta-t-il, ce monſieur qui vous aime
» tant, ne vous refuſeroit pas de quoi payer
» notre écot, qui ne monte qu'à cinq ou ſix
» ſchellings. " Cela eſt encore vrai, mon
» cher enfant, répondit ADAMS; je m'en
» vais lui écrire pour le prier de me prêter
» une demi - guinée, afin qu'il nous reſte
» quelque choſe dans la poche; car nous
» avons encore quarante milles à faire, ainſi
» nous en aurons beſoin. "

Fanny étant levée, JOSEPH s'en fut lui rendre viſite, tandis que Mr. ADAMS écrivoit ſon épitre, qu'il envoya au mylord; & en attendant la réponſe, il ſe mit ſur la porte en méditation, avec ſa pipe à la bouche.

Le meſſager tardant à revenir, JOSEPH & *Fanny*, qui s'étoient rendus auprès du miniſtre, témoignerent quelqu'appréhenſion que l'intendant n'eût enfermé la bourſe du gentilhomme. A quoi ADAMS répondit avec une ſimplicité extraordinaire : „ Cela
„ ne me ſurprendroit en aucune façon, dit-
„ il, car le diable peut tenter les domeſtiques
„ d'un ſi honnête - homme, de faire mille
„ inſolences, tant pour l'induire à pêcher
„ par colere, que pour l'empêcher de faire
„ le bien qu'il ſouhaite. Cependant la

„ ſomme eſt ſi modique, qu'il peut bien „ l'emprunter. "

A la fin le meſſager revint & les trouvant qui déjeûnoient, il leur dit que mylord étoit ſorti. „ Pourquoi ne l'avez-pas attendu, lui „ repliqua ADAMS ? Il ne peut être allé „ loin, ſes chevaux étant malades : d'ail- „ leurs il ne comptoit pas de ſortir, puiſqu'il „ m'avoit prié de paſſer aujourd'hui & de- „ main chez lui. Ainſi retournez-y, & reſ- „ tez au château juſqu'à ſon retour. " Le garçon revint preſqu'à l'inſtant, pour lui apprendre que mylord étoit parti pour un voyage dont il ne reviendroit que dans un mois. A ces mots ADAMS changea de couleur : „ Hélas ! dit-il, il faut que ce ſoit quelqu'accident qui lui ſoit arrivé, comme la mort ou la maladie de quelque parent ou ami ; ou bien quelque affaire importante lui ſera ſurvenue. Ah ! JOSEPH, ajouta-t-il, que ne m'as-tu propoſé d'emprunter cet argent hier au ſoir ? JOSEPH répondit en ſouriant, que ſans doute le gentilhomme auroit bien trouvé une bonne raiſon pour ne le point prêter. En vérité, ajouta-t-il, ſon amitié m'a paru trop vive, trop empreſſée, pour être ſincere. Quand le garçon, nous eſt venu dire qu'il étoit ſorti, j'ai ſu à quoi m'en tenir. Car dès qu'un homme de qualité veut ſe dédire de ce qu'il a promis, c'eſt la coutume de donner ordre aux domeſtiques de dire qu'il eſt ſorti, toutes les fois que

la personne à qui la promesse a été faite, se présente pour le voir. A *Londres* on appelle cela *nier les gens*. J'ai *nié* cent fois le chevalier *Booby*. Et après que la personne avoit passé un mois à la guêter inutilement, on lui disoit à la fin que mylord étoit à la campagne, sans avoir pu réussir pour son affaire. Grand Dieu, s'écria ADAMS, quelle méchanceté parmi des Chrétiens! Elle est presqu'aussi horrible que parmi les Payens dont j'ai lu les histoires. Cependant pour celui-ci, je crois, JOSEPH, que tu le soupçonnes à tort. C'est être fou que de travailler gratuitement pour le diable, & tu ne pourrois m'alléguer aucun motif qui eût pu l'engager à nous tromper. „ Ce n'est pas à moi à chercher des raisons, répliqua JOSEPH, quand un homme savant comme vous n'en peut trouver. Tu as raison, reprit ADAMS; la science des hommes ne peut s'acquérir que par les Livres. Donnez-moi *Platon* & *Seneque*, pour bien apprendre à connoître les hommes: ce sont-là des Auteurs que tu n'as jamais étudiés. Non en vérité, répondit JOSEPH; mais j'ai toujours entendu dire, que les maisons où l'on promet moins de profit, sont celles d'où l'on en retire le plus. Mais, Monsieur, aulieu de considérer ces sortes de choses à l'heure qu'il est, ne ferions-nous pas mieux de songer à quelque moyen de nous tirer d'ici? Car ce mylord avec toute sa libéralité nous a laissé son écot

à payer, bien loin d'acquiter le nôtre. "

ADAMS alloit répondre quand l'hôte entra, & leur adressa la parole avec un ton ironique. „ Hé bien, Messieurs, leur dit-il, notre mylord vous a-t-il envoyé ses chevaux ? Il y a des gens qui promettent beaucoup. Comment, interrompit ADAMS, est-ce qu'il a déjà fait de ces tours ? Mille, reprit l'hôte ; je ne dois pas faire affront à personne, mais je puis vous dire, puisqu'il n'est pas présent, qu'il n'a pas son pareil à trente milles à la ronde. Je ne pouvois m'empêcher de rire, quand il vous offroit le bénéfice de cette paroisse. Ce trait-là est incomparable, j'ai cru qu'il alloit aussi vous offrir ma maison, car il est autant le maître de l'un que de l'autre. A ces mots ADAMS s'écria que dans tous les livres qu'il avoit jamais lus, il n'avoit encore remarqué rien de pareil. Ce qui me fâche le plus, continua-t-il, c'est qu'il m'a engagé par sa fausse politesse à m'endetter chez vous, sans avoir de quoi payer, car nous sommes absolument dénués d'argent ; & ce qu'il y a de pis, notre village est si éloigné d'ici, que si vous aviez la bonté de nous faire crédit, vous auriez peut-être raison de craindre de n'être jamais payé, par la difficulté de trouver des occasions pour vous faire tenir l'argent qui vous est dû. Rassurez-vous, dit l'hôte : Oui, je vous ferai crédit de tout mon cœur : j'honore trop le clergé, pour vous refuser si peu de

chose. D'ailleurs vos doutes sur le payement me plaisent. J'ai perdu de l'argent qu'on m'avoit promis & juré de me rembourser. Je ferai votre mémoire, seulement pour la forme, & je le garderai. Mais il faut que vous buviez une autre pinte avant que de partir: un trait de plume sera bientôt fait, il n'en coûtera que de l'encre. Si vous ne pouvez pas me payer, je n'en dormirai pas moins. "

ADAMS charmé de la franchise de cet homme, accepta son offre, plutôt, disoit-il, pour avoir le plaisir de boire avec un si honnête-homme, que par rapport à la liqueur: il ajouta qu'il étoit bien-aise de trouver à la fin un Chrétien, étant tenté de croire que le Royaume n'étoit plus habité que par des *Juifs* ou des *Turcs*.

Le bon cabaretier alla chercher la liqueur. JOSEPH & *Fanny* se retirerent dans le jardin, où ils s'amuserent de leurs amours, tandis qu'ADAMS & son hôte, qui fut bientôt de retour, après avoir allumé leurs pipes, commencerent le dialogue contenu dans le chapitre suivant.

*

CHAPITRE XVII.

Dialogue entre M. ADAMS *& son* HÔTE.

„ MONSIEUR, dit l'hôte, vous n'êtes „ pas le premier à qui notre Mylord a pro- „ mis monts & merveilles, sans avoir la „ volonté de tenir parole; il est fameux „ pour ses promesses. Quiconque le con- „ noît, ne peut se fier à lui. Je me souviens „ d'un homme à qui il promit un jour, de „ procurer à son fils une bonne commis- „ sion dans la recherche & visite des vins „ qui entrent dans le royaume. Charmé de „ cette promesse, le pauvre homme fit plus „ qu'il ne pouvoit, se laissant presque mou- „ rir de faim, pour payer l'école de ce fils, „ afin de le rendre capable de l'emploi. Le „ garçon, élevé au-dessus de son état, ne „ voulut plus suivre la charrue, ni travailler. „ Il se paroît tous les jours, mettoit de „ belles chemises de toile d'*Hollande* à „ manchettes, & ne faisoit que se divertir. „ Au bout de quelque tems il suivit à „ *Londres* son protecteur pour le faire sou- „ venir de sa parole, mais il lui fut impos- „ sible de lui parler; desorte que se trou- „ vant sans amis, sans emploi, & sans „ argent, il se lia avec quelques libertins, „ qui l'associerent à leurs friponneries, &

„ bientôt après il fut, par sentence de la
„ justice, condamné aux isles. Sa mere en
„ est morte de chagrin. Un autre fermier
„ très-honnête-homme, & mon voisin,
„ avoit deux fils qui travailloient avec lui.
„ Notre Mylord se mit en tête qu'il fal-
„ loit faire de l'un des deux un ministre.
„ Il persuade donc au pere de le faire étu-
„ dier, sur les promesses qu'il lui fit de
„ l'entretenir à l'université à ses fraix & dé-
„ pens, en attendant qu'il fût en âge de
„ posséder un bénéfice, qu'il disoit lui avoir
„ destiné. Après que l'enfant eut passé sept
„ ans dans une pension, le pere le présenta
„ au patron généreux, avec une attesta-
„ tion des maîtres, qui portoit qu'il étoit
„ en état de prendre ses degrés. Mylord
„ répondit que le garçon avoit très-bien
„ employé le tems; mais, ajouta-t-il, c'est
„ bien dommage que vous n'ayiez pas de-
„ quoi le faire continuer encore ses études
„ quatre ou cinq ans, en attendant que
„ vous vous fassiez quelqu'ami, qui puisse
„ lui donner un bénéfice, & lui faire pren-
„ dre les ordres. Il m'est impossible de faire
„ plus pour lui, répliqua le fermier. Tant
„ pis, reprit notre homme, en ce cas-là
„ vous avez eu tort de le faire si bien étu-
„ dier, car ce qu'il sait lui fera plus de mal
„ que de bien. Votre autre fils, qui ne sait
„ ni lire ni écrire, menera la charrue mieux
„ que lui avec tout son *latin*, & fera bien
„ mieux

„ mieux ſes affaires. Il ne diſoit que trop „ vrai ; car le pauvre garçon voyant que „ ſes parens ne pouvoient le ſoutenir au „ college comme il s'y étoit attendu, & „ ne pouvant ſe mettre au labour, quoique naturellement ſobre, il ſe mit à boire, „ & au bout d'un an la boiſſon & le chagrin „ joints enſemble, le firent tomber dans „ une phtiſie, qui le mit bientôt dans le „ cercueil.

„ Je n'aurois jamais fait, ajouta-t-il, ſi „ je voulois vous conter tout. Nous avons „ près d'ici une très-belle fille, qu'il mena „ à *Londres*, pour la placer, diſoit-il, „ auprès de quelque grande Dame de ſes „ amies ; mais au lieu de la placer, il la „ corrompit, & eut un enfant d'elle, puis „ il l'abandonna. Elle ſe livra à la débauche, „ enſuite devint ſervante dans un „ caffé, & à la fin mourut des ſuites de „ ſon libertinage dans une priſon.

„ Il faut que je vous diſe enfin ce qu'il „ m'a fait à moi-même. J'ai été élevé dans „ la marine. Après avoir fait pluſieurs „ voyages, je parvins à me voir maître & „ propriétaire d'un vaiſſeau, & dans le „ grand chemin de la fortune ; mais à la „ fin ayant eu le malheur d'être attaqué „ par un de ces diables de gardes-côtes „ *Eſpagnols*, de ceux qui prenoient nos „ vaiſſeaux avant la déclaration de la „ guerre, je me défendis de mon mieux,

„ jusqu'à voir périr à mes côtés la plupart
„ de mes gens. Mes mâts étoient fracassés,
„ mes voiles déchirées, & mon vaisseau fai-
„ soit eau par quatre ou cinq endroits. Enfin
„ un coup de canon donnant entre les
„ ponts, ouvrit mon vaisseau presqu'en
„ deux, & me força de me rendre. Ils
„ amenerent ma tartane, qui étoit de 150
„ tonneaux, & peut-être le meilleur voi-
„ lier qui ait jamais vogué sur l'Océan.
„ Pour moi ils me mirent, avec un autre
„ homme & un mousse, dans une mau-
„ vaise chaloupe, dans laquelle avec bien
„ de la peine nous arrivâmes à *Falmouth*.
„ Je vins dans ce canton; où ma femme
„ demeuroit alors. Pour mon malheur je
„ tombai sous la coupe de ce protecteur
„ banal, qui me dit qu'il étoit si enchanté
„ de ma valeur, qu'il ne faisoit aucun doute
„ de m'obtenir une lieutenance de haut-
„ bord, si je voulois l'accepter. Je l'assu-
„ rai très-fort que je ne demandois pas
„ mieux. J'attendis patiemment pendant
„ trois ans, me fondant sur les promesses
„ réitérées de cet homme, qui m'assuroit
„ de celles, selon lui, des Seigneurs de
„ l'amirauté. Il ne revenoit jamais de *Lon-*
„ *dres*, sans me dire que je devois être
„ bien satisfait, puisque j'étois nommé pour
„ remplir la premiere lieutenance qui va-
„ queroit dans la marine de Sa Majesté.
„ Ce qui me surprend le plus, est qu'après

„ tant de délais, ses dernieres promesses
„ furent faites avec autant de hardiesse &
„ de confiance apparente, que les pre-
„ mieres. A la fin, fatigué de toutes ses
„ remises, j'écrivis à un ami que j'avois à
„ *Londres*, pour le prier de me protéger,
„ conjointement avec ce Mylord, parce
„ que je savois qu'il étoit très-bien avec
„ un des Seigneurs de l'amirauté, & je
„ commençois à craindre que mon pro-
„ tecteur ne se rebutât. Mais quelle réponse
„ j'en reçus! Mon ami me manda que ce
„ protecteur prétendu n'avoit pas seule-
„ ment ouvert la bouche à mon sujet, bien
„ loin de solliciter pour moi un emploi dans
„ la marine; ajoutant qu'à moins que je
„ n'eusse un agent plus fidele ou un patron
„ plus vif, il me conseilloit de n'y plus
„ penser. J'ai suivi ses conseils, & me suis
„ établi ici, comme vous voyez, avec ma
„ femme. Ainsi n'en parlons plus. A votre
„ santé de tout mon cœur, & que le dia-
„ ble emporte tous les protecteurs & tous
„ les bienfaiteurs de son espece.

„ ADAMS prit alors la parole. Voilà, dit-
„ il, un bien mal-honnête-homme, j'en
„ conviens de bonne-foi. Mais s'il pouvoit
„ s'amender, s'il voyoit l'horreur de ce
„ vice détestable, s'il faisoit réflexion qu'un
„ fourbe & un menteur tel que lui, est le
„ plus pernicieux de tous les fourbes & de
„ tous les menteurs, il se détesteroit lui-

„ même, & renonceroit indubitablement
„ à cette mauvaiſe habitude. A dire la vé-
„ rité, malgré la baſſeſſe de ſon caractere,
„ il porte ſur ſon viſage les indices de cette
„ *bona indoles*, de cette douceur d'ame,
„ qui fait le chrétien charitable. Ah,
„ Monſieur, reprit l'hôte, ſi vous aviez
„ voyagé autant que moi, & commercé
„ avec des nations différentes, vous ne
„ vous fieriez jamais aux manieres & aux
„ viſages des hommes. Des marques, des
„ indices, dites-vous! On voit bien par-
„ là, ſi un homme a eu autrefois la petite-
„ vérole, mais rien de plus „. Il prononça
ceci avec ſi peu d'égard pour l'obſervation
que le miniſtre venoit de faire, qu'ADAMS
ſe ſentit piqué au vif. Tirant donc avec pré-
cipitation ſa pipe de ſa bouche, il répon-
dit: " Alte-là, mon maître, & ſachez que
„ ſans le ſecours d'un vaiſſeau j'ai voyagé
„ bien plus loin que vous. Croyez-vous
„ donc que de paſſer les mers, ſéjourner
„ dans les cités, parcourir des climats loin-
„ tains, ſoit ce que les gens inſtruits appel-
„ lent voyager? Non, non.

Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt.

„ Dans mon cabinet je voyage plus loin
„ en une heure, que vous ne ſauriez faire
„ en un an. Avez-vous vu les colonnes
„ d'*Alcide*, & les murs de *Carthage*? Avez-

„ vous entendu *Scylla*, & envisagé *Caribde*? „ Avez-vous été admis dans ce cabinet, où „ *Archimède* fut trouvé à la prise de *Syracuse*? Avez-vous vogué entre les *Cyclades*, „ & passé le *Détroit* qui prend son nom de „ l'infortunée *Héllé*, dont le sort est célébré par *Apollinaire le Rhodien*? Avez-vous fendu les vagues qui engloutirent „ le fils de *Dédale*, quand il tomba dans „ la mer, après que la chaleur du soleil „ eût fondu la cire qui attachoit ses ailes? „ Avez-vous passé le *Pont-Euxin*, & pénétré dans la *Mer Caspienne*? Vous êtes-vous arrêté dans la *Colchide* pour y chercher une autre toison d'or?

„ Non par ma foi, non, interrompit „ l'hôte, je n'ai jamais croisé sur ces côtes-là. Hé bien moi j'ai visité cent fois tous „ ces endroits-là, reprit ADAMS. Vous „ avez donc fait le voyage des *Indes orientales*, répondit l'hôte? car dans la *Mer du Levant*, ni dans les *Indes occidentales*, „ je répons bien qu'on ne connoît point „ ces pays-là. Où prenez-vous ce que vous „ nommez la *Mer du Levant*, demanda „ ADAMS? Elle doit être située aux *Indes orientales*. Oh pardi, répondit l'hôte, „ celui-là est plaisant; vous êtes voyageur, „ dites-vous, & vous ne savez pas parler „ de voyages : croyez-moi, j'en sais trop „ pour vous. Puisque tu as la tête si dure, „ reprit ADAMS, il faut que je m'explique.

„ J'entens parler des livres. C'eſt d'eux que „ j'apprens que la nature a placé ſur les „ viſages le caractere de tous les hommes, „ qui y eſt ſi fidèlement écrit, que les phy- „ ſionomiſtes ne ſe trompent que fort rare- „ ment. Je doute que vous ayiez lu l'hiſtoire „ de *Socrate*, ainſi je men vais vous la réci- „ ter. Un certain phyſionomiſte l'ayant en- „ viſagé, dit qu'il avoit lu dans ſes traits „ qu'il étoit fourbe. Ce caractere étoit ſi „ contraire à ce qu'on jugeoit de lui, ſur „ une ſuite d'actions dignes du plus ver- „ tueux des hommes, qne le peuple s'en „ ſcandaliſa; enſorte que les enfans qu'il „ inſtruiſoit voulurent aſſommer le phyſio- „ nomiſte, qui venoit de parler ſi mal de „ leur maître. Mais *Socrate* lui-même ap- „ paiſa le tumulte, par une confeſſion ou- „ verte de la vérité. Il avoua que par ſes „ diſpoſitions naturelles il étoit enclin à „ tous les vices, mais que la ſcience l'avoit „ corrigé. Dites-moi, mon ami, comment „ ſaurois-je cette hiſtoire, ſi je ne l'avois „ pas lue.

„ Hé bien, dit l'hôte, quel mal y auroit- „ il, quand vous ne l'auriez pas ſue? Celui „ qui court le monde comme j'ai fait, trouve „ dequoi s'inſtruire ſans s'embrouiller la „ tête de *Socrate*, & de tant d'autres foux, „ qui n'ont été bons à rien qu'à barbouiller „ du papier. Mon ami, répartit ADAMS, ſi „ un homme avoit fait le tour du monde &

„ séjourné dans chaque ville sans érudition,
„ il reviendroit aussi ignorant qu'il est parti.
„ Que Dieu vous soit en aide, mon cher
„ ami, dit l'autre. J'avois un Pilote qui
„ savoit à peine lire & écrire, cependant il
„ auroit viré & reviré un vaisseau, comme
„ le meilleur marin d'*Angleterre*. Il s'enten-
„ doit joliment encore dans le négoce. Le
„ négoce, répondit ADAMS, est au-des-
„ sous d'un Philosophe, comme *Aristote* l'a
„ prouvé dans son premier chapître des
„ *Politiques*. Il est même contre les loix de
„ la nature, sur le pié qu'on l'a mis dans
„ ces derniers tems.

„ L'hôte le regardant fixement, lui de-
„ manda s'il étoit gazetier; car, dit-il, on
„ m'a dit que ce sont des Ministres qui écri-
„ vent les gazettes. Que veux tu dire avec
„ ton gazetier, demanda ADAMS? J'en-
„ tends parler, répondit l'hôte, des Auteurs
„ d'un insolent libelle contre les honnêtes-
„ gens & le commerce, & qu'on seme par-
„ tout. Pour moi, je ne veux point le souf-
„ frir dans ma maison, quoiqu'on m'ait
„ offert de me le fournir pour rien. Je n'é-
„ cris que des sermons, reprit le Ministre :
„ pour le commerce, loin d'en être l'en-
„ nemi, je voudrois l'avancer de tout mon
„ pouvoir, autant que la bonne foi & les
„ bonnes mœurs ne s'y trouveroient point
„ blessées. J'estime les marchands, comme

„ les membres les plus utiles de la républi-
„ que, après les gens de lettres.

„ On peut bien donner le premier rang au
„ marchand, ne vous en déplaiſe, repli-
„ qua l'hôte : car à quoi ſerviroient les
„ ſavans dans un pays ſans le commerce ?
„ Vous autres Miniſtres, avec quoi vous
„ habilleriez-vous, avec quoi vous nour-
„ riroit-on, ſans le négoce ? Qui eſt-ce qui
„ vous donne vos taffetas pour vos échar-
„ pes, vos batiſtes pour vos rabats, vos
„ vins, vos épices, enfin toutes les dou-
„ ceurs dont vous jouiſſez plus que nous
„ autres matelots ? Ne dites point les dou-
„ ceurs, dites plutôt les extravagances de
„ la vie, répliqua le Miniſtre. Mais ſuppo-
„ ſons qu'elles ſoient néceſſaires, n'y a-t-il
„ pas des choſes plus néceſſaires que la vie
„ même ? Ce ſont celles-là que l'érudition
„ vous procure, l'érudition du clergé s'en-
„ tend. N'eſt-ce pas nous autres qui vous
„ couvrons des robes inviſibles de la piété,
„ de la douceur, de l'humanité, de la cha-
„ rité, & de la patience ? Ne ſommes-nous
„ pas les Paſteurs de vos ames, pour les
„ repaître du lait nourriſſant de l'amour fra-
„ ternel, & les fortifier des mêts céleſtes,
„ en les purgeant des affections charnelles,
„ pour les engraiſſer du ſuc épuré de la
„ grace ? Qui eſt ce qui fait toutes ces cho-
„ ſes que....

„ Vous avez parbleu raiſon de le deman-

„ den, interrompit l'hôte! car je veux bien
„ être pendu, si j'ai jamais vu, ni les habits,
„ ni les viandes dont vous venez de parler.
„ En attendant que ma vue s'éclaircisse, je
„ bois à votre santé.„ ADAMS alloit répondre avec emphase, quand JOSEPH & *Fanny* rentrerent pour le prier de partir. Ils le presserent avec tant d'opiniâtreté, qu'il fut obligé d'y consentir; desorte qu'empoignant sa massue, lui & l'hôte prirent réciproquement congé l'un de l'autre, moins satisfaits qu'au commencement. ADAMS partit & se mit en chemin avec JOSEPH & *Fanny*, tous deux très-impatiens de voir la fin de leur voyage.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du Tome premier.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

(*) Mal marqué XIV. dans notre édition, comme dans celle de *Paris* qui nous a servi de copie.

Fin de la Table du premier Volume.

